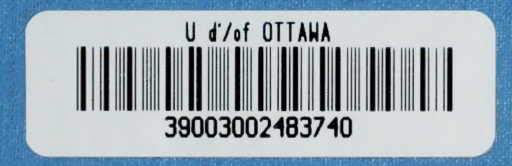

U d'/of OTTAWA
39003002483740

20-4-70

HELLO, SOURCIER DU VRAI

DU MEME AUTEUR

Un homme est né (Albin Michel).
Tendresse de Dieu (Flammarion).
Petite lumière (Flammarion).
Se suffire à soi-même (Presses Universitaires de France).
La métamorphose de Françoise (Lethielleux).
Aurel (Paul Mourousy).

Inédit

Délivrance, essai.
Ames, terre désirée, essai.
Comme l'eau, roman.
Les paliers de la joie, essai.
J'ai soif, essai (imprimatur).
Regards, pensées.
L'or, l'encens, la myrrhe, essai.
Preuves de Dieu, essai.
Au jour le jour, pensées.

Théatre

Marie, Passion de la Vierge, 3 actes.
Véronique, 3 actes.
Bonheur, 3 actes.
Constellations, 3 actes.
L'impossible et possible amour, 3 actes.
L'arbre, tryptique.
Pimprenelle, 1 acte.

Enfants

Ric et Zette, sauveurs du monde, 3 actes.
Jacqueline aux champs, monologue.

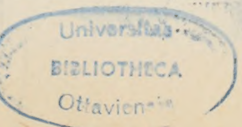
Suzanne **SPEZZAFUMO DE FAUCAMBERGE**

HELLO

Sourcier du Vrai

COLLECTION « LES AMIS DE SAINT FRANÇOIS »
SÉRIE LITTÉRAIRE

ÉDITIONS NOTRE-DAME DE LA TRINITÉ
9, rue de Vauquois, BLOIS



« *Osons espérer la victoire,*
La voilà possible.
Osons la vouloir, la voilà réalisée. »

(Saint Denis l'Aréopagite.)

« *Voulez-vous vous sauver de Dieu ?*
Sauvez-vous dans le sein de Dieu. »

(Saint Augustin.)

« *Qu'est-ce que le pain, sinon un rayon de soleil pétri dans la matière terrestre par le travail de l'homme.* »

(Hello, *Les Plateaux de la Balance.*)

L'Homme

Sa vie

NOUS sommes en 1812. Une jeune fille de bonne bourgeoisie, intelligente, virile, vit avec son père à Lorient ; sa mère est morte alors qu'elle était petite. Un enfant à qui manquent la sollicitude, le conseil maternels, acquiert tôt une vue claire de son destin et la fermeté pour s'y conduire. Agréable, Mlle Rotinat plaisait. Plusieurs jeunes gens la demandaient en mariage mais étaient éconduits par elle. Son père un jour s'impatienta : « Mais enfin quel est ton idéal ? ». La jeune fille l'entraînait à la fenêtre de sa chambre : « Mon idéal ? Eh bien ce serait quelqu'un qui ressemblât au monsieur qui habite en face. Le matin une vieille servante ouvre les fenêtres, et je vois une pièce encombrée de livres, un bureau surchargé de papiers. Le soir, une ombre se dessine à travers les vitres. Cette ombre travaille très tard, au lieu de perdre ses soirées à jouer, ou à dire et entendre des riens, comme les fils de nos amis... »

En souriant, le père répondit : « Je m'informerai ». L'ombre était un magistrat, M. Hello, qui, à quelque temps de là, se faisait présenter, et agréer. Trois enfants naquirent de cette union : Charles, Emile, Ernest. Charles devint conseiller à la Cour d'appel de Paris. Emile se fit prêtre.

La naissance d'Ernest a lieu le 4 novembre 1828. Il est plus délicat que ses frères, et une maladie du jeune âge, dont il se remet mal, lui laissera une complexion fragile.

Petit garçon aux boucles brunes, aux yeux de mer, il est vif, joueur, volontaire, d'une franchise déconcertante, et d'une sensibilité rare. Son jeu préféré consistait à s'affubler d'une peau de tigre. Après avoir poussé des rugissements il demandait à sa mère : « Est-ce que je suis effrayant ? ». « Oh ! oui, tu es effrayant ! ». Un jour de ses quatre ans, des amis venus voir Mme Hello, et restant, au gré de l'enfant, trop longtemps auprès d'elle, il se couvre de sa peau de tigre, et bondissant dans le salon il espère y semer la terreur, et faire place nette. Mais atroce déception : personne ne sursaute, au contraire, on l'appelle, on l'admire, on accable de caresses l'animal féroce. Alors l'enfant se tournant vers sa mère, d'un ton de douloureux reproche : « Pourquoi m'avez-vous trompé, Maman, moi qui suis un petit enfant ? ».

Dans cette passion de vérité, tout l'Hello futur est déjà, comme est déjà le penseur héroïque dans ce trait de ces huit ans : Sa mère entendait parfois, dans la pièce où il jouait, un vacarme infernal. Un jour elle ouvre la porte : les meubles étaient renversés, un fouillis innommable jonchait le sol, et, debout, au milieu des décombres, rouge, essoufflé, les yeux flamboyants, Ernest, génie de la guerre, trépidait. « Mais que fais-tu ? », gronde la mère. Et l'enfant de répondre, fier : « Maman, je suis les trois cents Spartiates ! ».

M. Hello ayant été nommé Procureur général à Rennes, c'est là qu'Ernest commence ses études. Il a d'abord à souffrir de ses camarades qui se moquent de sa constitution gracile. Un jour ils se concertent même pour le maltraiter. Ernest les regarde bien en face, et laisse tomber : « Vous êtes les plus forts, mais moi, je vous méprise ».

A la table de famille, le Procureur racontait, un soir, aux siens, qu'il avait demandé au roi Louis-Philippe la grâce d'un condamné, et il déplorait de ne pas l'avoir obtenue.

— Comment, Papa, vous ne pouvez pas faire grâce à ce pauvre homme ? demanda l'enfant.

— Non, mon fils, cela dépend du Roi.

— Ah, le Roi est au-dessus de vous ? Et au-dessus du Roi, qu'y a-t-il ?

— Au-dessus du Roi, il y a la loi.

— Et au-dessus de la loi ?

— Ah ! au-dessus de la loi, il n'y a plus que Dieu.

— Eh bien, s'écria l'enfant, c'est à Dieu que je veux obéir.

Dès les premiers accents de cette vie nous voyons la courbe s'en dessiner. Ernest Hello, homme, ne fera qu'ajouter, dans la même ligne, des pas à ses pas d'enfant. Peu de destinées sont d'un chiffre plus simple.

Nommé Conseiller à la Cour de Cassation à Paris, M. Hello y vint demeurer avec les siens. C'est à Louis-le-Grand qu'Ernest continue ses études. Il prend rapidement la tête de ses classes : son feu au travail, sa prompte assimilation, sa prodigieuse mémoire, sa vive imagination, en font un élève d'élite. Chargé un jour par son père de le remplacer à une séance en Sorbonne, où un discours en grec devait être prononcé, il rapporta mot à mot ce discours.

Ses succès au lycée furent ininterrompus. L'un de ses camarades de classe, Edmond About, s'appliquait à le concurrencer, jamais il ne parvenait à l'atteindre. Touché par tant d'efforts, certain professeur dit un jour à Ernest : « Vous savez combien votre camarade se

donne de peine pour obtenir la première place ; malgré cela, elle vous reste due. Permettez-moi, une fois, de le récompenser. Qu'il soit premier, et vous second ». Généreux, le jeune garçon acceptait.

Au sortir des humanités, Ernest Hello fait son droit. A cette époque les siens passent leurs vacances à Guingamp, dans la famille de M. Hello. Des réunions de jeunesse s'organisent ici ou là. Il a dix-huit ans lorsqu'il rencontre celle qui devint sa femme, Zoé Berthier, qui, elle, a vingt-quatre ans. Voici narrée par Mme Ernest Hello cette rencontre : « On dansait. Dès qu'Ernest entra, je fus frappée de sa physionomie ; rien en lui n'était ordinaire ; son regard était pénétrant, lumineux et doux. Toutes les audaces de la jeunesse, toutes les audaces de la candeur éclataient sur son front ; la confiance et l'ardeur de son attitude modeste fixèrent au plus haut point mon attention. Certainement j'étais en face de quelqu'un... Quand mon père vint, à minuit, me rappeler qu'il était l'heure de quitter le bal, je le priai de me laisser, sans lui en cacher la raison. Il fut convenu que des amis me reconduiraient, et je restai. Quant à lui, il ne m'avait pas remarquée, pas regardée, pas invitée à danser. Au moment où nous prenions congé, mes amis et moi, du maître de maison : « Vous avez fait une conquête, me dit-il. Devinez ». « Ah ! qui donc ? » « M. Hello... père, répondit-il avec malice. Il vous trouve un air d'intelligence et de réflexion peu ordinaires, il vous trouve distinguée, et il dit ce mot-là d'une manière bien flatteuse pour vous ». « C'est une conquête sérieuse, celle-là, répondis-je ».

C'était en effet une conquête, et elle devait influer sur la destinée d'Ernest Hello. Les jeunes gens se retrouvèrent, l'année suivante, aux vacances, et aussitôt un lien d'amitié, de confidence, les rapprocha, lien dura-

ble et fort que le mariage ne devait consacrer que dix ans plus tard.

Voici donc devenu avocat, ce généreux, ce pur, à qui répugne le mensonge. Mais un soir, il entre dans la chambre de son père, et, déposant devant le Conseiller, sa robe : « Je ne la porterai plus, lui dit-il, j'en prends ici l'engagement irrévocable. Je sors de la Conférence ; on y a posé la question de savoir si un avocat, connaissant l'injustice d'une cause, peut la défendre en conscience ; ils ont voté par l'affirmative ; ils ne me compteront pas parmi eux ».

Ne retrouve-t-on pas, là, le petit garçon au « Pourquoi m'avez-vous trompé » ? Celui qui ne voulait pas être induit en erreur, n'y voulait pas non plus induire les autres.

Hello, enfant, s'était senti parfois saisi par un appel qu'il ne pouvait définir, qu'il ne cherchait pas à définir, mais qui laissait en lui une trace qu'il retrouverait plus tard. L'adolescence, heure mystique, recueillement de l'homme avant l'assaut de la jeunesse, avait été pour ce sincère ce qu'elle est. même pour l'insincère : le lac secret, où, pour la première fois, il se regarde. « Me voilà donc, se dit l'adolescent. Je ne suis plus mon père, ma mère, mes maîtres, je suis moi ! ». Et il se met en état de défense. De longs silences entourent ses gestes, qui se font vagues ; ses paroles, qui deviennent agressives, ses pensées, hantées de méfiance. Sans le connaître, il sent le mal qui peut lui venir des autres, même de ses proches, et, farouchement, il s'en garde. Son repliement est un signe instinctif de cette virginité que la vie va éclabousser. Et puis la vie arrive, avec ses grelots, ses parfums, son vin qui monte à la tête, et l'adolescent est emporté comme duvet. Hello, jeune homme, reporte sur la vie son ardeur concentrée. Il l'aime de

lui montrer les choses à aimer ; il se veut libre d'y courir. Le christianisme, qu'il ne connaît pas, parce qu'il le voit de l'extérieur, lui semble son ennemi. Vivre ! voilà ce qu'Hello veut, voilà ce à quoi il tend, de toute son impétueuse jeunesse ; vivre en aimant, puisqu'il se sent la vocation de l'amour. Que ferait-il du Christianisme qu'il croit desséchant, pour tout dire, une religion fossile ?

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'Hello entend parler du Père Lacordaire. Celui-ci prêche le Carême à Notre-Dame, et l'on dit grand bien du prédicateur. Hello entre un jour à l'église pour l'entendre. Ce prêtre est doué d'un allant qui le surprend : « Ils ne sont donc pas tous morts dans le Christianisme ? » pense-t-il. Et il y retourne. Son âme n'est nullement touchée, son esprit ne reçoit aucune lueur, il est seulement éberlué de constater que cet homme est extrêmement vivant, tout en étant chrétien. Comme Hello est la sincérité même, son étonnement le bouleverse. Après tout, le connaît-il bien, ce Christianisme ? Ne serait-il pas équitable de voir ce qu'il est, quand ce ne serait que par curiosité ? On lui parle du Père Gratry, très humain paraît-il. Il va le voir, est charmé et intéressé par ses paroles. Le prêtre lui conseille de suivre les cours de théologie de l'abbé Baudry, professeur à Saint-Sulpice. C'est pour le jeune homme une révélation. Sa voie se trace aussitôt : puisqu'il ne veut pas être l'avocat des hommes, il sera *l'avocat de Dieu*.

A Guingamp, où il retourne l'été, il rassemble des jeunes gens et des jeunes filles qu'il veut convertir. Parmi eux, se trouve Mlle Berthier, sa nouvelle amie. Voici par une lettre adressée à sa mère et à son frère Emile, le récit de la plus importante de ces réunions, puisqu'elle suscite deux conversions :

« Mlle Berthier est une jeune fille d'une intelligence supérieure, ardente, indocile, passionnée, portant depuis son enfance une haine furieuse, profonde, invétérée à tout ce qui tenait aux pratiques religieuses. Son incrédulité était notoire ; les efforts de sa famille et de sa grand'mère mourante n'avaient pu la changer. Or Mlle Berthier avait assisté à quelques-unes de mes leçons. Elle était subjuguée. Nous avons eu deux séances de deux heures chacune : j'ai lu, parlé, discuté, raisonné, répondu d'une façon qui a été comprise ; j'ai fini en récitant le *Credo*. On est resté muet, écrasé. Quand on s'est un peu remis, les deux récalcitrants, Louis et Mlle Berthier, m'ont déclaré qu'ils étaient complètement satisfaits et convaincus ».

Louis était hors de lui, il riait, il criait, il disait : « Je veux arrêter les passants dans la rue pour leur dire que je suis Catholique, et que je le serai toujours ». Quant à Zoé Berthier, elle écrivait à Hello le lendemain : « Tout est surmonté ; c'est à vous que je le dois, c'est donc à vous que je l'écris. Merci du fond du cœur ». Tout le jeune groupe avait pris la décision de communier le même jour. Cette camaraderie spirituelle dure tout l'été.

Revenu à Paris, Ernest Hello continue son rôle de maître. Avec une charmante fatuité ingénue, il écrit à Zoé Berthier : « *En général, plus on sympathise avec moi par les idées et les sentiments, plus on entre profondément dans ce que je dis, plus on va au-devant de ce que j'ai envie de dire, plus on reçoit respectueusement ce que j'ai dit, plus on mérite mon affection, plus on a de chance de la posséder sereine, profonde, vivifiante et fructueuse* ». On n'est pas plus agréablement dominateur. La jeune fille, de six ans plus âgée que lui, avait dû déjà se rendre compte, par elle-même, de ce besoin

de direction, et ne songeait sans doute plus à s'y soustraire ; elle l'aimait, et se trouvait heureuse d'être celle qui le comprenait le mieux, celle à qui il se confiait.

Mais aux vacances suivantes, les Hello vont s'installer à Keroman, vieux manoir de famille, et, là, un nuage monte à l'horizon. Il a le délicieux visage, ce nuage, d'une autre jeune fille plus brillante et plus coquette que Zoé Berthier ; moins âgée aussi, et Ernest est séduit.

Eugénie X... habite Lorient, et Keroman en est tout proche ; ils peuvent se voir tous les jours. Ce garçon, qui ne ressemble pas à d'autres, pique l'intérêt de la jolie fille, et lui ne pense bientôt plus qu'à elle. Elle n'a pas de foi, et Ernest s'attache à lui communiquer la sienne. Mlle Berthier la connaît, et c'est à elle que l'amoureux confie son état d'âme. Rien ne lui est épargné : elle sait, par le menu, les faits et gestes d'Eugénie, les réactions du soupirant ; c'est un jour une lettre désolée du jeune homme : Eugénie ne lui a pas écrit ; mais un billet arrive, et Zoé en est avertie par un chant de triomphe. Il demande à la confidente d'écrire à son amie pour l'encourager à la foi : « *Dites-lui que vous voulez communier le même jour qu'elle* ». Et Zoé, le cœur déchiré, fait ce que veut Ernest. Alors lui : « *Vous ne m'avez jamais donné une plus grande preuve d'affection, et, si j'ose dire, d'identification avec moi* ». Cruauté de la jeunesse ! Mais soudain Eugénie semble se désintéresser d'Ernest. Alternatives d'espoir, de crainte, de joie et de peine que, scrupuleusement, il soumet à Zoé, laquelle, un jour de faiblesse, avoue de manière détournée son désarroi. Mais l'être trop jeune, amoureux, ne peut voir que lui-même, et il écrit à Zoé ces mots d'incompréhension : « *Vous avez eu, me dites-vous, un chagrin quelconque qui vous a rendue malade,*

et vous ne me dites pas lequel ; c'est fort étrange. Donnez-moi donc quelques détails. Quel genre de chagrin ? » En même temps il demande à Zoé de prier Eugénie de lui écrire.

Cependant la désillusion s'affirme : Eugénie préfère à Hello un jeune homme plus beau, plus élégant, plus mondain. Zoé Berthier est heureusement là pour adoucir le coup porté, et il nous est permis d'imaginer qu'elle y employa un entrain, une conviction irrésistibles, puisque sur son journal intime Hello écrit en 1853 : « *Je viens de regarder une vieille lettre d'Eugénie. Déjà elle est ridicule, et je n'ai que vingt-quatre ans* ». Peut-être la comparait-il à celles qu'il recevait de sa grande amie, et dont l'une de cette année même disait : « Je me suis offerte à Dieu de toutes les forces de mon âme pour souffrir à votre place, sous telle forme qu'il lui plaira, afin de guérir l'aveuglement et l'insensibilité de votre âme, et pour vous emmener plus promptement avec moi vers la lumière ». Sans doute faisait-elle allusion à une passagère « sécheresse » spirituelle du jeune homme, et non aux sentiments qu'elle eût désiré lui voir pour elle-même. La différence d'âge la défendait de tout espoir autre que celui d'une complète, d'une définitive amitié.

Cependant la famille d'Ernest ne voyait pas avec déplaisir cette correspondance des jeunes gens. Mlle Berthier étant venue un jour, avec sa mère, voir le Conseiller et sa femme, et, se trouvant seule un instant avec M. Hello, alors très malade, celui-ci lui dit : « Vos lettres, Mademoiselle, sont là, je les ai lues. Je vous connais, et je vais vous montrer l'opinion que m'ont fait concevoir de vous les lettres que vous écrivez à mon fils. Aimez-vous beaucoup mon fils Ernest ? ». « Oui Monsieur, beaucoup ». « Ecoutez-moi. Vous voyez un

mourant. Vous connaissez mon fils : il est jeune, ardent, sincère : il a trouvé en vous une amie précieuse. Avec une nature comme la sienne, tout peut arriver. Il sera peut-être ingrat, léger, il peut s'écarter, il reviendra, pour oublier encore ; tout est possible. Voulez-vous me promettre, quoi qu'il arrive, de lui garder votre amitié, et de lui être fidèle comme un ami ? » Elle promit. De retour chez elle : « J'ai engagé ma vie », dit-elle à sa mère. « Tout au plus votre amitié ! ». « Non, c'est ma vie ».

Peu de temps après, le Conseiller mourait. Le chagrin hâte souvent la maturation des fruits du cœur. Lorsque l'année suivante, à la veille de son départ pour la Bretagne, Ernest Hello demanda à Zoé Berthier de devenir sa femme, celle-ci se récria : « Mais c'est impossible ! Y avez-vous jamais pensé ? Votre mère avec raison n'y donnera pas son assentiment ! J'ai six ans de plus que vous, je suis loin d'être riche, et je suis.. laide... »

Mme Hello ne mettant aucun obstacle au désir de son fils, dont la santé toujours précaire l'inquiétait davantage à ce moment, le mariage fut fixé. Au retour d'une consultation médicale, la mère crut cependant de son devoir d'informer la fiancée que le docteur trouvait son fils très atteint, et lui donnait six mois de vie : « Hélas Madame ! dit alors celle-ci, dans six mois je serai donc veuve ? Mais rassurez-vous, d'ici-là je vais donner tous mes soins à Ernest, et j'espère, avec l'aide de Dieu, prolonger sa vie ». La nouvelle Mme Hello devait la prolonger trente ans. Le mariage eut lieu le 12 novembre 1857 à l'église d'Auteuil, dans la plus stricte intimité. « J'avais hâte de soigner à ma mode l'enfant malade qui depuis m'a toujours appelée « Maman Zoé ». Et ce mot « Maman Zoé » fut toujours pour moi ce qu'il y eut de plus doux au monde », écrivit-elle plus tard.

Mme Hello fut en effet pour son mari la femme maternelle qu'il lui fallait. Prompt à se décourager devant les contrariétés de l'existence, les incompréhensions et les inimitiés d'esprit, il trouva en elle sa patience, son équilibre et sa force. La vie du penseur passait au premier plan ; la sienne ne fut que le reflet de l'autre. Mais quel reflet brûlant ! Hello était sujet aux insomnies : le moindre bruit, un cri d'animal, un roulement de voiture, un sifflet, l'énervait au point qu'il ne pouvait s'endormir, et tout l'éveillait. Une nuit, à la campagne, Mme Hello entend des plaintes prolongées : c'est le chien d'un voisin qui va réveiller son mari. Sa décision est instantanée : elle se lève. On est en hiver ; la neige tombe. Elle jette une houppelande sur ses épaules, prend à l'office un morceau de viande, et, pendant cinq heures, dans la neige, sous le portail derrière lequel gémit le chien, elle passera à celui-ci de petits morceaux qui le calmeront pendant quelques minutes, et ainsi jusqu'au jour. Geste admirable de dévouement, d'amour.

Le jeune ménage partageait son année entre Auteuil et Keroman. Dans le modeste appartement d'Auteuil, Hello recevait le soir ses amis : des écrivains, des artistes, des journalistes. Il parlait bien ; un humour fin piquait de vivacité ses propos. Il se plaisait à lire ce qu'il admirait. « La candeur de son visage, dit de lui sa femme, le faisait rayonner au milieu des autres hommes, et son éclat rendait terne toute autre physionomie. Bien qu'il fût laid, il semblait beau ; son front et ses yeux étaient superbes, le nez et la bouche défectueux, mais l'innocence brillait sur ce front d'une coupe large et hardie ; une ardeur fulgurante éclatait dans ses yeux bleus ; ses mouvements, son geste, étaient vifs, décisifs, dominateurs ; la douceur et l'harmonie de sa

voix saisissaient le cœur. Cette impression était si triomphante que ses ennemis eux-mêmes en ont subi le charme vainqueur. Ses cheveux bouclés, toujours en désordre, d'une belle couleur brun foncé, ajoutaient par le pli que leur laissait prendre son insouciance, à l'étrangeté frappante et dominatrice de toute sa personne. »

De quoi parlait-on de préférence dans le petit salon d'Auteuil ? De philosophie, de littérature, surtout de religion, De plus en plus Hello se sent aspiré par le Christianisme. Au moment de son mariage la *Vie de Jésus* de Renan paraissait. Hello se propose d'en montrer les faiblesses, et se met à l'œuvre. Il a déjà la maîtrise de la langue, si la pensée n'a pas encore atteint sa force. Il nargue finement les prudences de Renan : « *Je m'attendais à des apparences de discussion, et j'ai remarqué que la science ayant pris la fuite, son ombre l'a suivie. Ne cherchez aucun enseignement, ni faux, ni vrai. Ne cherchez aucune argumentation, ne cherchez aucune preuve. Vous trouverez seulement les sentiments de M. Renan sur l'Evangile. Vous trouverez la crédulité de M. Renan envers lui-même... M. Renan couvre Jésus-Christ de sa protection littéraire... On dirait qu'il va proclamer une amnistie générale* ». Ce ton ironique n'exclut pas une certaine puissance ; cependant c'est un début, et l'on pourrait reprocher à Hello de n'avoir pas foncé ainsi qu'il le fera par la suite ; il se contente de sourire et d'affirmer sa foi ; c'est un peu court. Il le sentit lui-même, et entreprit une œuvre d'envergure, vue d'ensemble sur l'athéisme au XIXe siècle, et principalement sur l'athéisme français et l'athéisme allemand. Elle a pour titre *M. Renan, l'Allemagne et l'athéisme au* XIXe *siècle*. Plus tard, il la complétera sous un nouveau titre *Philosophie et Athéisme*. L'élégante et superficielle philosophie de Renan y est com-

battue avec une vigueur, une clarté, une logique, qui ne défaillent pas. Il passe ensuite à l'examen des rapports de la philosophie allemande : Fichte, Schelling, Hegel, avec le Christianisme. Enfin c'est un tableau remarquable de la philosophie chrétienne s'opposant à l'athéisme. Nous mettrons en évidence les beautés de cet ouvrage, en nous occupant de l'écrivain.

Hello venait de terminer ce travail, lorsqu'il fit la connaissance d'un jeune poète, Georges Seigneur, auteur d'une étude intitulée *La Question divine*. Les premiers mots échangés les rapprochèrent. Hello avait trente ans, et sa foi brûlait en lui. Il proposa au jeune homme de venir chez lui travailler à la correction de ses épreuves. Un lien serré, fait d'admiration enthousiaste de la part du plus jeune, d'amitié de la part d'Hello, s'en suivit. Ils se retrouvaient journellement. Bientôt, Seigneur ne peut plus se passer de l'élan spirituel que lui communique son ami, et le premier anniversaire de cette rencontre, inoubliable pour lui, c'est à Ars qu'il veut le fêter, dans la retraite et la méditation.

Ars est le village dont est curé l'abbé Vianney, qui attire depuis plusieurs années un grand nombre de croyants et d'incroyants. L'humble curé d'Ars ne sait guère parler, mais sa tâche n'est pas de parler, ici-bas, elle est d'aimer. Il aime, et cet amour draîne les âmes ; on vient vers lui, et par milliers ; on veut voir, toucher, en ce siècle épuisé, le prodige d'un cœur d'amour qui flambe pour son Dieu. Georges Seigneur va à sa recherche, et lui dit aussitôt : « M. Hello a produit dans mon âme l'ordre, la vie, la paix ; à sa lumière j'ai senti le Christianisme devenir en moi vivant. Dites-moi ce que nous devons faire ensemble pour remercier et glorifier Dieu ». L'abbé Vianney est appuyé au bahut de la sacristie et ne répond pas. Le jeune homme déférent

attend. L'abbé dit enfin: « Je vais prier toute la nuit. Priez de votre côté. Demain matin je vous rendrai réponse. Je veux consulter la prière ».

Le lendemain, le curé d'Ars disait à Georges Seigneur : « La réponse est toute simple : faites selon vos intentions. Vos desseins sont purs. Dieu est avec vous. Il vous bénira ». Ceci ne suffisait pas au retraitant. Le soir, il allait trouver à nouveau l'homme de Dieu : « Mon Père, vous ne m'avez pas assez interrogé. Je ne m'en irai pas content si vous ne pénétrez pas dans mon âme ». L'abbé le regarda pensif : « Dieu vous a fait une grande grâce en vous permettant de rencontrer, d'écouter, de comprendre, d'accompagner M. Hello. Accompagnez-le toujours dans la vie ; travaillez ensemble. Il y a un tas de mensonges qu'il faut balayer, sans prendre garde à ceux qui se mettent devant. Il faut combattre l'erreur, *même chez les Chrétiens*, car ils ont moins de droit que les autres, si c'est possible, à la professer. Aimez vos adversaires ; priez pour eux, mais ne leur faites pas de compliments ; ne cherchez pas à plaire à tout le monde ; cherchez à plaire à Dieu, aux Anges, aux Saints. *Voilà votre public...* » Georges Seigneur lut alors au curé d'Ars quelques passages du livre d'Hello, notamment le chapitre intitulé *La Croix*, et celui-ci en était ému: « C'est très beau, c'est très profond, c'est admirable », disait-il. Le jour du départ du jeune homme il lui dit encore : « Soyez fidèle à l'amitié qui vous lie, et qui doit toujours vous lier à M. Hello. Soyez unis, soyez inséparables, et cherchez à unir vos frères, non sur le terrain du siècle, mais sur celui du Saint-Esprit. M. Hello a reçu de Dieu le génie. N'oubliez pas que vous êtes près de lui, que Dieu est avec lui, et que M. Hello doit parler au monde entier ». Et avec émotion, il ajouta : « Je voudrais le presser sur mon cœur, sur le cœur du pauvre curé ! ».

Georges Seigneur avait en outre entretenu l'abbé Vianney du projet d'un journal pour la défense du Christianisme, qu'il comptait fonder avec Hello. Encouragé par le prêtre, il en fit part dès son retour à Hello, et tous deux décidèrent le lancement du *Croisé*. Ils se proposaient de montrer le Catholicisme en face de toutes les activités de l'homme.

A la publication du premier numéro, le 4 août 1859, ils apprenaient la mort du curé d'Ars. Groupant autour d'eux d'excellents collaborateurs : Léon Gautier, Louis Veuillot, le Père Ventura, Henri Lasserre, Oscar Havard, etc... le succès vint. « A l'époque où le *Croisé* se fondait, on ne niait pas Dieu, on se contentait de l'ignorer, dit ce dernier ; ce sera l'honneur de notre vie d'avoir, nous aussi, fait nos premières armes dans les rangs de ces nouveaux chevaliers du Saint-Graal qui, la lance sanglante du Calvaire au poing, allaient, par le val et par la plaine, à la recherche du calice de la Passion. Nous apercevrons longtemps cette tour d'ivoire d'où Hello et Seigneur, plongés dans leurs rêves divins, voyaient l'unité de Dieu s'emparer de la terre, et la terre rajeunie, s'ensoleiller de miracles » (*Etude sur Hello et Seigneur*).

Cette belle entente des deux amis ne devait pas durer. Quelle fut la cause de leur rupture ? Seigneur, qui reconnaissait la supériorité d'Hello, fut-il las de son second rôle ? Ou bien fut-il effrayé de l'ardeur et des colères de son ami contre l'humanité indifférente ? Nul ne le sait ; mais cette séparation causa la mort du *Croisé*. Les deux hommes ne devaient se revoir qu'au lit de mort de Seigneur, en 1875. Hello, le sachant très malade, lui écrivit : « *Revoyez-moi, retrouvez-moi, souvenez-vous de votre ancien ami, vous qui avez été mon compagnon d'armes, à cette époque de ma vie dont le*

souvenir me fait monter les larmes aux yeux, l'époque, malgré tout glorieuse, du Croisé ». Seigneur entendit le cri pur, et y répondit. Les deux hommes s'embrassèrent avant l'autre « Croisade ».

A Keroman, où Hello et sa femme passaient l'été, entre la mer et un bois de chênes, la grande maison carrée, flanquée d'un antique donjon, était assise ; une chapelle y attenait : les marins y venaient faire des vœux, et suspendre, en reconnaissance, des œufs d'autruche rapportés de leurs voyages. Autour de la maison, des fleurs, des arbres fruitiers, des champs ; plus loin des landes, et surtout la grande force libre qui déferlait grondante à la ressemblance de l'âme qui la contemplait.

La vie de l'écrivain était, là, réglée comme celle d'un moine : lever à six heures, messe à Lorient à sept heures, travail jusqu'à midi. Dans l'après-midi, courte promenade, puis travail jusqu'au dîner. Hello causait ensuite avec sa femme jusqu'à dix heures. Intelligente, spirituelle même, Mme Hello s'ingéniait à délasser l'esprit de son mari par des observations vives, amusantes, sur les petits faits de leur vie champêtre. Hello aimait beaucoup sa façon de raconter. Ce fut lui qui la poussa à écrire. Elle le fit sous le nom de Jean Lander. On a d'elle quelques ouvrages agréables.

A Keroman, comme à Auteuil, Mme Hello veillait à tout ce qui pouvait adoucir la vie de son mari, dont la santé demeurait des plus fragiles. Leur ami Henri Lasserre venu les surprendre un jour, la trouva à la cuisine, et comme il s'en étonnait, elle lui répondit avec cette vivacité qui était son charme : « Grâce au beafsteak tendre et saignant qui bientôt lui sera servi comme un objet d'art dans son cadre de pommes soufflées, il n'y aura pas de duel dans le champ clos de l'assiette ; mon mari sera tout entier à l'étincelante conversation

que vous connaissez... Assis ensuite à sa table de travail, il sera merveilleusement disposé à écrire, à traduire dans son incomparable langue les plus hautes conceptions de l'esprit. Et moi qui suis la gardienne de ce beau génie, j'aurai de la sorte collaboré à son œuvre, j'aurai ma part cachée dans ses inspirations. Le couteau de cuisine que vous voyez entre les mains de la femme d'Ernest Hello, est pour elle un moyen de tailler la plume de son mari ». De fait, Hello fut toujours, grâce à sa femme, dans le climat le plus favorable à l'épanouissement de sa pensée.

L'opacité des hommes qu'il avait la vocation d'amener à la foi chrétienne lui était certes cause de tourments, mais ces tourments sombraient dès qu'il s'approchait de Dieu. L'année où paraît en librairie *Le Style*, recueil d'articles publiés dans *Le Croisé*, Hello écrit dans ses papiers intimes : « 3 décembre 1861. *Perdre la science du bien et du mal, en garder seulement la connaissance suréminente qui persiste dans le monde des types. Vivre dans la lumière blanche ; bâtir mon aire sur le rocher hospitalier et inaccessible, au bord de la grande mer, et respirer l'air natal, l'air de la liberté, l'air de la jeunesse, l'air pur qui dilate, qui rafraîchit et qui brûle... Que le manteau sacré divise la mer comme il a divisé le Jourdain, et que perdant la vue de moi-même, englouti dans la mer profonde, je sois incessamment absorbé, noyé, ravi et fondu dans l'abîme dévorant de la lumière sans ombre* ». Ses trente-trois ans se nourrissent de cet abîme, et jusqu'au bout il n'aura pas d'autre aliment, pas d'autre faim. Le 24 septembre 1862, il écrit encore : « *Solitude sacrée, désert, silence ; face à face du rien et du tout, ô secret du tonnerre qui éclate par-dessus les mondes, harmonie étourdissante et muette qui surpasse tout mouvement, secret qui retentit*

au fond de l'homme, au centre de la terre et au haut des cieux, dans les battements du cœur, dans la formation des pierres, et dans les étonnantes eaux supérieures » (*Du Néant à Dieu*).

L'homme qui a réalisé, une fois, dans la profondeur de ses veines, cette synthèse, est un enfant de gloire dont la misère n'aura jamais tout à fait raison. Il pourra connaître des heures de dégoût, de doute sur sa tâche en ce monde, que d'aucuns purent interpréter soif vulgaire de renommée, d'honneurs, alors que ce n'était, comme l'a vu justement l'un de ses remarquables contemporains, Barbey d'Aurevilly, que « le sentiment exaspéré d'un apostolat inutile ». Mais l'intime de son être se souviendra toujours de la *grande visite*, et il puisera toujours en elle une inaltérable joie.

Le Croisé mort, Hello collabore à différents journaux et revues : *l'Univers, le Monde, le Constitutionnel, le Moniteur, Paris-Journal, la Civilisation, le Gaulois, la Revue du Monde catholique*, qu'il contribuera à fonder. Plusieurs de ses livres qui paraîtront ensuite sont des recueils de ces articles.

Nous sommes aux années critiques de l'Empire. Les élections de 1863 groupent contre le régime tous les mécontents. L'année suivante, le *Syllabus*, revendication papale, est interdit au nom de la loi, comme hostile au progrès, mais en fait il est lu et propagé par le clergé. Par ailleurs, l'expédition du Mexique, qui dure depuis deux ans, a épuisé les ressources du pays, et démoralisé l'armée. La classe ouvrière, la bourgeoisie, le clergé et les catholiques, la jeunesse des écoles en grande partie, s'affirment hostiles au gouvernement. « Gambetta devient l'idole du Quartier Latin » (1).

(1) Lavisse et Rambaud.

Rochefort, à *la Lanterne*, lance : « Les Français de la décadence ». Retraçant au Palais-Bourbon les phases de la Révolution allemande, menaçante pour la France, Thiers, en 1867, s'écrie : « Il n'y a plus une faute à commettre ». L'Exposition universelle n'est qu'une trève aux préoccupations politiques. Hello, lui, s'enferme avec ses livres. Il lit les philosophes allemands, il prépare deux vies de Saints. Si les échos des troubles lui parviennent, il n'en laisse rien paraître. Une fois cependant il se montre. C'est Henri Lasserre qui nous fournit cette précieuse anecdote :

« Errant un jour avec un camarade dans les jardins cosmopolites de l'Exposition universelle, je rencontrai un homme. Sa tête étrange et fulgurante, sa tête aux cheveux légèrement épars, était illuminée par deux yeux qu'on ne peut oublier. Ils étaient tout remplis de cette flamme semi-douce et terrible, de cette lumière supérieure que les hommes ont appelée : le génie. Le front était vaste comme la pensée, le dos légèrement voûté comme celui d'Atlas, semblait courbé sous le poids de quelque invisible univers. Cet homme m'aborda, et faisant un geste fatidique, me dit gravement ces mots : « *Mon ami, je m'étonne...* » Je le regardai comme pour lui demander ce qui causait sa stupeur, car c'était bien la stupeur que traduisaient manifestement les traits assombris de sa vivante physionomie. Il reprit : « *Je viens de passer devant les Tuileries, et elles ne brûlent pas encore !* ». Ce fut à mon tour d'être stupéfait. Il le vit, et ne s'en troubla point. Il leva sa main, comme les prophètes des temps disparus, et me montra la ville immense. Puis, comme si, dans les profondeurs de sa pensée, ou par-delà les horizons, il eût entrevu je ne sais quelle multitude en marche, il ajouta lentement ces paroles dont j'entends encore l'accent indéfinissable : « *Les Barbares tardent bien à venir... Que*

fait donc Attila ? » Et rentrant dans son silence il me quitta. Cet homme était Hello. « Il est fou ! », me dit mon compagnon. Hélas, le fou était un prophète » (1).

En 1868, Hello faisait paraître une traduction de la vie de la bienheureuse Angèle de Foligno, et en 1869 une traduction des œuvres de Ruysbroek l'Admirable, sur le texte latin de Suruis, découvert par Mme Hello à la Bibliothèque nationale. Angèle de Foligno est une mystique italienne du XIII[e] siècle ; Ruysbroek (l'Ermite de la Vallée verte) un humble prêtre flamand illettré, du XIV[e], à l'âme ruisselante de lumière. Hello était de taille à approcher ces deux cimes. Elles lui communiquèrent leur foudre, et la sienne s'en trouva accrue.

C'est maintenant le temps tragique : 1870-1871 : la guerre franco-allemande, déclarée officiellement le 19 juillet 1870 ; la chute de l'Empire ; l'avènement de la République ; le siège de Paris ; son occupation les 1[er] et 2 mars 1871. Puis la signature de la paix à Francfort : cinq milliards d'indemnité, l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine ; et aussitôt après : la Commune, ce soulèvement de Paris, du Midi et du Centre ; la guerre des rues succédant à la guerre du sol : la France déchirée par l'étranger et par ses fils ; la répression terrible ; l'état de siège qui continue pendant cinq ans. Un lourd silence tombe enfin sur les villes et les champs prostrés : l'homme panse les plaies qu'on lui a faites et qu'il s'est faites. Et voici qu'une voix s'élève. C'est la seule fois que cette voix évoquera les événements, et ce sera pour une adjuration : « *Tout est perdu, à moins que tout ne soit sauvé. Une seule chose paraît impossible, c'est la continuation du passé. Cette chose est précisément la seule qui se soit réalisée. Examinez les âmes, exami-*

(1) Henri Lasserre. Introduction à *L'Homme.*

nez les livres, examinez les journaux. Chacun pense ce qu'il pensait, chacun dit ce qu'il disait, chacun est ce qu'il était. Comme l'eau qui se referme après l'immersion d'une pierre, la foule s'est refermée sur les événements avec indifférence... Puisque la surdité des hommes est à l'épreuve de la foudre, comment ne serait-elle pas à l'épreuve de ma voix ! Leurs précautions sont si parfaitement prises contre la lumière et contre la parole que toutes les charités, et toutes les haines, tous les pardons et tous les incendies, toutes les sollicitations et toutes les fureurs, tous les souffles, et tous les tonnerres, meurent à leur porte sans troubler leur sommeil. Ils sont mieux trempés qu'Achille, leur talon n'a pas été oublié. Chacun traîne sa vieille chaîne ; le sang ne l'a pas rouillée, le feu ne l'a pas fondue... » On sent ici le saisissement du croyant devant l'ineffcacité, pour le plus grand nombre, de la souffrance. Et il cherche par quoi il pourra réveiller le corps mort. *Le dédain de Dieu*, voilà la déclaration de guerre qui lui semble avoir entraîné toutes les autres. Il en a la preuve dans le travail affiché, permis, accompli le dimanche. Alors que le libre-penseur ne voit, dans le repos dominical qu'une habitude, facilement déplaçable, le croyant y situe le désir de son Dieu, et le respect de ce désir. Routes essentiellement divergentes comme peuvent l'être ces deux termes : indifférence, amour.

Cette brochure d'Hello, à la défense du dimanche, intitulée *Le Jour du Seigneur* n'est pas tout à fait de même qualité que ses autres ouvrages. On le sent plus préoccupé de défendre la lettre que l'esprit. Il y partage l'opinion de ceux qui pensent que l'acte supplée à l'intention. Ce qui peut être vrai du rendement des corps, mais est douteux en ce qui regarde le rendement des âmes.

En 1872 paraît *L'Homme*, magnifique fresque de l'humanité dans ses petitesses, ses impuissances, ses aveuglements, son intelligence, ses acquisitions, ses facultés d'art. Ici le penseur a repris sa hauteur. Barbey d'Aurevilly salue ainsi ce livre : « Par un procédé qui lui est particulier, ce creuseur d'idées fait briller l'idée en la creusant, comme on fait jaillir le feu de la pierre qu'on frappe ».

La même année ce sont *Les Contes Extraordinaires*. Hello n'a rien du romancier ; il lui manque la fantaisie, la souplesse de la fiction, l'humble et précieuse touche de la vie. Ses contes sont le moins bon de son œuvre. Cependant *L'Avare* est écrit dans un mouvement de plongée remarquable. Récit symbolique : nous avons devant les yeux le type même de l'avarice qui mure si bien ses richesses qu'elle finit par ne plus posséder que le néant. « *Il cherchait, d'une recherche désespérée, le mot qui était sur ses lèvres* (En l'espèce le mot pouvant ouvrir le coffre-fort était : DIEU) *et le mot fuyait d'une fuite éternelle, parce qu'il était vide* ». Nous trouvons dans cette phrase la forme splendide et simple de la pensée d'Hello que nous étudierons dans l'œuvre. Barbey d'Aurevilly signala ainsi les *Contes Extraordinaires* : « *L'humanité finit par craquer dans* l'Avare *d'Hello, et elle disparaît dans la monstruosité absolue. Il n'y a que neuf cercles à* l'Enfer *du Dante, mais le Dante de ce formidable conte descend dans l'âme de son avare les dix mille cercles de l'enfer d'une âme d'homme, à qui Dieu, en le créant, avait mis de son infini dans la poitrine. C'est un peu plus que l'autre enfer* ».

Dans une lettre inédite, datée de 1873, et adressée à son ami Henri Lasserre, Hello a ces mots imprévus : « *Les années tombent sans faire de bruit et le silence qui accompagne leur chute la rend encore plus épouvan-*

table. On aimerait mieux un grand fracas... » [1] Après tout ce qui s'est passé, et qui n'est pas lointain ! Il est à sa décharge de dire que depuis sept mois, par raison d'économie, il a quitté Paris pour habiter la Bretagne. Dans la même lettre il se plaint ainsi de son exil : « *Je suis dans le vide, je ne sais où je vais, je n'ai pas de point d'appui. Nous allons dans deux mois, si rien ne change, à Paris à l'hôtel. A l'hôtel ! Après ce que j'ai fait, après vingt ans de bataille, je n'ai plus même de maison à Paris, et je vais à l'hôtel, sans savoir ce que j'y vais faire...* ». Tous les ans Hello et sa femme passeront ainsi, à l'Hôtel du Bon La Fontaine, les mois de décembre, de janvier, et quelquefois de février ; puis ils reprendront le chemin de Keroman, la terre solitaire visitée des embruns, où l'écrivain médite, enfante, et souffre de son éloignement des humains qu'il voudrait amener à son Dieu. Ecoutons cette plainte à Henri Lasserre [2] : « *Est-ce que vous ne pourriez pas vous installer ici, près de nous, cet été, pour quelques mois, ou au moins quelques semaines, ou au moins quelques jours ? Si vous saviez quel besoin nous avons de voir des figures humaines ! Si vous saviez ce que c'est que la prison, vous vous souviendriez des paroles du jugement dernier, et vous voudriez faire la visite des prisonniers* ». Et dans une autre lettre au même (inédite aussi) : « *Cher, ami du fond de mon exil je voudrais savoir où vous êtes. Je ne me résigne pas à votre absence. Les douleurs de l'exil sont mille fois plus horribles qu'on ne peut l'exprimer. Elles sont neuves à chaque minute. Hier soir, mourant de tristesse sur la route de Keroman à Lorient, je pensais à vos dîners si gais, si charmants, si féconds, si inspirateurs... Quand vous n'êtes plus à*

(1) Communiqué par Mme d'Abadie d'Arrast, fille de Henri Lasserre.
(2) Communiqué par Mme d'Abadie d'Arrast, fille de Henri Lasserre.

Paris, je n'ai plus personne à Paris... Priez pour nous. Vous ne soupçonnez pas le besoin que j'en ai... ». Ces mots d'Hello : Quand vous n'êtes plus à Paris je n'y ai plus personne, n'étaient pas expression du cœur seulement. Henri Lasserre, auteur de livres de foi, dont *Notre-Dame de Lourdes* au retentissement considérable, fut un ami pour Hello, comme on n'en rencontre plus. Toute une correspondance montre la part active qu'il prit à la diffusion de l'œuvre du penseur : courses chez les éditeurs, démarches auprès des journalistes. etc. Ce fut même lui qui, avec une partie de la somme lui revenant de son livre *Notre-Dame de Lourdes*, somme qu'il voulait consacrer à des œuvres, paya l'édition des pages d'Hello, *Paroles de Dieu*. En fait foi cette dédicace de l'exemplaire adressé à son ami : « A vous... par qui ce livre a cessé d'être un manuscrit ».

Ernest Hello, nature de force, était aussi nature de tendresse. Sa rupture avec Georges Seigneur le fit souffrir toujours ; l'élan de son amitié pour Henri Lasserre se fait jour sous une forme plaisante dans ce fragment de lettre, datée de 1866, alors qu'Hello habitait encore Paris (1) : « *Si vous me faites attendre votre visite, le nombre des boulets que je vous lancerai, ô mon ami, sera tel qu'il échappera à la série des nombres. Il échappera par la transcendance à toute pensée humaine ; il fuira dans le domaine du rêve ; il fuira dans le domaine du gigantesque ; il ira rejoindre les choses sans nom que Dante Alighieri vit avec l'œil du cauchemar ; il écrasera la tête des savants, et cette défaillance des mathématiques plongera dans le gouffre de la terreur ceux qui passeront dans la rue de Seine* ». Ernest Hello a trente-huit ans lorsqu'il écrit ceci, et voici touchée du doigt la jeunesse persistante de ce grand sensible que ses con-

(1) Communiqué par Mme d'Abadie d'Arrast.

temporains, à l'exception de quelques-uns, et non des moindres : Léon Bloy, Barbey d'Aurevilly, ne prirent pas la peine de connaître.

En 1873 Hello donne *Physionomies de Saints* : un lac sur lequel se penchent des âmes ; et la plus fine ne peut dérober au regard du chrétien ses secrètes merveilles. Il les voit, il les aspire, il s'enivre d'elles, et son humanité ensuite chante. Chant joyeux, carillon ! Le sonneur est bien vivant, et les cloches sont d'alliage parfait. A travers la terre, qui résonne encore de sombres clameurs, s'épand soudain la grande paix volante. « *Un des caractères de l'Eglise catholique*, dit-il dans sa préface, *c'est son invincible calme... Les montagnes du monde peuvent s'écrouler les unes sur les autres, si c'est ce jour-là la fête d'une petite bergère, elle célébrera la petite bergère avec le calme immuable qui lui vient de l'éternité* ». Et sous le signe de ce calme immuable Hello a composé ces pages. « *Par ce temps de mœurs incrédules et superficielles, le Christianisme entendu à cette profondeur semble une prodigieuse originalité* », dit Barbey d'Aurevilly à propos de *Physionomies de Saints*.

Voici ensuite, en 1875, une étude d'ensemble sur l'art chrétien confronté à l'art païen. Hello y donne sa mesure de critique et de philosophe d'esthétique. Ses vues sont personnelles, exprimées avec vigueur. Parfois un trait de feu isole un homme, une œuvre, une époque. Hello part de ce principe : « *que l'art est une invasion vers l'infini* » et il suit l'humanité en route vers cet infini : « *Elle marche peu, mais elle marche un peu, et cet un peu là fait sa gloire* ». Par un graphisme bref il cerne les étapes. Première étape : « *L'homme se regarde et regarde autour de lui. Il s'étonne, il s'admire, il admire tout : Homère est le poète de la constatation. Il s'efface devant les objets pour nous dire ce qu'ils*

sont ». Deuxième étape : « *L'homme devient plus difficile, il cultive la forme... Quand il lève la tête sa vue se trouble. Ce qu'il admire le plus ce sont les forces de la nature, et en particulier les siennes. Alors il adore ces forces* ». Troisième étape : « *Soit que la forme eût atteint son maximum de perfection, soit pour toute autre raison, un enfant naît dans la crèche de Bethléem... Une idée nouvelle introduite rendait nécessaire un mot nouveau. Dieu, dès qu'il eut un nom, cessa d'être une abstraction. On le coudoya, on le sentit vivre ; il déclara même que la vie c'était lui* ». C'est à la lumière de l'idée nouvelle qu'Hello juge toute œuvre d'art moderne. Voici sa conclusion : « *Nous avons eu des modes, les modes ne mènent pas à la vérité. Il faut aimer la vérité pour elle-même, indépendamment de tout, et c'est une tâche, une fatigue que de l'aimer... Le paganisme était commode, il nous dispensait de l'infini ; mais la forme pour la forme a fait son temps... Regardons une bonne fois, regardons sérieusement le grand perturbateur...* » Hello termine par une exhortation à rallier l'armée en marche : « *Les boiteux n'empêchent pas l'avant-garde d'approcher la colonne de feu qu'aperçut jadis Moïse, mais ceux qui se font boiteux, se priveront volontairement de la lumière qui est devant* ». Toujours le regard d'Hello embrasse ainsi l'esprit et le geste, il est l'un des plus déliés regards humains.

C'est maintenant *Paroles de Dieu*, édition due, ainsi que nous l'avons vu, à la générosité de Henri Lasserre. Ce ne sont plus, ici, comme dans *Physionomies de Saints* vibrations d'airain terrestre, mais modulations de l'Esprit, arpège et lent déploiement qui pénètrent aux régions obscures de la connaissance par l'amour : « *Le recueillement est la victoire de l'unité dans le fond de l'âme... Le soir vient, restez avec nous !* ». La voix des

grands Hébreux, ici, passe. Roule en ces pages le torrent des abîmes qui appellent l'Emmanuel, l'exigent. Et puis voici l'Emmanuel ; un autre abîme ouvert, où le torrent se précipite... Longeant la violence des eaux, le fleuve ondé des larmes, signes de l'homme : une œuvre de cris, de gémissements et de désirs, où Dieu enfante l'âme, où l'âme enfante son Dieu. « *Perle jetée sur le fumier du siècle aux porcs qui ne la ramassent pas* », dit d'elle Barbey d'Aurevilly.

Hello reste en effet presque inconnu de ses contemporains, lorsqu'il n'est pas méconnu. Pour un Lamartine qui dit de lui : « *Je viens de causer avec Platon chrétien* » un Huysmans lui reproche « *de pontifier et vaticiner du haut d'un rocher fabriqué dans les bondieuseries de la rue Saint-Sulpice* ». On n'est pas plus obtus ! On aime à croire que Huysmans n'avait pas encore embrassé le Christianisme, mais il pouvait du moins embrasser la sagacité. Il se serait ainsi différencié des piètres scribes bien-pensants qui ne pardonnaient pas à Hello la hauteur de sa foi, la fermeté et l'éclat de son expression. Léon Bloy, lui, ne s'y est pas trompé et dans *Un Brelan d'Excommuniés* il venge Hello de ces vagues plumitifs, avec son emportement accoutumé : « *Tout ce qui pouvait parler ou écrire dans le marécage de la dévotion, lui devint ennemi bassement et salaudement. Toute la benoîte racaille des écrivassiers vertueux, toutes les trichines à plumes de la librairie catholique, toutes les larves, tous les lombrics, tous les ténias, soi-disant littéraires du vieil intestin sacré, exultèrent à cette occasion de ricaner d'un grand homme, en demeurant eux-mêmes de sérénissimes crétins, à jamais obscurs* ».

Ces témoignages des meilleurs écrivains de son temps adoucissaient momentanément la tristesse d'Hello, quant

à l'ensevelissement de son œuvre ; et il se remettait au travail.

En 1880 *Les Plateaux de la Balance.* Aux yeux d'Hello, œuvre de justice. Il appartenait à celui qui souffrait d'un déni de justice de reviser les valeurs consacrées des hommes ou des choses. Il le fait avec une acuité, une ampleur, une fougue sans pareilles. Qu'il s'agisse des fluctuations de la pensée moderne, du parallèle entre la Grèce et l'Asie, du déboulonnage de quelques préjugés littéraires, du coup d'œil jeté sur son siècle, et sur les tares et mérites de l'homme de son siècle, ce livre contient des pages splendides de critique et de pensée. Pêle-mêle semblent ici les sujets traités, mais, ainsi que le dit Hello lui-même, dans sa préface « *une unité organique les relie* », le désir de la justice.

« Homme de désirs » ainsi appelait-on le prophète Daniel. Nous avons ici un autre homme de désirs ; Hello est celui qui n'a cessé de désirer avec tout ce que cet état implique d'ardeur inassouvie, donc de souffrance. Le désir est, chez Hello, ce qui le met à part, et au-dessus de beaucoup, ce qui le fait entrer dans la famille des privilégiés. Voilà sans doute aussi ce que lui ont envié laidement, au lieu de l'admirer et de le suivre, les natures pauvres qui l'entouraient et qu'il dépassait. Pour comprendre ce désir, il faut, sinon le ressentir, au moins se rendre capable d'y tendre, en un mot être de ceux qui cherchent à avancer. La masse, elle ne tient pas essentiellement à avancer. C'est du moins ce qu'affirment ceux qui la dirigent. « *Etre trop grand est dangereux, cela rend l'abonné rebelle* », dira un jour, d'Hello, le polémiste Louis Veuillot, directeur de *l'Univers*. Et c'est évidemment pour ne pas rendre l'abonné rebelle, que le prudent directeur faisait attendres, des mois, les articles de premier ordre que lui en-

voyait son jeune ami, articles qui parurent en librairie à la mort d'Hello, sous le titre *Le Siècle*. L'écrivain souffrait intensément de ces retards, qu'il ne s'expliquait pas. Lorsque Louis Veuillot mourut, il n'eut pas un mot de rancœur : « *Je me rappelle, comme si c'était hier, ma première entrevue*, écrit-il. *J'avais l'émotion d'un enfant qui approche un homme célèbre. C'est toujours une situation difficile que celle d'un enfant qui apporte un livre. Mais ce fut un père que je trouvai.* » Et il ajoute cette magnanime remarque qui absout : « *L'homme que la mort touche devient statue, et la statue n'a rien à craindre : la mort absorbe et attire à elle, pour les dissiper, toutes les pensées, tous les sentiments, qui n'étaient pas dignes de la vie. Elle souffle sur les poussières* ».

C'est également à la mort d'Hello que parut, composé de fragments inédits communiqués par sa veuve, le faisceau de lumières qui a pour titre *Du Néant à Dieu*. Testament spirituel du grand Chrétien, ce livre est plus qu'une profession de foi, c'est une profession de certitude. Une étrange autorité y circule, découvrant ici, mettant, là, l'accent, conférant aux mots les plus simples une dignité, une éloquence, une persuasion irrésistibles. Tous les écrits desquels est constitué ce livre sont une succession d'éclairs, et ces éclairs fendent la chair jusqu'à son cœur, l'esprit jusqu'à son cœur, l'âme jusqu'à son cœur. Est-ce un théologien qui parle ? Non. Un philosophe ? Non plus. Un critique ? Encore moins. C'est en deçà, et au-delà de tout cela : un témoin. Hello, ici, s'avère le témoin de Dieu. Surprenante force du témoignage qu'aucune science ne peut même approcher : J'ai vu ; j'ai senti ; j'ai deviné ; j'ai compris ; voilà l'absolu de l'expérience que nous livre un homme. Le tout avec une mesure, une délicatesse, une simplicité

ravissantes. Les autres œuvres d'Hello nous montrent sa très belle intelligence, charnelle, pourrions-nous dire, mais voici l'intelligence pure, celle que réfracte son âme. Nous ne voyons pas, même dans les écrits des Saints, de pages plus éclairantes sur la foi chrétienne, à l'exception du fragment de l'Evangile selon saint Jean : « Au commencement était le Verbe... ». Et nous demeurons dans l'étonnement à voir que l'oubli, l'ignorance, la méconnaissance, ont enterré ce signe, profondément émouvant, d'une âme comme il s'en est trouvé peu au cours des âges. Nous reviendrons sur cette richesse, en essayant de définir l'âme d'Hello.

Et nous voilà nous approchant du terme de la belle existence. En mai 1885, Hello est atteint de carie des os ; c'est un mal qui ne pardonne pas. Le voici alité, souffrant nuit et jour le martyre. Son activité intellectuelle est empêchée. Lui, qui parlait si brillamment, il ne prononce plus, au cours de ses journées pénibles, que quelques paroles. Elles sont toutes pour consoler celle qui, près de lui, suit avec angoisse et douleur la marche du mal, le déclin des forces. Une heure de répit dans la monotonie affreuse du temps, c'est la communion qu'on apporte au malade, et qu'il reçoit avec une intense ferveur. Parfois des plaintes le visitent : son œuvre inconnue, mal connue ; et puis la résignation les recouvre. Un matin, il reçoit d'Amérique la lettre d'un ami, missionnaire, qu'il ne connaît pas, mais qui l'admire : « Qu'y a-t-il ? Je regarde aux horizons, je vous cherche, et je ne vous trouve plus... ». Et Hello comprend qu'il va mourir. De cet instant, celui qui a « *aimé la parole parce qu'elle est un acte* » entre dans le silence. Nul ne saura ce que fut, aux derniers temps, le silence d'Hello. Son intelligence restait claire, mais il avait condamné ses lèvres à se taire. Peut-être était-il

las de s'exprimer pour un monde léger qui n'avait pas d'oreilles ; peut-être ne voulait-il pas troubler, par le son de sa voix humaine, le chant pénétrant qui montait de son âme, accordée au vouloir divin ? De son esprit, s'élançaient, nettes, impérieuses, les certitudes. Le drame qui se jouait dans la nuit de sa chair ne pouvait, à aucun moment, les vaincre. Il avait, depuis longtemps déjà, enchaîné, maîtrisé, forcé à se coucher comme une inoffensive bête, l'armée des révoltes, et même celle des défaillances ; dans le champ clos de son humanité, frappée à mort, ne se trouvaient plus en présence que deux adversaires : Dieu et la souffrance de la chair. Le Dieu d'Hello était vie et puissance, son enfant le savait ; dans la patience il attendait que l'aiguillon fût par lui arraché de la plaie. D'avance, il s'enivrait de l'imprévisible détente qui s'ensuivrait, lorsque le corps, ayant touché la terre des deux épaules, pourrait enfin, de toute sa longueur, et de toute sa largeur, supporter Celui qu'il n'avait pu qu'entrevoir, et ineffablement, et pour toujours, dans la lumière et l'harmonie... le savourer...

On dit que dans ses derniers jours cinq hirondelles, avec exactitude, entraient le matin par la fenêtre de sa chambre, et se posaient, petits pèlerins sombres, lustrés, sur le grand lit à la voile couchée, où le marin attendait le bon vent. Et nous pouvons imaginer les belles confidences qui s'échangaient là, entre ces cinq innocences des airs, et cette clairvoyance de la terre, prête aux réalités suprêmes.

Le 14 juillet 1887, après avoir reçu les derniers sacrements, Hello prononça ces mots : « *Je remonte au Principe...* ». Le Principe ! De toutes ses forces, dans toute son œuvre, le penseur l'avait servi ; il était juste que ce fût lui qui l'aidât à franchir le pas. Puis se tour-

nant vers sa femme, le mourant dit tout bas : « *Adieu* ». Tel fut son dernier salut à la terre. L'infini l'attendait, il le salua, lui aussi, du même mot, mais scandé, fort, joyeux... *A Dieu*... Les cinq hirondelles s'élancèrent dans le ciel ; nul ne les revit...

Ses funérailles furent simples comme sa vie. La presse annonça la nouvelle en quelques lignes. « *J'ai lu*, dit Drumont, *des Premiers-Paris de quatre colonnes sur une figurante des Variétés qui venait de quitter la terre, sur des concubins qui s'étaient décidés à se marier, et c'est à peine si le grand Hello a eu trois lignes de nécrologie* ».

Il repose dans le cimetière de Lorient, sur la pente d'une colline caressée par la mer. Dix ans après sa mort, on pouvait voir encore, sur la pierre tombale, des souliers et des bas minuscules, apportés là par des parents, qui demandaient à Dieu, au nom de l'homme de bien, la guérison de leur enfant.



L'Homme

Sa nature, son âme

LES jugements faux portés sur la nature et l'âme d'un écrivain ne sont certes pas rares, cependant nous ne croyons pas qu'homme ait été plus déformé par ses contemporains qu'Ernest Hello. Quelle en est la raison ? Que sa supériorité d'âme dépassait de beaucoup le moule habituel de l'esprit.

Qu'était donc réellement cet homme d'aspect bizarre qui, armé de son éternel parapluie, « son pardessus croulant de son bras vers la terre, le chapeau en arrière comme un Anglais » (Barbey d'Aurevilly), passait dans les rues, sans rien voir, comme un sommanbule ou un fou ?

Nul ne nous connaît aussi bien que nous-même. Dans une lettre à un certain M. Duval, Hello écrit : « *Les âmes ont diverses aptitudes. La mienne serait la joie ; mon âme ne pourrait vivre et se développer que dans la joie et l'action de grâces. Or c'est le contraire qui est tombé sur moi* ». Ame de joie, très certainement ; mais sa santé précaire l'entravait, et l'entravait plus encore la maladie qu'il décelait chez les autres : leur impossibilité à se passionner pour la seule chose qu'Hello juge digne de passion : l'existence de Dieu. Là est le tourment familier de cet homme, le fauve qui depuis son plus jeune âge le suit, et plante à l'improviste en son âme ses crocs ; et l'âme se débat, et il faut qu'elle crie, qu'elle crie à perdre haleine, qu'elle épuise ses forces à crier, puisque des cris montent en elle sous la douleur.

Lui qui sait que « *la patrie est le lieu du désir* » (*L'Homme*), comment ne souffrirait-il pas des très pau-

vres ambitions des hommes, qui les mènent aux plus tristes pays ! Comment ne souffrirait-il pas de leur entêtement à ne pas vivre, à ne pas trouver leur mesure ? « *L'homme qui repousse par préjugé, repousse plus durement que celui qui repousse par conviction* » dit-il (*Philosophie et Athéisme*). Toutes ses facultés seront employées à combattre ces ineptes préjugés qui se transmettent avec une aisance invincible.

Hello ne croit pas à l'incroyant. Pour lui, l'incroyant est celui qui n'a pas encore trouvé ce qu'il pourra croire. Il faut donc, au croyant, parler sa foi ; il n'est au monde que pour cela. Mais toute terre n'est pas bonne aux semailles de la vie : dans la poussière du chemin, rien ne vient. Hello sait que la médiocrité s'arrache par le bas, et il prend la pelle et la pioche. Il a un flair spécial pour la dépister, cette médiocrité, une vigueur étonnante pour se colleter avec elle. Est médiocre, pour lui, tout ce qui ne tend pas à grandir. Ce n'est pas l'ignorance qu'il méprise, c'est l'ignorance lovée sur elle-même, l'ignorance qui refuse de devenir clairvoyance. Il sait la misère de l'homme, mais il sait aussi sa grandeur, et il n'admet pas que l'on s'arrête à mi-chemin de l'une et de l'autre. Qu'il s'agisse d'indifférence ou de défaitisme, il court sus d'instinct au médiocre, et le renverse. « *Les hommes prennent assez bien leur parti d'être médiocres, dans la conviction où ils vivent qu'on ne peut être autre chose, à moins de tomber dans l'exagération* » (*L'Homme*). C'est pour leur montrer ce qu'ils peuvent être, qu'Hello attaque ce qu'ils sont. Ses exécutions s'accompagnent parfois de sourires, mais de sourires salubres, rien des sourires destructeurs de Voltaire. La caractéristique d'Hello est la santé, aussi son sourire fonde-t-il, réveille-t-il, arme-t-il, tranche-t-il dans le vif menacé. Tant de médiocrité barde la mesure

humaine, cette mesure que — dit Hello — « *nous ne sommes pas capables de mesurer* ». Voici quelques coups de scalpel dans ce lard. « *L'indifférence glacée, placide et tolérante, qui ne s'indigne de rien, et qui se croit douce, parce qu'elle est morte* ». Que ce : parce qu'elle est morte, tombe sans appel possible ! Autre sorte de médiocrité : « *Beaucoup de gens croient qu'il faut, par vertu, s'abstenir du bonheur, parce que le bonheur est dangereux. Ils ne savent pas qu'il faut, par vertu, s'abstenir du malheur, parce que le malheur est dangereux* ». Enviable équilibre d'Hello, belle touche de santé ; c'est-à-dire de victoire sur la maladie ; car dans la nature d'Hello tout est action. « *Le goût du malheur est une des formes de la paresse* », dit-il. Et encore : « *Renoncer, voilà le mot du suicide, le mot de l'ennui, le mot du désespoir, le mot de l'enfer... Dieu ne renonce jamais* » (*L'Homme*). Qu'il y a de force, de vertu de force, dans ces paroles. Et dans celles-ci : « *En déclarant impossibles les progrès du vrai, les conquêtes du beau, nous les rendons impossibles* ». Pureté de pensée dans pureté de forme.

La question, en effet, se pose ainsi. Hors de la médiocrité se trouve le mieux, ou le pire. Voir, choisir, peut-être se tromper soi-même, mais ne pas se laisser tromper par d'autres, telle doit être la préoccupation de l'homme bien portant. Il n'est permis ni d'être indécis, ni d'être dupe : « *Il faut mépriser l'erreur avec toutes les forces de notre âme divinisée, et la pousser du pied comme une ordure, ou bien on finit par la trouver respectable, intéressante dans ses malheurs, un peu belle, et presque vraie* » (*L'Homme*).

C'est qu'Hello connaît ce qu'il nomme « *la parodie satanique de l'unité : aimer le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le laid* » (*L'Homme*). Il sait mieux

qu'un autre que « *les mots sont du pain ou du poisson* » (L'Homme), qu'une des caractéristiques de notre époque est la confusion universelle, et que « *plus une parole est belle plus elle est dangereuse* » par les sens contradictoires qu'on peut lui prêter. Et il veut qu'à bon escient on repousse, ou on l'approuve. L'élégante ironie, de même que l'apathie, lui font horreur. Ecoutez-le parler de l'homme nul : « *Absence totale de réalité, ou divine, ou humaine, ou infernale. Catholique par profession, correct comme une page d'écriture faite par un maître d'écriture, ou comme un quadrille dansé par un maître à danser. Au courant des affaires ; mesurant les choses et les personnes suivant l'importance qu'elles ont au Palais, ou à la Bourse, ou dans les journaux... Faites ce que vous voudrez, soyez prophète ou galérien, couvrez-vous de gloire, couvrez-vous de honte, vous ne ferez pas un pli dans sa cravate, ou sur son front ou sur sa lèvre. Vous ne ferez pas entrer en lui une vérité quelconque, ou une erreur non patentée. L'erreur en lui porte l'uniforme de la vérité. Elle est impeccable et officielle ; il est uni au faux hypostatiquement* ». Hello a le droit de donner cette cinglée aux catholiques de routine, lui qui a fait passer sa foi au crible de son intelligence.

Celui que quelques-uns ont cru romantique, emphatique, parce qu'il était l'ardeur même, et la vie, que d'autres ont dit solennel, a de ces sourires : « *Voltaire avait cru que l'homme était un nain. L'homme de 1830 coudoya continuellement dans la rue du Bac des géants. Le moindre garçon qui sortait du collège, armé de quelques rimes, apparut à lui-même et à ses amis comme un Titan foudroyé, et comme aux cris de ce Titan les comètes n'ébranlaient pas en frémissant leur chevelure d'or, le grand homme devait à sa grandeur d'allumer un*

réchaud pour se venger des astres » (*Les Plateaux de la Balance*). Sourires qui tirent à peine la bouche, allument quelques secondes le regard ; Hello, âme de joie contrariée, a souvent de l'humour, mais n'a pas de gaîté. Par contre, une très fine sensibilité le rapproche des hommes : « *Tout homme qui garde une parole de vie et ne la donne pas, est un homme qui dans une famine garde du pain dans son grenier, sans le manger, ni le donner* » (*Les Plateaux de la Balance*). Nous aimons que celui qui ne donne pas son bien n'en profite pas non plus. Le jugement d'Hello, d'accord avec la vérité, est ainsi tout en nuances. Et ceci d'une si large humanité : « *Il est beaucoup plus utile de secourir un homme, que de découvrir une étoile. Il est beaucoup plus facile de découvrir une étoile, que de secourir un homme* » (*Le Siècle*).

C'est pour secourir les hommes qu'Hello s'est fait l'apôtre de Dieu, mais les hommes détournent leur tête, et l'écrivain a ce mot de douleur : « *L'ensemble de mon œuvre pourrait s'appeler : le cri du sang d'Abel* ». En toute conscience l'homme pouvait dire cela. Sa vie droite, à l'écart de toute compromission, son unique visée spirituelle, sa soif de l'accroître et de l'exprimer, l'indifférence du public devant son œuvre, tout cela en faisait un Abel assassiné. Il ne pouvait, par moments, se faire à ce meurtre. Les aveugles de son temps prêtaient à ses plaintes une figure d'orgueil, d'ambition littéraire déçue. Qu'en était loin celui qui écrit ces mots : « *Vous qui découragez le génie, vous êtes l'homicide de toutes les âmes qui auront besoin de lui, dans le présent et dans l'avenir ; vous égorgez tous les aigles qui l'attendaient pour ouvrir leurs ailes, vous égorgez toutes les colombes qui attendaient son souffle pour savoir de quel côté diriger leurs soupirs* ». Hello n'a pas d'orgueil ;

il sait simplement le bel instrument de sa pensée, et c'est sans forfanterie, comme sans modestie déplacée, qu'il en use. La méconnaissance des autres n'influera pas sur son génie : l'humanité affective pourra en lui être atteinte par l'inattention, le délaissement de ses semblables, mais son humanité intelligente n'en accomplira pas moins, avec régularité et calme, sa tâche. On est surpris de voir qu'extrêmement sensible à l'abandon des hommes, il ait eu si peu de mots pour le déplorer. Cela prouve que seules les couches superficielles de l'être étaient troublées, et que le fond connaissait la grande, la miraculeuse quiétude. Sans doute, pour la vie de son âme, transposait-il ce qu'il pensait devant la vie : « *La création a une voix profonde, haute, douce et mystérieuse ; elle semble garder un secret, et inviter gravement les hommes à respecter ce qu'ils ne savent pas. Le conflit des forces, petites et grandes, établit entre la vie et la mort un équilibre prodigieux, et nos genoux se ploient d'eux-mêmes, et nous nous inclinons sous le poids des splendeurs de l'ordre* » (*L'Homme*). Le poids des splendeurs ! Quel grand écrivain est Hello.

Quant à la gloire humaine, comment n'aurait-elle pas laissé de glace l'homme qui lançait son désir à l'assaut de l'absolu, disant : « *Le vulgaire croit qu'égarer ses désirs c'est être trop ambitieux ; c'est le contraire qui est vrai. Egarer ses désirs c'est manquer d'ambition, c'est vouloir se contenter de ce qui n'est pas infini* » (*Les Plateaux de la Balance*).

Soif d'infini, voilà ce qui caractérise la pensée d'Hello, et toute autre soif lui est inconnue, sauf celle de communiquer cet infini. Deux petits faits de sa vie le montrent vivant cette soif ; ils sont racontés par sa femme.

« Ernest était assez négligent, relativement à sa toilette, et il n'était pas rare, quand il partait le matin

pour la messe, d'y trouver un désordre tout à fait hors de l'ordinaire, personne, à cette heure matinale, n'ayant veillé à son ajustement... Il arriva qu'un jour, une dame rentrant chez elle après la messe dit à son mari : « J'ai vu à l'église un pauvre qui priait avec une si grande ferveur que j'ai vivement regretté de n'avoir pas d'argent sur moi...». A quelque temps de là, la même dame, ouvrant précipitamment une fenêtre appelait son mari pour lui montrer le pauvre qui passait. « Mais, s'écriait le mari, ce pauvre, c'est M. Hello ! ». La méprise fut racontée à celui qui en avait été l'objet. « Ah ! dit Hello, elle avait bien raison ! Je suis le pauvre des pauvres, car quel est le pauvre, sinon celui qui a besoin ? Et mon besoin est immense, il est infini... ».

A Rubigny, village des Ardennes, une grand'mère de Mme Hello, vénérée des habitants, était morte laissant sa maison à sa petite-fille. Celle-ci la prêtait à de pauvres gens. Une année le ménage Hello voulut passer là quelques semaines. Ce fut une fête dans le pays ; chaque matin un panier de provisions était déposé sur le seuil par des mains inconnues. « Nous vivons d'aumônes, disait Hello à sa femme, et c'est la plus belle manière de vivre, celle que j'ai le plus désirée... le pain apporté par l'amour... »

L'amour ! Toute l'âme d'Hello est dans ce cri ; audace, passion, humilité ; deux parts d'élan, une de retenue : la mesure qu'il faut pour que soit créé un chrétien vivant, c'est-à-dire un homme complet : « *Il y a en Dieu des puissances qui dorment, et qui demandent pour se réveiller que la main terrible d'une violence exaspérée les secoue.* » (*Du Néant à Dieu*) dira-t-il hardiment ; et il emploiera le tranchant de sa parole à réveiller ces puissances inopérantes. Il sait que le désir de Dieu est d'être vaincu par cet être libre qu'il a fait

« à son image et à sa ressemblance », vaincu par la prière, cette exigence voulue par lui, et qui seule peut lui arracher ce qu'il est impatient de donner.

Donner, voilà pour Hello, et pour tout chrétien pur, le verbe par excellence. Dieu a faim de donner, et l'homme doit avoir faim de donner à son tour. La terre est le pays qui pourrait être un ciel si le don courait sans entrave. Le mal n'est que l'arrêt, le refus du don. « J'avais faim, j'avais soif, j'étais nu, et vous ne m'avez pas donné à manger, à boire, et vous ne m'avez pas vêtu », disait à ses disciples Celui qui seul pourra juger. Ces paroles se sont gravées dans l'âme d'Hello ; elles ont formé son armature, et l'ont revêtue de tendresse. On ne peut mieux montrer la compréhension que l'on a d'elles, qu'il ne le fait par ces mots : « *S'il faut aimer son prochain comme soi-même, c'est que quelque part le prochain et vous-même vous n'êtes qu'un* ». Et complétant d'un coup d'œil d'aigle : « *La révélation du dernier jour sera peut-être celle-ci : celui près de qui tu as passé, c'était toi-même* » (*Du Néant à Dieu*). « Qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en toi et eux en moi » avait dit le Maître de la Parole.

Hello a eu l'intelligence de la Parole, et il en a eu aussi l'amour. Et l'intelligence l'a mené haut, et l'amour lui a fait dépasser cette hauteur. « *En face du dernier coucher du soleil celui qui a quitté toutes les créatures les retrouve, parce que Dieu vient* » (*Du Néant à Dieu*). Nons ne croyons pas que l'on puisse dire plus simplement pensée plus grande. Elle indique le couronnement de toutes les morts, aussi bien la mort spirituelle que la mort charnelle, et celui qui, l'âme veuve de créatures, a l'expérience de la venue d'un Dieu qui les lui restitue, ne peut que souscrire à cette affirmation.

Tout jeune, Hello a cette attente du Dieu qui vient ; voici comment il se raconte : « *Ce désir immense et indéterminé, ce trait de feu qui passait entre moi et les enfants de mon âge, cet acte sans nom qui essayait tous les actes nommés, et me précipitait dans un abîme où personne ne me suivait, et où mourait le souvenir des joies connues et des beautés connues, devant celui de la joie inconnue et de la beauté inconnue, qui, m'attendant quelque part, faisait battre mon cœur depuis l'éternité, comme à l'instant d'un rendez-vous, cette impuissance à me satisfaire, ce dégoût inexprimable de la limite, même éloignée, tout cela c'est le fond du cœur de l'homme, c'est-à-dire son désir de voir la face de Dieu* » (*Du Néant à Dieu*).

La face de Dieu ! Pour qui est-elle semblable ! Pour qui est-elle exprimable ! Hello nomme Dieu « *la forme même du désirable et la vérité, qui est l'essence même de tout désir* » et cette expression est bien celle que l'on peut attendre de la créature d'amour d'un Dieu d'amour. Que pourrait-elle dire de plus, l'humble créature d'amour ? « *Tout ce qui se présenterait à moi pour te montrer compréhensible, je repousse cela comme une tentation. Mon désir au fond duquel tu resplendis me précipite sur Toi parce qu'il a abjuré tout le fini et le compréhensible* » (*Du Néant à Dieu*).

Devant l'épouvante de cet inconnu qui tient l'intelligence de l'homme à distance, ne peut subsister que le désir ; et le désir sait qu'il ne vient pas de l'homme. Voilà pourquoi lorsque l'ignorance l'humilie et l'attriste, lui montrant l'écart entre la limite et l'illimité, le désir le rassure et, parce qu'il est souffle d'une autre terre, lui coule la joie. Celui qu'on attendait est déjà venu ! Rien n'est plus, et tout est. Voici le « rien n'est plus » d'Hello : « *Je ne sais qui je suis, ni qui vous êtes ;*

je ne sais rien, rien, rien, je ne cherche à rien savoir. Je me présente à vous avec un seul titre : mon besoin, ma misère, ma manière d'être inférieure à n'être pas, mon anathème et le cri de mon cœur. Tout cela, comme je le connais, et comme je ne le connais pas. Il faudrait être Dieu pour connaître et nommer ma misère, j'y renonce, comme à toute connaissance, à toute propriété, à tout ce qui a un nom, à tout ce qui n'en n'a pas, à toute opération connue ou inconnue, volontaire ou involontaire, et là, au fond de l'abîme insondable, au fond du moins en esprit, par le désespoir d'en voir le fond, par l'oubli de tout, et de moi, et de vous, comme j'ai cru vous connaître, comme je croirai vous connaître, je me prosterne sans connaissance, anéanti, et je me laisse aller, couler comme l'eau du torrent sans savoir où je suis, d'où je viens, où je vais, couler dans le vide sans lumière, et de là je vous crie : « Délivrez-moi !... O Père qui m'avez fait pour la chose sans nom qui recule quand on approche, je suis un monstre, un blasphème, une honte, une négation vivante et criante de la sagesse par qui règnent les rois, je suis l'anathème, je suis l'enfer ; mais je désire parce que vous le voulez. Vous voyez ma poussière, mon désir, et votre gloire ; faites suivant ma poussière, mon désir, et votre gloire » (*Du Néant à Dieu*).

La face de Dieu ne se refuse pas à de tels cris : « *J'ai cherché mon unité au-dessus des étoiles, je la trouve dans mon cœur. Alleluia !... Vapeurs d'encens qui remplacez ce que je ne peux pas dire, allez, montez à Jehovah le cri qui contient toute parole, portez-lui notre* amen, *notre adhésion à toutes les plénitudes, à toutes les surabondances, à toute sa sagesse, à toute son ivresse, à la direction connue des parallèles, et à leur rencontre inconnue... O Dieu de délivrance, que mon* amen *éclate*

dans l'immensité splendide comme la paix et le tonnerre » (*Du Néant à Dieu*).

Le grondement des eaux, roulant de roche en roche, tels sont les cris de cette âme comblée, et nous nous expliquons qu'elle n'ait pu se taire. L'être que Dieu a touché une fois est bien touché, et il n'en peut perdre le souvenir ; même si dans la part sensible de lui-même s'en efface la joie, reste en lui la marque, la place où demeure l'empreinte de la lumière, qu'il voie celle-ci ou ne la voie plus. Hello a porté en voyant, et aussi parfois en aveugle, l'indéfectible touche de Dieu ; c'est pourquoi la plus simple de ses paroles est lueur. Lorsque faisant abstraction des souffrances inhérentes à la vie humaine : vieillesse et mort comprises, il dit ceci : « *L'homme doit se transformer en un cri de triomphe, devenir l'*amen *vivant qui monte de la terre au ciel* » (*Du Néant à Dieu*), c'est qu'une certitude l'habite, et plus même qu'une certitude, déjà une réalité. Hello a été vraiment l'*amen* vivant, l'extraordinaire *amen*, que la tristesse lui venant de l'homme n'a pu interrompre. Ne pensait-il pas avec force que « *l'homme, parce qu'il est fait à l'image de Dieu, monte plus haut que la rigueur* » (*L'Homme*) ? Donc qu'il pardonne ?

Tous les profonds traits d'Hello lui viennent de son intelligence d'âme. Combien équitable cette absolution à la plupart des événements sociaux : « *L'instinct de la justice est enfoui sous les ruines de l'homme* » (*L'Homme*).

Un critique, L. Aguettant, s'est mépris à ce point sur l'individualité d'Hello, qu'il lui prête des affinités avec Pascal. Cela est étrange. Peut-être, pour celui qui n'est pas entré à fond dans l'étude du christianisme, un grand chrétien et un autre grand chrétien se ressemblent-ils. Mais pour qui sait soupeser la densité d'une âme, il n'y

a pas de comparaison possible. Pascal est un croyant volontaire, Hello un convaincu d'instinct. La volonté n'emporte pas dans l'Infini : Pascal n'a jamais pu être emporté par sa foi jusqu'au rivage de l'harmonie heureuse. Les quelques instants fulgurants qu'il a vécus ont laissé subsister autour de lui « le silence des espaces » qui l'effrayait, et son corps de créature pensante n'a cessé de se mouvoir « entre deux abîmes ». Hello est son contraire. Non seulement il rythme ses pas sur le chant des sphères, mais il saisit les accords subtils qu'échangent en un triomphal cantique d'amour et d'allégresse les divers plans des choses créées. Intensément fraternel à la création il n'a qu'à étendre les bras pour recevoir de mystérieux effluves, et profondément fraternel à l'homme il lui transmet en abondance ce dont il s'est chargé. Alors que Pascal semble amputé par le oui qu'il prononce : « Credo quia absurdum » (1) le oui d'Hello le fonde, l'élargit, le couronne de clairvoyance. A cause de son oui la lumière l'élit, ses plus simples mots sont du jour en rayons : ils dessinent d'abord la vérité, et puis, violemment, pénètrent en elle. Le royaume de Dieu étant aux violents, Hello a le grand privilège de le pressentir et de le situer. En plein triomphe des doctrines positivistes de son temps il est de l'autre côté de la barricade, lui aussi, un positiviste : le positiviste de l'esprit. Avec une ardeur qui ne se dément pas, c'est à la recherche de l'esprit qu'il s'élance ; il sait que tout le contient, et pointant son doigt dans toutes les directions il fait de l'univers visible la réplique du monde caché. Il est avant tout un voyant, voyant des formes, voyant des intentions des formes, soient-elles matérielles, intellectuelles ou spirituelles. Mais les formes n'ont de valeur pour lui que par le secret qu'elles cachent, en

(1) « Je crois parce que c'est absurde ».

même temps qu'elles le suggèrent. Il les voit, les chères conductrices de l'homme, et il suit leurs lumières, avec l'acuité de son regard émerveillé.

Le Christianisme est par excellence une religion d'aube, étant une religion d'espoir ; on reconnaît ses vrais fils à leur jeunesse. Les catholiques amers, pessimistes, inquiets dans leur croyance, ne sont pas des Chrétiens. Hello est un vrai Chrétien ; sa fougue, son impatience même à communiquer sa foi, sont des signes de vitalité ; son emportement devant la cécité d'autrui, et la douleur qu'il reçoit de cette cécité, autant de marques de jeunesse. Parce qu'à lui a été départi le don sacré, il s'étonne que tous ne l'aient pas, et que tous ne le veuillent pas, il en souffre, et presque se scandalise. L'élan est la forme de son génie. Ne lui demandez pas d'expliquer cet élan, ce n'est pas son affaire. Il a reçu un choc, et il fonce comme le jeune buffle ivre de sa force. Il ne s'attarde pas à la création de l'atmosphère, il ne s'occupe pas de savoir si ses interlocuteurs ont une préparation qui leur permette d'accueillir son message ; il lance ce message dans l'espace, parce que c'est pour cela qu'il est venu. D'autres chercheront à convaincre, lui dit : cela est ; une singulière grandeur s'élève ainsi de ses affirmations, et aussi une singulière force. Certain critique averti (1) dit d'Hello qu'il est impénétrable ; nous pensons que c'est plutôt le christianisme qui, à ce critique, est impénétrable, car l'œuvre d'Hello est au contraire très claire, ramassée en traits brefs, dénués de phraséologie, comme sa foi, comme son âme.

L'âme d'Hello, ce fut la confiance et la paix, et quelquefois la voix de la gloire. Cette âme se savait fille de

(1) Ernest Charles. *Revue Bleue*, octobre 1904.

Dieu, c'est pourquoi elle se voulait belle, non pour elle, pour Lui, afin qu'il pût l'aimer, et la tenir plus étroitement, afin qu'elle pût l'aimer, et adhérer à Lui plus étroitement. Le créé la menait à Dieu, elle voyait en toutes choses son signe, et elle en entendait l'appel. Son rythme était celui de l'amour lui-même : « *Celui qui refuse d'aimer quelqu'un, refuse d'aimer Dieu en celui-là. Celui qui refuse d'aimer quelqu'un, refuse Dieu à ce quelqu'un* » (*L'Homme*). On voit ici, étrangement claire, la plus haute raison d'aimer. Ne pas rompre l'unité, se laisser prendre par elle, être soi-même un bras qui attire, un courant qui entraîne, telle était cette façon d'amour qui, plus qu'humaine, n'en était pas moins très humaine.

L'âme d'Hello était proche de tout homme, si terriblement proche qu'elle agonisait de ses manques. « *L'homme ne s'aime pas, l'homme ne s'aime pas* », répétait-il avec douleur, en le voyant pris, emporté par de moindres amours, et ce fut là sa très lourde et très blessante croix : « *Dieu veut vous faire vivre de sa vie, il veut se donner, lui l'Infini et vous défend, tant vous êtes grand, de vous contenter à moins* » (*Les Plateaux de la Balance*), criait-il désespérément. Et lorsqu'on lui disait: « Il faut que jeunesse se passe », « *Il faut que jeunesse dure* » répondait celui qui, jusqu'au bout, fut la jeunesse.

L'âme d'Hello n'attendait pas que l'on vînt à elle, elle s'élançait. Que puis-je pour celui-là, se demandait-elle ; et parce qu'elle cherchait avidement, elle trouvait. Ce n'était pas toujours ce qu'elle aurait voulu donner, ce qu'elle brûlait de donner, ce pour quoi elle était si étonnamment pure et belle ; et nous pouvons penser que parfois une grande tristesse la recouvrait, à voir l'infime don qu'on lui permettait seul ! Alors elle jetait dans la

prière sa force vive, intacte, qui lui semblait, à cause de son inaction, inutile, et parce que Dieu était là, la paix venait, et quelquefois aussi la joie.

L'âme qui vit en Dieu a une bien curieuse existence. Tout ce qui fait le souci des hommes : préoccupations matérielles, préoccupations intellectuelles, préoccupations sentimentales, la touche peu ; par contre tout ce qui l'atteint dans son centre vital, qui est son amour de Dieu, lui cause des tourments inconnus aux autres. Elle a aussi une disposition particulière à éprouver, en profondeur, les plus grandes peines causées par l'amour, par la mort, et elle ressent encore ce que n'ont point les éloignées de Dieu, et violemment, le déchirement que lui inflige le mal. Hello a connu ces absences et ces présences torturantes, il a saigné ; mais ce sang de feu, qui ne le verserait avec joie, pour posséder en soi l'exaltante vérité !

Le dernier chant de l'âme d'Hello : « *Je remonte au Principe* », est digne de sa vie. Au terme de sa tâche la grande voix ne pouvait mieux dire. L'effort était fini de semer dans le désert ce que l'impérieux désir eût voulu voir monter en gerbes ; l'étranglement de l'attente desserrait son étau, et l'âme comprimée se dégageait. Elle n'avait plus qu'à monter. Le Principe l'aspirait : en bonne ouvrière approuvée, en fille aimée, elle entrait dans la joie de son Dieu.



L'Écrivain

Critique d'art, d'histoire, de science, de religion

« L'*ART est une de nos plus grandes hardiesses et une de nos plus grandes sanctifications. Gagner un peu de terrain, un peu de terrain sur l'Infini, et combattre toujours, sachant que nous ne gagnerons qu'un peu, voilà notre fierté, notre glorification. L'art, comme toute invasion, est une bataille que l'homme livre à l'Infini, avec la certitude de la perdre...* » (*L'Art chrétien et l'Art païen*).

Ceci est la pensée maîtresse de toute la critique d'art d'Ernest Hello. Le flambeau de l'infini au poing, il scrute les réalisations de l'homme sur ce terrain particulier de l'art, qui est aussi bien la religion du détail que celle de l'ensemble.

L'infini étant la norme d'Hello, on saisit aussitôt pourquoi l'art ne peut l'abuser : derrière la beauté, la grâce, la laideur, l'horreur mortelles proposées par l'art, il cherche la beauté, la grâce, la laideur, l'horreur immortelles. Aussi se méfie-t-il des systèmes, des formules, qui posent des bornes à la vie universelle, marquant ainsi leur mépris de l'art. L'art n'est que le véhicule de la pensée, la forme qu'elle se donne. La culture de la forme pour la forme est donc une infériorisation de l'art ; le génie le sait bien qui est « *la plus haute forme de la simplicité* » (*Les Plateaux de la Balance*). « *Il n'est pas de formule qui suspende à la vigne pendante la grappe de raisin* », dit joliment Hello (*L'Homme*).

Partant de ce principe que la primauté appartient à la pensée, non à la forme. Hello trouve que « *le plus*

grand malheur qui puisse arriver au style est de se faire admirer indépendamment de l'idée qu'il exprime : le système le condamne toujours à ce malheur déshonorant » (*L'Homme*). Et pour marquer sa pensée d'un mot plus fort il ne craint pas d'affirmer : « *Tout chef-d'œuvre est une ébauche* » (*L'Homme*). Il veut ainsi montrer la part prépondérante à ses yeux de l'inspiration. C'est dans la pensée qu'il place le style, non dans la forme, et il a cette expression curieuse : « *Le style c'est l'explosion de notre personne* » (*L'Homme*), ce qui peint justement cette sorte de transe de l'esprit au moyen de laquelle l'homme trouve sa propre vérité. L'expression de cette vérité ne rend jamais celle-ci dans son état pur, ni dans sa portée : « *Notre parole est à notre pensée ce qu'est le triangle tracé par notre main au triangle conçu par notre intelligence, une nécessité qu'il faut subir mais une tache, une inexactitude... Ce qui passe par nous, ce qui sort de nous, ce que nous créons, est entaché de nous* » (*L'Art chrétien et l'Art païen*).

L'homme créateur n'est donc, selon les vues d'Hello, qu'un ouvrier plus ou moins adroit de sa pensée, même inspirée. Il dit avec sa concision habituelle : « *L'art est le rapt de la pensée par la lumière* ». Voici comment il décompose ce rapt : « *Une porte épaisse et lourde, la porte de notre prison, nous masque notre grand amour, elle nous en dérobe quelquefois jusqu'au souvenir. Mais tout à coup l'horizon apparaît large, profond, lointain, chargé d'éclairs, ruisselant de feu. Emporté par la parole* (il entend ici la parole créatrice qui est pensée) *et la lumière, enlevé sur les ailes croisées de ces deux aigles, l'Art a passé, il a traversé, il a détruit : le mur s'est écarté un instant, déchiré par la puissance impondérable comme une nuée ouverte par*

la foudre » (*L'Homme*). Hello reste, en art, le mystique Hello.

La puissance impondérable qui fait s'ouvrir le mur, Hello veut la défendre de ceux qui cherchent à la trahir, à la mépriser, par le mensonge ou par l'oubli. De ce nombre sont les petites natures, habitantes des vallées, qu'effraient les sommets : les gens de goût : « *ces derniers ennemis de la vie et de la vérité* » dit Hello. Et l'on voit très bien ce que peut reprocher à ces élégants, un peu étriqués, le fécond penseur. Lui, qui a le don des hauteurs, et qui les indique, comment n'en voudrait-il pas à ceux qui, faisant profession d'arbitres, arrêtent les regards de la foule à mi-côte. Il le fait en termes spirituels et qui portent : « *Si avec les rayons du soleil vous lui* (l'homme de goût) *proposez de faire du pain, suivant les lois de la création, il rira, comme si vous lui proposiez de consacrer sa vie au soulagement des malheurs qu'on montre à la Porte Saint-Martin* » (*L'Homme*). Et cependant les rayons du soleil continuent ; et après avoir ri, l'homme mange.

Hello veut voir, avant de manger. Il veut, s'il se peut, tenir entre ses mains la vérité, se pencher sur elle, la fouiller jusqu'au cœur ; et si cela est impossible, du moins la poursuivre d'un inexorable désir. L'art est pour lui un des moyens d'atteindre Dieu ; l'homme de goût, qui laisse glisser de ses mains tout ce qui le dépasse, n'est pour Hello qu'un médiocre. Mais que l'on ne s'y trompe pas : l'enflure romantique ne le trouve pas plus tendre ; ce qu'il veut avant tout c'est la sincérité.

La critique d'art d'Hello est plutôt synthétique qu'analytique. L'analyse du détail lui semble une injustice, dont il laisse l'exercice au critique inférieur. Pour juger, il faut dominer, c'est-à-dire embrasser l'ensemble,

donc l'esprit. Fort de ces principes le lutteur descend dans l'arène. On peut ne pas partager toutes ses vues, mais il est impossible de ne pas reconnaître qu'il les défend avec une remarquable maîtrise. Dans cette importante part de son œuvre Hello laisse libre cours à sa malice, à sa verve. Les boulons qu'il arrache aux socles des idoles sont bien arrachés, on ne sent pas le besoin de les ramasser pour les y remettre. Si dans son œuvre philosophique et religieuse son chiffre est le génie, c'est-à-dire une expression nue, foudroyante, ici se marque un authentique talent, divers, riche, nuancé. La critique d'Hello suffirait à le classer écrivain de premier plan. Or elle est peu connue. On la trouve dans les volumes suivants : *L'Homme, L'Art chrétien et l'Art païen, Les Plateaux de la Balance, Le Siècle.*

Hello ne se sent pas d'attrait pour la Grèce ni pour Rome ; il leur préfère l'Asie, plus spiritualiste. Cependant lorsqu'il confronte le théâtre grec et les classiques du XVIIe siècle, c'est le premier qui l'emporte. Cela s'explique. Hello est pétri d'absolu ; la passion de la vérité est son climat. Ce qui le frappe dans le théâtre antique c'est son absolue sincérité. Or cette sincérité est mise à la mode du jour par les grands Français, et il ne peut le leur pardonner. Ecoutez-le comparer la Phèdre de Racine à la Phèdre d'Euripide : « *Chez Euripide, c'est une femme fière et passionnée qui rejette violemment ses grands cheveux ardents sur ses épaules dans le libre emportement d'une passion toute sauvage. Chez Racine, c'est une petite-maîtresse de mauvaise humeur qui vient de se faire élégamment coiffer, et parle avec aigreur de cette coiffure qui la gêne. La Phèdre grecque jette en l'air des paroles qu'elle n'écoute même pas ; c'est du délire, mais le délire, comme toute chose, a sa raison d'être. Au lieu de cette ardeur, la Phèdre*

française prononce trois vers qui se suivent et se ressemblent, défauts très graves. C'est un délire froid, classique, déplacé dans la bouche de cette dame en costume de bal qui a l'air d'attendre un danseur » (*L'Art chrétien et l'Art païen*). Hello reproche à Racine de penser trop à la phrase : « *Dans ce style faussé, l'homme qui parle, se cache, aussi bien que la chose qu'il dit. On ne dit pas : moi, vous ; on dit : mon cœur, mon sang, mon bras, mon glaive, vos beaux yeux.* Invoquant Shakespeare et son langage direct : « *En lisant Shakespeare, après plusieurs scènes ennuyeuses, ne vous êtes-vous pas senti quelquefois pris au cœur, réveillé en sursaut par un mot qui était pour vous une révélation de vous-même... Le mot profond, spontané, inattendu, le mot qui peint l'homme, l'homme tout entier, tous les hommes, l'homme du peuple comme l'homme de cour, le mot jeté, le mot que le premier venu lâche, et lâche sans y penser, dans ces rares moments où l'on parle comme on pense, à propos d'un événement, ou à propos de rien, dans la rue, dans sa chambre, en faisant sa cuisine, ou en embrassant sa sœur, le cri sans élégance de la passion prise sur le fait et qui ne s'écoute plus parler, voilà ce qui ne sort pas de la bouche de ces petits-maîtres* » (*L'Art chrétien et l'Art païen*). En bref, Hello reproche à Racine son manque de touche directe, vériste : « *Les superbes alexandrins français* » ne parviennent pas à aveugler le penseur. Il s'élève aussi contre l'imprécision érigée en système : « *Vous figurez-vous le temple où le sauvage Hippolyte donne rendez-vous à la triste Aricie ? On nous dit qu'il est sacré, formidable au parjure, parce que cela ne fait rien sentir, rien palper. Je ne peux me figurer que ce temple-là soit quelque part, ou qu'il soit bâti avec une matière quelconque... Egalement, quand il indique une date, il dit : six mois ; plus de six mois* » (*L'Art chré-*

tien). La matière s'éclipsant systématiquement chez Racine, l'esprit s'en accroît-il ? Hello répond catégoriquement : Non. « *La vie ne se scinde pas. Qui n'a pas tout n'a rien* » (*L'Art chrétien*). Si l'on ne mêle pas la nature aux drames intérieurs, si l'on n'humanise pas l'homme, et, en passant, il n'est pas indifférent de penser qu'humaniser un être c'est précisément le faire s'échapper un instant de son humanité pour accéder à d'autres êtres, on ne crée pas la vie. Un autre reproche d'Hello à Racine : le confident. « *Juliette a pour confident son balcon, sa solitude, son jardin, la nuit et les étoiles, tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle aime, tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle rêve ; Phèdre n'a qu'Oenone* » (*L'Art chrétien*). Avec raison Hello trouve inférieurs le récit, la description du fait. « *C'est un écran mis devant la vie directe,* dit-il, et il ajoute plus énergiquement : « *Le confident, c'est la mort du drame* ». Quant aux caractères, chez Racine, Hello les voit d'une arbitraire fixité : « *Britannicus est un amoureux, Narcisse est un traître. Ce sont eux qui l'affirment. Britannicus ne va plus faire qu'aimer, et Narcisse que trahir. N'attendez pas autre chose ; ils mentiraient au programme. L'amour, la trahison, sont collés à leur dos comme des habits d'une couleur spéciale. Peut-être les déposent-ils en quittant la scène ! Ce n'est pas eux-mêmes, c'est leur état ; ce n'est pas leur vie, c'est leur rôle ; l'un est amoureux, l'autre est traître, comme on est avocat, ou serrurier... On ne serait pas étonné que Junie déposât dans la coulisse, sa tête, avec sa guirlande de fleurs* » (*L'art chrétien*). On a dit de Racine que « ses beautés lui appartiennent, et que ses défauts sont ceux de son siècle », à quoi Hello répond : « *L'homme de talent se met à genoux devant son siècle ; l'homme de génie met son siècle à genoux devant lui* » (*L'Art chrétien*).

Plus près des Grecs que Racine est Shakespeare. « *Cet Anglais*, dit Hello, *est au moins aussi vieux que ce Grec* (Sophocle) ». Là c'est la fatalité qui mène, ici c'est le hasard, les mots seuls changent. « *L'abîme est devant vous, ici comme à Athènes ; seulement Sophocle vous y faisait conduire à pas lents par une statue de marbre, Shakespeare vous y précipite, parce qu'il lui plaît d'entr'ouvrir la terre sous vos pas. Il vous écrase sans intention, comme un homme qui marche écrase les fourmis ; ceux qui sont sous ses pieds meurent, ceux qui sont entre ses pieds ne meurent pas* » (*L'Homme*). Hello admire ce qu'il appelle le désordre de Shakespeare « *ce mélange de mythologie, d'histoire, et de mystique infernale* » et il admire surtout la vie qui s'y révèle ; mais cette divinisation du hasard l'exaspère ; il le trouve d'ailleurs assez partial en faveur des traîtres, ce hasard. La raison en est que « *le public recherche le désespoir des victimes pour s'amuser un petit instant. Desdemona meurt pour plaire aux désœuvrés, l'auteur la donne à manger aux bêtes féroces* » (*L'Homme*). S'insurgeant contre l'idolâtrie de Victor Hugo qui déclare admirer tout du poète anglais « comme une brute », Hello montre la platitude des amants de Venise : « *La passion de Roméo est une rhétoricienne guindée, gourmée, lente, pleine de froides, diffuses et obscures métaphores. Ce sont des jeux d'esprit, des pointes, des recherches stupides de mots et de consonances. Roméo semble avoir copié ses déclarations dans le Manuel du Parfait Amant. Armé de sa phraséologie froide, pédante, boursouflée, il met à un rude exercice l'admiration décidée et éternelle de M. Hugo. Quant à Juliette, elle n'est pas moins cruelle que son illustre et ennuyeux adorateur. Cette jeune fille, qui prend soin d'avertir qu'une rougeur de vierge couvre sa joue, ne vous semble-t-elle pas avoir pour nous tous une attention bien délicate ?... Il n'y a*

rien dans cette passion, pas un sentiment, pas une pensée, pas un lien sérieux, pas une profondeur, pas une harmonie. Fadeur et froideur » (*L'Homme*).

Sous cette fadeur, et cette froideur, Hello, fidèle à ses vues, décèle « *la fadeur et la froideur infernales, cette passion de l'horrible gratuit, ce goût de la fatalité, adorée pour elle-même, cette soif de larmes, et cette soif de sang, qui entasse bénévolement malheurs sur malheurs, pour avoir le plaisir de pleurer* » (*L'Homme*). Hello, qui ne se contente pas de posséder la foi chrétienne, mais la vit, sait bien que le drame n'occupe dans l'existence qu'une place infime, que les plus sombres natures ont leurs sourires, leurs défaillances de mal, si l'on veut, et que le tragique à jet continu s'écarte délibérément de la vie. Il veut bien frémir le temps qu'il faut, mais pas plus ; il veut bien s'épouvanter de l'homme, mais non en désespérer ; il veut bien entrer dans l'enfer, mais n'y pas rester. Dans Macbeth, « *l'homme trompé par l'enfer n'a pas le dernier mot ; celui qui a le dernier mot c'est l'enfer lui-même. Quelle perfection d'obscurité. C'est le chef-d'œuvre des ténèbres* ». Et d'un mot saisissant Hello signe sa pensée : « *La couronne est sur la tête des sorcières...* ». Tout Hello est dans cette dernière phrase, l'ardent, le véridique Hello, qui ne refuse pas d'être plongé dans la poix bouillante de l'horreur, pourvu qu'on ne l'oblige pas à mettre la couronne sur la tête des sorcières. Hello n'a pas l'effroi de la douleur, ce n'est pas par sensiblerie qu'il s'éloigne parfois du drame shakespearien, c'est parce qu'il le juge outré. Que le poète anglais lui montre une souffrance sacrée, juste, pure comme celle du roi Lear, et Hello admire : « *L'indignation est un des plus beaux mouvements de l'âme humaine. La folie est la nudité de la fureur : souffle, tempête, éclats, vents et tonnerre,*

je vous pardonne, vous n'êtes pas mes filles. Voilà un des coups de foudre du génie. Tous les mots du vieux roi fou ressemblent aux éclairs qui traversent la nuit dans la forêt. Tout est sombre, désespéré, éclatant, livide » (*Les Plateaux de la Balance*).

Hello est un passionné. Pour qui sait le prix d'une vie d'homme, le rire est souvent suspect. Il le scrute avec méfiance. Qu'y a-t-il derrière le rire de Voltaire, « *ce sarcasme qui ne vient pas après coup pour enjoliver l'argument, mais qui est l'argument même* » ? Il y a « *celui à qui l'Infini n'a jamais confié de secret* » (*L'Art chrétien*). Tout est dit là. Voltaire c'est le sens commun, c'est-à-dire « *la faculté de n'apercevoir pas les choses supérieures. N'apercevant jamais aucune idée, il n'est gêné par aucune idée : voilà le secret de son allure légère... Il nous tient quittes de la réflexion : il nous repose de la grandeur ; il nous dispense de l'Infini... Il ne s'élève jamais, même par l'imagination. Jamais il n'a levé les yeux, même en rêve* » (*L'Homme*). Voltaire pourrait regretter ce qui lui manque, avoir quelque inquiétude de sa carence, mais il y a un mot à faire, et il le fait, et son esprit tourne ensuite avec complaisance autour de ce mot : il est le prisonnier d'une parole qui ne le vaut pas.

Entre le drame et l'ironie se glisse le libertinage. Les charmants peintres du XVIIIe siècle « *pour qui tous les espaces visibles et invisibles étaient des boudoirs* » ne séduisent pas Hello. Il voit Watteau, Boucher, Fragonard « *comme les enfants d'une société pourrie qui disent aux passants les secrets de leur mère* ». Avant tout vrai, Hello voit que « *les bergers de Watteau ressemblent à des paysans, comme les tragédies de Voltaire ressemblent à des drames, comme Orosmane ressemble à un sultan, comme un devant de cheminée ressemble*

à un lever de soleil » (*L'Homme*). Lui qui est homme d'esprit, cependant, et capable de goûter la grâce humaine, est agacé par les mignardises, l'équivoque et le faux, même s'ils sont parés. Quant à la tristesse sans cause, elle l'horripile également. Voici comment il juge le roman : « *Le roman est par excellence le livre ennuyeux. C'est le plus froid des livres : il a la passion du malheur* ». Les opinions d'Hello ont cette particularité de heurter, de prime abord, les opinions consacrées. Pour la foule, avoir la passion du malheur, c'est avoir un excédent de calories tel, qu'il faille la catastrophe pour les employer. Hello dit le contraire. La passion du malheur est pour lui déficience de santé, impuissance à la chaleur normale, stimulant hypothétique d'une atonie de l'organisme. Il a une fois de plus raison. « *Il faudrait en face des héros romantiques pousser des éclats de rire capables d'ébranler le monde. Ce bruit est peut-être le seul bruit qui les réveille de leur sommeil* » (*L'Homme*).

Un écrivain contemporain [1] parle de « l'honnête ouvrier du réel », genre d'homme qui manque à l'heure présente ; Hello est éminemment cet honnête ouvrier du réel. Les états d'âme de René, de Werther, leurs vocations de victimes, lui font hausser les épaules. Il veut que l'homme cesse de se tromper soi-même, qu'il vive dans la vérité (qui est pour lui simplicité parfaite) puis, qu'« *il pense comme il vit, et qu'il parle comme il pense* ». Entre l'emphase romantique, et la parcimonie classique, il y a place pour la vie : abîme et cime. Voilà pourquoi il aime La Fontaine dont le secret consiste « *à se faire lapin et lapin de bonne foi, pigeon, et pigeon de bonne foi* ». Et pourquoi il n'aime pas Victor Hugo prosateur, l'intarissable, le fracasseur : « *Chaque*

(1) Abel Bonnard. *Les Modérés.*

mot est une détonation, un progrès de l'énorme sur l'énorme qui veut grandir encore. La petite fille de onze mois que le petit garçon emporte sur son dos a cent coudées. Il semble que l'auteur regarderait l'introduction d'une personne ou d'une chose ordinaire comme un sacrilège commis contre sa propre immensité. C'est pourquoi il est impossible qu'un saltimbanque dise une parole quelconque à un passant, ou à un bandit, ou à un enfant, ou à un animal, sans que cette parole essaye de renchérir sur toutes les paroles passées, présentes ou futures... Jamais Victor Hugo n'a vu ni rats ni souris, il n'a vu que des mastodontes... C'est un ahurissement qui se prend pour un abîme ». Victor Hugo, poète, a des beautés qui rachètent ses faiblesses : « *C'est le vers qui s'est fait homme* », dit-il, et il juge avec raison que la rime fut en lui, non servante de la pensée, mais pourvoyeuse de la pensée. De là cet incroyable amoncellement d'images, cette inépuisable verbosité : « *Les couleurs de l'arc-en-ciel éclatent sur sa palette jusqu'à la fureur. Elles s'enivrent d'elles-mêmes, elles nous enivrent d'elles-mêmes* » (*Le Siècle*). Le délire des mots est sans fin possible, lorsque la pensée ne l'endigue pas. C'est ce qu'Hello exprime par ceci : « *L'imagination chez lui tue la pensée. L'image tue l'idée* ». Lorsque l'idée fait faux bond, il ne reste plus que chatoiement : « *Le son, la couleur, la trompette, ce qui brille au soleil, ce qui éclate, voilà son affaire. Un cadre d'or, et rien au milieu, voilà son portrait. Ce qui le frappe le plus c'est une draperie rouge. Il confond, il embrouille les idées les plus disparates* ». Et ce coup de griffe de grand fauve : « *Quand il n'a plus rien à dire il parle encore* » (*L'Art chrétien et l'Art païen*).

Hello, qui vénère avant tout la pensée, voit l'art comme un sacerdoce. Le prêtre ne l'intéresse pas, mais

le Dieu que sert le prêtre. Or ce Dieu est la vérité ; il n'en veut pas admettre d'autre. La vérité est grave, et réside en haut lieu ; ce n'est pas par une pirouette qu'on peut l'aborder, ni par une grimace, et ne servent pas non plus les grands bras qui agitent l'air, les grandes jambes qui arpentent l'espace. Ne mènent à rien, également, les regards courts, les mains trop fines qui pèsent, soupèsent, laissent tomber. La vérité, c'est la vie totale, l'expression de la matière et l'expression de l'esprit. Ce n'est pas plus la consolation, que la désolation ; c'est la consolation et la désolation ; ce n'est pas plus la puissance, que la faiblesse ; c'est la puissance et la faiblesse ; ce n'est pas plus la vie, que la mort ; c'est la vie et la mort. La critique d'art d'Hello tombe en arrêt, avant tout, sur le fragmentaire. Pour lui le fragmentaire est un parti-pris, donc une erreur ; et nul ne lui fera approuver une erreur, même si celle-ci se présente avec tout le charme, toute la force, tout l'éclat requis. Ce missionnaire du vrai sait la multiplicité des nuances de chaque âme, et il ne supporte pas que l'artiste lui impose la nuance qu'il s'est choisie. S'il aime Homère, c'est qu'Homère a le regard neuf de l'enfant curieux à qui rien de visible n'échappe ; il aime en Homère l'absolue sincérité de l'œil. S'il trouve Virgile suspect, c'est que l'on sent en lui la préoccupation du beau dire, de la chose travaillée, équilibrée par artifice. S'il préfère Tacite à Cicéron, c'est parce que Tacite a le don de la vie, et qu'il est capable parfois de se taire devant elle. Hello, à son sujet, définit sa pensée d'un trait sûr : « *Dans le grand style, le silence entre toujours pour une large part* » (*L'Homme*). S'il goûte La Fontaine, sans l'admirer, c'est que La Fontaine s'identifie à ses personnages, et met dans leur bouche des mots non truqués. S'il préfère les tragédies d'Euripide à celles de Racine, c'est que les premières mettent en scène de

vrais païens, tandis que les secondes sont un mélange hybride de christianisme et de paganisme, et que « *la phrase fait penser à elle* ». Il admire Shakespeare partout où celui-ci épouse un accent nu, et il le moque lorsqu'il s'en écarte. C'est pour les mêmes raison qu'il aime Molière le sagace, et repousse Victor Hugo et son tonnerre.

On pensera peut-être qu'une telle conception de l'art est restreinte, que la vie, que la vérité, en art, n'en sont qu'un aspect, qu'il y a encore, et pour une importante part : le rêve, la déformation consciente ou inconsciente du réel, ou le prolongement de celui-ci à travers l'imagination de l'artiste. Hello sait cela, aussi bien que chacun. Il ne condamne pas la fantaisie, il a trop d'esprit pour cela, mais il veut que cette fantaisie ait une base. Le jongleur s'entoure d'un halo de feu, mais ses mains, au repos, tiennent des torches, d'abord éteintes. Hello sait voir les jeux de la flamme, mais il n'oublie pas les torches.

HISTOIRE

« *J'ai eu faim et soif de la justice, j'ai voulu la faire, j'ai voulu la penser, j'ai voulu la parler* » (*Les Plateaux de la Balance*).

Nous avons noté, en nous occupant du critique d'art, qu'Hello était tiède pour la Grèce et pour Rome, et qu'il leur préférait l'Asie. Il défend ainsi son opinion : « *Il semble que la supériorité des Grecs sur les Perses soit chose jugée... Cependant la nature des Perses était de beaucoup supérieure à la nature des Grecs. Les Perses étaient larges, ils avaient l'amour oriental de la*

magnificence, et l'amour vénérable de l'universalité. Ils avaient des traditions plus hautes, des souvenirs plus grands, des regrets plus humains, des désirs plus profonds. Les Grecs ne voyaient qu'eux sur la carte du monde ; leur pensée avait la forme de leur architecture. La Grèce fut l'école des nations, leur gymnase, elle fut la discipline intellectuelle de l'antiquité. Elle ignore le sublime auquel elle est antipathique, mais le sublime du dehors profita souvent des matériaux qu'elle avait amassés... Quand Platon est sublime il est oriental ; quand il est subtil, quand il se joue misérablement dans les arguties de la rhétorique, il est grec... La chute de la Grèce fut ignoble, c'est la rhétorique qui tombe en pourriture... ». Génie du raccourci. « *Quant à Rome, elle jette dans le même trou toutes les têtes coupées, et charge la terre de boire le sang. Elle emporte sa proie comme le tigre, non comme l'aigle. Elle mange, et ne regarde pas* » (*Les Plateaux de la Balance*). « *Le jour où Rome dévora la Grèce, la formule dévora la science. La religion du Romain c'était Rome, sa science c'était Rome, son art c'était Rome. Rome s'étalait sur tout l'univers, sur la pensée, sur l'âme, comme une formule immense, dure comme la formule, calme comme elle, comme elle inflexible et inexorable. Un jour vint où la grande machine craqua. La formule avait fini sa carrière : elle ne suffisait plus* » (*L'Homme*). « *Elle fut renversée par le sang des martyrs : la Rome de la louve a vaincu par la force, appuyée sur l'orgueil. La Rome de la Croix a vaincu par la prière, appuyée sur l'Unité* » (*Les Plateaux de la Balance*).

Ce mot d'unité, opposé à celui d'orgueil, montre l'excellence de la pensée d'Hello. Jamais il ne se laisse aller à un à peu près déclamatoire ; ses nombreuses antithèses, aspect de son style, sont non seulement jus-

tes, mais profondes. Le chrétien sait que l'unité est l'humilité même puisqu'elle est l'amour, c'est-à-dire le partage, la communication ; l'opposition à l'unité ne peut donc être que l'orgueil. Le style d'Hello est ainsi tout muscle, toute substance. Il ramasse la chose, et l'essentiel de la chose, du même geste sûr et rapide. Peut-on, en quelques lignes, définir plus exactement l'esprit de l'Orient et l'esprit de l'Occident : « *L'Orient n'a pour armes que ses ailes et ses regards, l'espace et la lumière, l'Orient se couche et meurt. L'Occident, quand il est sans lumière, rit, badine, plaisante, parce qu'il voit ses bras forts, ses pieds agiles, et remplace comme il veut la vie par la fièvre... Et l'Occident se vante dans son triomphe facile parce qu'il a vaincu par les ruses de guerre l'Orient, vaincu d'avance, qui crie dans son sommeil, et ne se réveille pas. Il faut, pour le réveiller, une voix plus haute. Il faut la foudre, la brise, et l'aurore* » (*Les Plateaux de la Balance*).

Hello, chrétien, c'est-à-dire homme d'Orient et d'Occident, a gardé ses ailes, ses regards, et attend la brise et l'aurore de chaque jour.

SCIENCE

Lorsqu'Hello se penche sur la science, son œil n'est pas moins clair. Ce n'est pas un savant, c'est un poète, donc un devin et un chantre. Aussi trouve-t-on ici plus une philosophie de la science, que la science elle-même. Hello y prend un accent inoubliable.

Porteur de l'unité, il ne peut qu'embrasser. Avec quelle aisance il parcourt la créature, la saisissant aux premiers stades, et montant avec elle jusqu'aux der-

niers. Il sait que la matière est la chose existante et non existante, puisque pour qu'elle existe il a fallu sa cohésion, sa forme, œuvre de l'esprit qui l'anime. Aujourd'hui on dit : la matière est énergie ; le penseur par sa foi lumineuse rencontre la science : « *Après la grande discussion des temps modernes*, écrivait Barbey d'Aurevilly, *la pensée catholique apparaîtra victorieuse avec la science, avec la raison, avec la lumière, à tous les horizons de l'esprit humain* » (1).

Pour Hello « *la science est la connaissance des choses, possédée dans leurs causes. Elle est la substance d'où la louange se dégage* » (*L'Homme*). « ... *Pour avoir la science de la matière, il faut d'abord avoir la science de la forme, vertu invisible qui la substantie, la spécifie et l'individualise. En d'autres termes le matérialisme est la négation absolue de la science des corps* » (*L'Homme*). La science actuelle donne raison à Hello.

La forme : le chercheur reviendra souvent sur ce mot-pensée ; il y reviendra pour s'élancer haut : « *Tout ce qui est, rayonne selon la capacité et la forme de l'être. Si le soleil agit sur l'œil de la fourmi, l'œil de la fourmi n'est pas sans action sur le soleil. Il en a pour sa petite part déterminé la forme* » (*Du Néant à Dieu*). Aucun savant ne pourra contredire cette audace entraînante. Hello poursuit : « *La matière et la forme sont pour l'être physique ce que la puissance et l'acte sont pour l'être métaphysique. La matière, en effet, dans le sens philosophique de ce mot, c'est l'être physique en puissance ; la forme c'est l'être physique en acte. Voici un grain de blé ; vous pouvez le détruire, le décomposer. Quand vous aurez fait ceci, tâchez de refaire un grain de blé ; vous ne le pourrez pas. Vous pourrez bien*

(1) *Les Œuvres et les Hommes.*

réunir les éléments qui autrefois faisaient un grain de blé, mais leur réunion ne constituera pas le grain de blé détruit. Pourquoi ? Parce que dans ce grain de blé il y avait autre chose que les éléments matériels, il y avait la forme. La forme était l'unité en vertu de laquelle il était un grain de blé, et pas autre chose » (*Philosophie et Athéisme*).

Cette unité, par laquelle est la forme, Hello la poursuit dans ses retranchements. Il monte du grain de blé à la pluie qui l'aida à croître ; de la pluie au rayon de soleil qui forma la pluie ; et du soleil visible au soleil invisible, Forme des formes. Hello regarde « *la matière emportée par une goutte d'eau qui s'évapore et qui triomphe* » et il déduit que « *la victoire de la matière est d'être soumise à l'esprit, et que sa gloire est d'être conquise. Toute la gloire de la science vient de son obéissance. C'est par obéissance que la foudre a conquis la gloire de transporter la parole à travers toute distance. C'est par obéissance que la lumière a conquis la gloire de reproduire la figure humaine, d'imposer la durée au miroir* — Expression étonnante ! — *C'est par obéissance que la vapeur impose au temps et à l'espace le joug superbe du mouvement* » (*L'Homme*). Sur l'électricité Hello jette ce regard : « *Un effort de la matière pour devenir esprit ; la matière essaie d'avoir une extase* » (*L'Homme*).

Ainsi la vie terrestre se présente-t-elle au penseur comme « *un sacrifice perpétuel et un perpétuel sacrement* ». Le sacrifice de la matière, pour le sacrement de l'esprit ; offrande du don et don de l'offrande, expiration et inspiration de l'univers, communion de tout le créé, et dans la gloire de l'Incréé : unité !

RELIGION

De même que pour tout vrai croyant, la croyance d'Hello lui est, pourrait-on dire, un organe de plus, le principal, celui qui donne vie à tous les autres. Il faut être croyant, et de cette sorte, pour savoir à quel point peut s'individualiser une foi sincère, et l'autorité qu'elle finit par exercer sur l'être humain tout entier. Le croyant ne peut donc pas être étonné d'entendre Hello appeler la foi, une substance. C'est réellement une substance, ce qui est dessous, dit le latin, ce qui subsiste par soi-même, au cœur de l'être, au cœur de son sang, au cœur de son souffle. Le respect de l'homme pour cette substance l'accroît ; sa méfiance ou son indifférence l'immobilise ; le doute qui ne parvient pas à être vaincu la laisse stérile ; mais aucune opération, pas même la négation, ne peut la tuer. Elle est là ; elle ne peut pas ne pas être là ; sa raison de se manifester est l'homme vivant, et rien ne peut l'en détourner.

Hello sait que deux grands règnes se partagent l'humain : celui de la nature et celui de la surnature. Ces deux règnes sont distincts, non séparés : « *La distinction et la séparation sont si parfaitement dissemblables, qu'il a fallu, pour les confondre, des prodiges d'ignorance* », dit Hello (*Philosophie et Athéisme*). « *L'erreur sépare ; la vérité distingue. Mais l'erreur qui sépare est toujours la parodie de la vérité qui distingue* » (*Philosophie et Athéisme*).

Armé de l'unité éclairante qui groupe et distingue, Hello remonte le cours des âges, montrant les divers systèmes inspirés par le thème séparatiste. En phrases denses, éblouissantes, il décompose le temps, le mouvement, l'espace. Son geste est ample magnifiquement, et direct : « *L'homme innocent était monté des créatures multiples vers lui-même, et de lui-même vers Dieu. L'homme cou-*

pable tomba de l'union divine sur lui-même, et de lui-même sur la multitude » (*Philosophie et athéisme*). Comment dire plus éloquemment, comment tenir en mains plus fermement, le rythme de l'ascension de l'homme et sa chute. Qu'il s'agisse d'aventure primordiale ou d'aventure quotidienne, il faut toujours en venir à ces trois étapes : le multiple, l'homme, conscience du multiple en qui se rencontre aussi la conscience de l'unité, puis l'unité.

Hello descend les échelons qui mènent l'homme à la multitude, soit pour la nier, soit pour l'épouser : Brahma ou l'illusion de la création ; la Perse et son dualisme ; les Grecs et les Romains et l'anthropomorphisme : « *Puis douze pêcheurs s'en vont porter à travers le monde une doctrine totalement sans mélange* » (*Philosophie*).

Cette doctrine est celle de l'unité. Elle se dresse contre les négateurs de l'âme (matérialisme), contre les négateurs du corps (idéalisme), contre le scepticisme et contre l'indifférence ; elle affirme l'unité de Dieu, et par là sa possibilité de réintégration de son unité propre dans l'unité de ce Dieu. Et l'homme commence sa remontée vers lui-même, et de lui-même vers Dieu. Hello, dans ces deux mots-étapes : lui-même, et Dieu, embrasse toute la science humaine et toute la gloire divine. Le christianisme est en effet l'entière compréhension du rôle de l'homme, de la tâche qui lui est départie dans la création en tant que témoin, c'est-à-dire en tant qu'être capable de voir, de comparer, de juger, de choisir. Il est la conscience sur terre de l'univers. Lorsque le multiple lui fait perdre cet état de conscience, le multiple lui est nuisible, et il se doit de s'en détourner pour revenir à lui, homme, valeur supérieure qui n'a pas atteint son maximum, qui ne l'attein-

dra qu'en Dieu. Mais le Dieu du chrétien étant un Dieu d'amour aplanit la voie de l'homme ; lui-même se fait cette voie, et l'homme n'a plus qu'à se laisser entraîner par elle. De cette doctrine claire, précise, vivfiante, capable de donner à l'homme, et tout de suite, toutes ses chances, Hello est le héraut.

De la même Bretagne, cinq ans avant lui, naissait un autre enfant : Ernest Renan. Lorsque le transfuge se mit à parler, disert, préoccupé de bel esprit, de beau langage, de sagesse en lisières, le fils du Feu lui répondit. Il était à ses débuts d'écrivain, non en possession encore de toute sa force ; cependant s'y révèle déjà son assurance. Ecoutons Renan dans sa *Vie de Jésus* parler du fait connu dans l'Evangile sous le nom de résurrection de Lazare : « *Peut-être l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna-t-elle ces personnes passionnées* (Lazare et ses sœurs) *au-delà de toutes les bornes. Peut-être Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort, et enfermer dans son tombeau de famille* ». Ces peut-être de Renan sont typiques : Hello s'en gausse ; son humour est de bon aloi, même de trop bon aloi ; on attend plus mordant, plus vengeur. Lorsqu'ensuite, sans dire que le miracle est impossible (il n'aura jamais de ces affirmations catégoriques) Renan regrette qu'il n'ait pas été constaté officiellement « par une commission de physiologistes, de physiciens, de chimistes, etc... » et souhaite qu'« à l'avenir un autre thaumaturge se présentant, cette commission à laquelle il serait bon d'adjoindre des personnes exercées à la critique historique, choisisse elle-même un cadavre, s'assurant que la mort est bien réelle, etc... », alors Hello bondit : la souffrance fait trembler sa voix ; l'amour la creuse. Nous avons en face

du monsieur prudent, qui s'est crevé les yeux de peur de voir, l'archange de la substance ardente qui d'un coup d'œil a saisi toutes les sincérités inattaquables et s'en fait un bouclier et une épée. « *Ah Madeleine ! Au lieu de dire à Jésus : « Si vous aviez été là il ne serait pas mort », il fallait convoquer quelques gens habiles, quelques esprits fins, et les prier de choisir un cadavre quelconque parce que voici Dieu qui va faire une expérience. Il pleure en attendant, lui, la splendeur du Père, il pleure et il frémit. Pendant ce temps-là ces messieurs auraient préparé leurs instruments de précision, et lui, Jésus-Christ, le Verbe, le Fils de Dieu, il eût oublié les desseins éternels, il eût oublié le ciel, il eût oublié la terre, il eût oublié le sein du Père, il eût oublié Madeleine et Marthe qui pleuraient, il eût oublié ses larmes à lui-même et il eût consulté les experts, et il leur eût dit : « Messieurs, je suis à vous ; choisissez s'il vous plaît un cadavre qui vous convienne. La séance va commencer...* »

D'un côté le grotesque académique officiel, les longs nez chaussés de bésicles, humant, fouinant, reniflant ; de l'autre l'élan, la liberté, la douleur, l'amour, le génie de la vérité.

Cependant Hello est ici trop jeune ; l'insinuation du doute ne détermine en lui qu'un acte de foi, ce qui est insuffisant. Plus tard, il saura trouver, dans la proposition même du doute, l'arme pour la vaincre. C'est ainsi qu'il n'a pas tiré de l'historicité reconnue par Renan de ces paroles où Jésus-Christ promet de donner sa chair et son sang à manger, le rayonnement qu'elles propagent. Renan les nomme un paradoxe. Ce paradoxe à la vie dure (la religion chrétienne ayant aujourd'hui encore ses assises sur lui) demandait autre chose qu'une affirmation de foi individuelle. A l'œuvre construite de

Renan il fallait une réfutation construite. Hello l'a réalisée ensuite dans son étude sur l'athéisme au XIXe siècle.

Avec un verbe juste et fort il expose les faiblesses de l'athéisme en général et de l'incroyance de Renan en particulier. Il voit en l'athéisme non seulement la négation de toute religion, mais la négation de toute société, de toute science, et même de tout art. Certaines de ses formules sont remarquables : « *L'orgueil ne peut ajuster le monde à la supposition qu'il fait. Il est moins puissant que subtil : il n'a pas encore pu, en proclamant que l'homme est Dieu, rendre ce Dieu immortel et invulnérable... La sophistique se résignerait à un Dieu purement abstrait, à un Dieu neutre, un Dieu qui n'engageât à rien les créatures, un Dieu condamné par je ne sais qui à je ne sais quelle impuissance... Les Saints gênent M. Renan comme ils gênaient Rousseau, parce que les Saints sont les preuves vivantes d'un Dieu vivant, parce que leur histoire est en même temps l'histoire de la vie extérieure du Dieu qui les habite* » (*L'Athéisme au* XIXe *siècle*).

A ceux qui ne comprennent pas ce que peut être Dieu, dans l'homme, Hello donne cette lumière : « *Toute nature créée s'assimile, sous peine de mort, une nature étrangère à la sienne, et qui devient la sienne. La loi des corps est aussi la loi des âmes* » (*L'Athéisme*). De fait, l'âme de l'homme a faim comme son corps. Puisque ne peut la nourrir l'aliment qui convient au corps, c'est qu'un autre lui est nécessaire. Cet aliment, l'homme ne le trouve que dans la pensée qu'il se fait de cette forme cachée, créatrice, rédemptrice, qu'il nomme Dieu. On n'explique pas Dieu : on le sent, ou on ne le sent pas ; et il vous mène. Nul ne peut en savoir davantage. Mais dans cette sobriété d'expression éclate une vie qui étend à l'infini la propre vie de l'homme.

Il n'y a pas à s'y tromper, il n'y a pas à ergoter : il est impossible de dire comme Renan : « La vérité est tout entière dans les nuances ». Là il n'y a pas de nuances, il y a un fait : la conduite de Dieu qui rassasie l'homme dans le fond de ses fibres.

« *La modération de M. Renan*, dit Hello à propos des nuances, *est une précaution oratoire* ». Lui ne peut avoir de précaution semblable. « *Rien n'existe qu'en vertu d'une préférence, accordée à l'être, sur le néant* ». et il explique « *tous les verbes sont l'écho du verbe être ; toutes les pensées sont l'écho de la pensée par laquelle l'homme pense l'être. Toute la science est comprise dans l'idée : être. Quant à l'art, il est la splendeur royale de l'idée, laquelle, dans le sublime, écrase la forme, et l'engloutit en elle* ». Que tout cela est beau et imbattable ! Hello poursuit : « *M. Renan préfère la beauté placide de Jupiter à la maigre image d'un supplicié tiraillé par quatre clous, cela se comprend : le crucifix est sur la terre une terrible apparition. C'est le brisement de la forme sous les coups de l'idée* ». (*L'Athéisme au* XIXe *siècle*).

Il y a là, dans cette dernière phrase, l'essence même du drame humain-divin proposé par la synthèse chrétienne. Pour se présenter à l'homme, l'idée illimitée a eu besoin de la forme limitée ; elle s'est pliée à cette étroitesse le temps qu'elle a voulu ; puis un jour la prison a volé en éclats.

L'épanouissement, en Hello, du Christianisme, l'a mené à cette précision d'une vastitude intelligible. On ne peut caractériser plus puissamment l'apport unique du Christianisme, et en même temps ironiser plus finement sur la déficience des systèmes philosophiques dont Renan s'est inspiré, et qui portent les noms de Kant, Fichte, Schelling, Hégel.

L'idée, ayant brisé la forme qu'elle s'était choisie pour se communiquer à l'homme, s'insinuait plus sûrement dans les hommes. Les Saints sont ceux qui lui donnèrent plus large asile. Hello rappelle quelques-uns des moins connus : M. Olier, curé de Paris, fondateur de Saint-Sulpice au XVII[e] siècle : « *Le lever du soleil, son coucher, les repas, le sommeil, l'usage du feu, toutes les choses de la vie sont pour lui les degrés de cette échelle simple et universelle qui monte à Dieu* ». Hello juge cet homme « *infiniment plus fort, plus spirituel que Bossuet ; il avait soif de silence, d'obscurité ; le cœur humain, qu'on pourrait appeler un recueillement substantiel, était le type sur lequel M. Olier voulait se modeler lui-même. Il aspirait à la ressemblance de ce battement qui ne paraît pas* » (*Le Siècle*).

Autre forme mue par le Christ, M. Dupont, de Tours, contemporain d'Hello. « *La foi imperturbable, tel est M. Dupont que l'on vient voir de partout, pour obtenir des guérisons, des grâces. « Si vous voulez être guérie, il faut commander à Dieu », dit-il à une jeune fille infirme. « Oh ! répond la jeune personne, je ne peux pas commander à Dieu ». « Eh ! vous n'avez pas la foi. Il faut dire : Je veux être guérie, guérissez-moi ». Elle le fut. Si quelqu'un se défendait, disant : « Je ne suis pas digne ». « Qu'est-ce que cela fait ? répondait-il. Vous êtes digne de compassion, cela suffit ». « Mais ce n'est peut-être pas la volonté de Dieu ? » « Avec cela, rétorquait M. Dupont, on n'obtient pas. Vous cherchez par des raisonnements à dispenser Dieu de vous exaucer. Vous l'embarrassez ». Tel était M. Dupont.* »

Hello, vrai croyant, n'éprouve aucune difficulté à accepter le miracle. Sur le livre de son meilleur ami, Henri Lasserre, intitulé *Notre-Dame de Lourdes*, voici comment il s'exprime : « *Henri Lasserre n'a pas de*

modération dans les goûts. Il ne se contente pas des vieux prodiges que le temps a couverts de son manteau, il prend le merveilleux et le plante brutalement en plein XIXe *siècle, dans notre société savante et fleurie. Il manque de respect au temps présent, et lui raconte des prodiges contemporains... Un des caractères les plus frappants que présentent les choses divines c'est l'absence complète de précautions. Elles ne craignent pas l'opinion publique, elles ne craignent pas la moquerie, elles ne daignent prendre aucune mesure pour se rendre vraisemblables. Elles se présentent comme elles sont, hardiment, avec une simplicité épouvantable* ». Que cet « épouvantable » est d'un grand style ! « *Les nations ont perdu la foi. Cependant, tout à coup, un paysan, une bergère, un enfant, qui ne sait même pas le nom des personnes et des choses qu'il manifeste, se trouve jeté sur la scène du monde, et chargé de parler aux hommes, sans savoir de quoi il parle. Les autres sont armés de pied en cap, forts, habiles, retors. L'enfant n'a rien qu'une parole désarmée. Cependant la chose fait son chemin, lente, inconnue, persévérante, moquée, résistante, tenace, douce et invincible* » (*Le Siècle*).

Nous avons ici l'arôme d'une foi. Hello, comme l'enfant ou la bergère, est lui aussi chargé de parler aux hommes. S'il sait un peu mieux qu'eux de quoi il parle, aucun mérite ne lui en revient ; et c'est surtout cela qu'il sait. Quant à nous, notre intelligence serait de comprendre de quoi on nous parle (Comprendre, prendre avec soi). « Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends », écrit Pascal.

Le Penseur

Philosophie

« *Le sphinx antique c'est l'intelligence impuissante, aboutissant au désespoir et se précipitant dans la mort. L'amour sait mieux son chemin. Il arrive en pratique à la lumière, en théorie à la justice.* » (*L'Homme*). Hello dit encore : « *Deviner c'est aimer* ». Et ceci est peut-être le mot le plus vrai, le plus fécond que puisse entendre la terre, la réponse la plus explicite à nos questions angoissées. Parce qu'en Hello ce mot, cette réponse, ne furent pas une phrase, mais une expérience personnelle, nous ne pouvons les recevoir à la légère. Que signifient-ils ? Qu'il y a quelque chose à aimer avant de le comprendre.

Cela peut paraître étrange, impossible à réaliser, un amour dont l'objet soit inconnu ; mais l'homme s'aime, et se connaît-il ? Il se découvre, en partie, avec de grands efforts, une ténacité rare, et bien peu sont capables de cette attention passionnée. La généralité se contente de connaître son corps, les appétences et les inappétences de son corps, les goûts et les dégoûts de son esprit. Qui va plus loin ? Or tout l'homme n'est pas là. Cependant, il s'aime. Ce n'est pas la vie qu'il aime, la vie qui aborde sa chair et pénètre son intellect, c'est lui tout entier dans la vie, lui le témoin inconnu des choses connues, lui le témoin demeurant des choses passantes.

S'il aimait plus profondément, l'homme se connaîtrait plus à fond ; il saurait que dans son corps, dans son intelligence éphémères est un principe fixe, noyau d'une zone sacrifiée, jamais visitée par lui, à laquelle il n'apporte aucun soin, et qui, à cause de cela est en-

vahie de tristesse, et il saurait surtout que dans cette zone oubliée réside sa seule possibilité de floraison totale. Si l'homme vraiment s'aimait, il se devinerait.

C'est ce principe à aimer, donc à connaître, qu'Hello met à la base de sa philosophie. Se demandant qui prive l'homme de s'aimer jusqu'à ce principe, donc de se connaître, il se répond : « *Il y a dans l'homme déchu une tendance vers la honte qui le porte à se moquer de sa propre gloire. Ce goût pour le déshonneur, ce plaisir de ravaler les autres, et soi-même, cette bave qui souille tout, cette honte radicale est le fruit de l'orgueil* ». (*L'Homme*).

Eh quoi, orgueil cette humilité qui ne veut voir en l'homme qu'un animal, perfectionné peut-être, mais un animal, une chose pétrie de vie animale, et suivant le sort de toute créature ? Oui, orgueil, et des plus subtils.

Parce qu'il n'atteint qu'un petit bonheur pour un grand désir, l'homme a délaissé son désir, pour courir au petit bonheur. S'étant constaté imparfait du côté joie, il a nié toute autre perfection. L'orgueil de ses tares a bientôt suivi. Par orgueil, il efface, en quelque sorte, son manque. L'orgueil déchire l'homme intérieurement et extérieurement, il en fait un séparé de l'amour-cause qui est hors de l'homme, un séparé de l'amour-effet qui est dans l'homme même. L'homme d'orgueil perd à la fois sa voie et son but.

Toutes les philosophies qui ne mènent pas à l'amour-cause sont basées sur l'orgueil ; celle d'Hello, fille de l'amour, n'aura qu'un objet : tuer l'orgueil, « *erreur aux bras caressants et mortels* » (*L'Homme*). Dès que l'orgueil est visé, l'homme qui affectait de se complaire en soi-même sent la morsure de son manque ; c'est une bonne morsure : elle le pousse à chercher par quoi il

y pourra remédier. Les jeux de la chair au petit souffle, les jeux de l'esprit de plus longue haleine, les jeux du cœur, de meurtrière douceur fuyante, le retiennent dans leurs rêts. Mais le manque est toujours là qui point. Quel manque ? Il ne sait pas. Peut-être le manque de pouvoir s'aimer total ? Le manque de pouvoir s'approuver entièrement ? Le manque de pouvoir se combler soi-même ? Et il se met à penser à ce qui pourrait remplir ce vide, satisfaire ce besoin obscur qui l'empêche d'être heureux. Il est déjà, à ce moment, sur la route d'amour, et c'est son âme qui l'entraîne à la découverte de son bien. Lorsqu'il est emmené par son âme, l'homme fait des pas de géant. Tout le visible lui est enseignement, tout ce qui est sens lui est conduite ; la création entière le sert dans son projet : trouver son mieux, trouver son amour, trouver l'élan qui ne le décevra pas, l'élan qui deviendra vol, et le portera à son but, par l'un des innombrables chemins de l'univers. Ce but, il l'ignore encore ; l'essentiel est qu'il soit parti.

Hello, aiguillonné par son manque, poussé par son âme, a pris au départ le sentier de la parole humaine. Qu'est-elle, cette parole, sinon une lumière qui lui permet d'individualiser ce qu'il voit, et en quelque sorte de s'en rendre possesseur, puisqu'elle est capable, ensuite, l'objet étant hors de regard, de l'évoquer, c'est-à-dire de le retrouver. Ce mystère de la parole, Hello le scrute avec passion. Il sent en lui l'accès à un autre mystère. La parole de l'homme qui s'empare du créé pour le réaliser, ne serait-elle pas la représentation d'une autre Parole, qui, s'emparant de l'incréé, a réalisé le créé ? Chaque créature étant, comme être, un point du multiple porteur de sa parole, l'autre Parole, par quoi tout est, ne peut reposer que dans l'Etre-Unité ; et Hello court à la recherche de l'Etre. Du fond

de ses os monte une exigence qu'il ne pourra étouffer : l'appel forcené, irrésistible de l'être à l'Etre, de la parcelle à l'Unité. Emporté par la pensée qu'il a de l'autre Parole il ne pourra s'arrêter que l'ayant entendue ; mais déjà il l'aime, il la vénère ; alors il est en mesure de la trouver. Il regarde autour de lui pour un conseil : belle est la terre, souverainement harmonieuse ! La parole de l'homme, fille de la Beauté visible, la mesure, s'en fait un chant, des lois. Ah ! connaître le chant, les lois de l'Autre Parole, fille de la Beauté invisible, mère de la Beauté visible ! Hello cherche... Et voici qu'il rencontre l'angle ; alors il s'écrie : « *La Beauté réside essentiellement dans l'Angle, et l'Angle peut s'évaluer en nombre* » (*L'Homme*). Il a trouvé le mot de la beauté visible et de la Beauté invisible ; il a trouvé le mot de l'Un en Trois ; il a trouvé le mot de Dieu. Lorsque descendant le temps un homme, un jour, se dira le Verbe de Dieu, Hello ira à sa rencontre. Il scrutera avec méfiance, d'abord, ses paroles. Se peut-il qu'habite vraiment là l'autre Parole ? Mais l'équité fondra sur lui : « *Nul n'a parlé comme cet homme* ». Cependant c'est un homme, un être voué à la souffrance et à la mort, un être qui, comme tous les êtres, passe... Et voilà que dans ce passage même, Hello décèlera quelque chose qui demeure : la créature d'amour, éteinte, perdure l'invisible Amour. Alors d'une voix qui tremble il dira : « *Dieu et l'homme sont deux aimants qui s'attirent d'un côté et se repoussent de l'autre. Dieu appelle l'homme et l'écarte. Il l'écarte parce qu'il l'aime. Il l'écarte parce qu'il veut être conquis. De tout temps l'homme a rêvé d'une bataille dans laquelle il vaincrait Dieu. Il ne s'est pas trompé complètement, seulement il n'a pas trouvé le point. Il a choisi la haine au lieu de choisir l'amour* » (*Philosophie et Athéisme*). Celui qui s'est dit le Verbe fait homme a montré le point par quoi Dieu se laisse

vaincre. Il n'a ouvert sa bouche que pour cette révélation. Hello est soulevé par cette découverte : le mot du Sphinx était Amour.

Dans l'amour que propose le Verbe fait homme, il voit avec ravissement « *L'Art divin présidant à la conduite de Dieu, la fin dernière présidant à la conduite de l'homme* » (*Philosophie et Athéisme*). Lorsque ce Verbe fait homme sera en croix, Hello verra « *la vie et la mort se traverser, et, se coupant à angles droits, entraîner dans le même accord l'Essence éternelle et les choses créées* » (*Philosophie*). L'amour est donc vainqueur de Dieu et sauveur des hommes. C'est le don de Dieu qui s'est fait offrande, et l'offrande qui s'est faite don : toute l'économie divine. La route est tracée : l'homme sait désormais où marcher. Du don il descend à l'offrande, et de l'offrande il monte au don : le flux et le reflux de l'amour. Il étend ce rythme à la vie entière et il voit que « *toute créature est une hostie, et tout homme un prêtre* » (*Du Néant à Dieu*), c'est-à-dire celui qui doit faire de tous les dons des offrandes. C'est la vie de Dieu invitée par la vie de l'homme à être son témoin, en réponse à la vie de l'homme, invitée par la vie de Dieu à être son témoin.

La vie de Dieu ! qui, hors la Parole, la peut connaître ! Mais la Parole communique à l'homme le désir d'elle, et ce désir est déjà vie, parce qu'il est amour. Voilà que par le Verbe l'homme peut aimer Dieu ; mais le devine-t-il ?

« *Quand l'homme est nommé*, dit le cardinal de Cusa qui vivait au XVe siècle, *il est d'une certaine manière appréhendé par l'intelligence ; la pensée se fixe sur quelque chose. Mais quand Dieu est nommé, si votre regard spirituel se fixe sur un point connu, c'est que le mouvement vrai ne vous emporte plus, et que votre*

esprit a abandonné le grand vol... ». Si la parole du créé est sans vertu devant Celui qui crée, qui peut donner à l'homme cette parole, qui peut faire que ce témoin du créé soit élevé à la gloire d'être témoin de l'Increé ? Celui qui seul peut se nommer, parce que seul il peut se comprendre, s'appréhender lui-même : l'amour. Toute effusion est partage. L'homme est donc amené à dire : l'amour est humble. En face de l'homme d'orgueil qui se refuse, se lève le Dieu d'humilité qui se communique, parce qu'il est amour. Si donc l'homme veut atteindre toute sa taille, qui est plus haute qu'il ne le croit, il s'ouvrira à la Parole qui frappe à sa porte.

Hello qui sait, ainsi que tous, la difficulté de l'homme à s'ouvrir, et ses faibles forces pour le tenter, l'encourage : « *Le Dieu qui vous appelle vous fournira l'arme destinée à vaincre le Dieu qui vous résiste* » (*Philosophie et Athéisme*). Eh quoi, l'accueil de la Parole, sera-ce un combat pour chaque homme ? Il n'en faut pas douter. La parole humaine qui appréhende le multiple, qui le fait sien, a de le peine à s'en détacher, elle a de la peine à renoncer à elle-même. Toute impuissante qu'elle soit, elle s'aime, elle se souvient de ses fatigues à se former, elle lutte désespérément pour garder ses conquêtes tangibles, ses pauvres conquêtes. Elle ne sait pas s'aimer. Si elle savait s'aimer, elle consentirait à se taire, à laisser monter, de la zone de l'âme, l'appel à l'Unité, qui est le chant de la Parole. C'est pour qu'elle sache s'aimer, que Dieu, qui l'appelle, l'arme.

Dieu solidaire de l'homme voilà la grande découverte du Christianisme. « *Si la solidarité nous disait quelques uns de ses secrets nous tomberions la face contre terre* » écrit Hello (*Philosophie et Athéisme*). Lui, qui a entendu quelques-uns de ces secrets, est tombé la face contre terre ; c'est pourquoi il a su que, non seulement, toute

parole mais « *toute pensée humaine est une ombre, une nuée, une diminution, une négation, même quand elle affirme... Dans le mot infini, qui a trois syllabes, le fini occupe deux d'entre elles. Quand nous essayons de parler de l'Infini, le fini nous remplit la bouche. Pour parler l'Infini on dirait qu'il nous faut prendre le mot fini comme victime et l'offrir en sacrifice* » (*Du Néant à Dieu*). Eclair du penseur, réussite du styliste ; on peut méditer longtemps sur un tel trait.

Chaque mot de la parole humaine doit, à l'exemple de celui-ci, tomber comme victime, être offert en sacrifice à l'autre Parole, car le nom de chaque créature est une énigme, propre à cacher l'acte de la Parole. « *L'homme est homme-type, homme-essence, homme-humanité avant d'être homme-figure, homme-accident, homme-individu* », dit Hello (*Du Néant à Dieu*). Que veut-il dire ? Que la Parole faite chair, première-née des hommes, est le type de l'homme, son essence, son humanité, et que par conséquent chaque homme n'est qu'une figure de son type, un accident de son essence, un individu de son humanité. « *Le type de l'homme, son essence, son humanité, sont dans le Verbe de Dieu qui est Dieu, comme les choses que l'homme nomme, sont, dans une moindre mesure, dans le verbe de l'hom- qui est l'homme* » (*Du Néant à Dieu*). Lorsque loin de son type l'homme ne voit que son accident propre, il ne sait plus, ni ce qu'il est, ni ce qu'il sera. C'est pour obvier à ce malheur que le Verbe de Dieu, essence, se fait accident, se fait homme. Ainsi le type de l'homme s'approche de lui ; au lieu du voyage impossible, l'homme n'a plus qu'un pas à faire pour se trouver dans son pays. « *Quand il se sent le cœur battre d'un reste de souveraineté, quand un peu de force oubliée dans un coin tressaille au fond de lui, pour le réconcilier avec l'Etre,*

c'est qu'un moment il s'est reconnu essence, il s'est tâté, palpé, senti homme-humanité, maître du monde, serviteur de Dieu. Il s'est senti comme il est. Vivre dans l'essence, ou vivre dans l'accident, tels sont les deux modes de la vie. Plus vous vivez dans l'essence, plus vous êtes uni à Dieu, et à vous-même » (*Du Néant à Dieu*).

Pour aider l'homme à vivre dans son essence Dieu vient nourrir son accident : « *Le Dieu fait chair entre dans l'homme par tous les pores. Il est à la fois une idée et un fait, un principe immatériel et un signe sensible* » (*Philosophie et Athéisme*). Mais parce qu'il est descendu vertigineusement au-dessous même de la créature, la créature, pour le rencontrer, doit descendre au-dessous d'elle-même, au-dessous de sa sensibilité, au-dessous de sa pensée. Hello trace de main savante cette descente : « *Vous vous êtes cru arrivé au cœur du désert, vous ne faisiez que toucher la peau. Quand vous arriverez au cœur le frisson vous prendra... Ne t'inquiète de rien, ne cherche plus, marche ; si tu entends craquer le sable et rugir les lions, ne te détourne pas, marche. Si les grands oiseaux du désert fendent de leur vol silencieux le ciel énorme, ne les regarde pas, marche. Laisse l'ombre et laisse le ciel ; oublie le noir, oublie le bleu. Ne regarde que le sable jaune, enfonce-toi dans son cœur* » (*Paroles de Dieu*). C'est le détachement progressif de toutes les formes, s'exprimant en paroles, de toutes les activités inférieures, pour que subsiste seule celle de l'âme. L'homme parvenu au stade de l'âme est guéri de sa propre parole. Il sait qu'il n'a jamais rien su ; il attend tout de l'autre Parole. « *L'ignorance est le feu central qui brûle et qui consume, et auprès de ce feu-là les sciences sont des pailles* » (*Paroles de Dieu*).

Et voici que dans l'ignorance reconnue, tout s'éclaire. « *Il n'y a de grand que l'homme à qui Dieu parle, et dans le moment où il lui parle* ». Or la Parole de Dieu c'est la parole d'amour, et toute peur fuit devant elle. L'âme qui, jusqu'à ce moment, n'avait fait qu'animer, c'est-à-dire donner la vie, peut aimer ; et « *elle est là où elle aime plus que là où elle anime. Là où elle anime elle consomme ; mais là où elle aime elle est consommée* » (*Du Néant à Dieu*). On sent ici, comme avec la main, de par le génie d'Hello, la limitation du rapt humain, la plénitude du rapt divin.

Hello a l'expérience de ce qu'il dit, voilà pourquoi il peut le dire : « *Tous les pas que toute créature fait à toute heure, révèlent quelque chose de Dieu : vie, mouvement, substance, vous êtes en lui, et quoi que vous fassiez, vous déchirez son sein* » (*Du Néant à Dieu*). Formule concrète qui, dans sa simplicité, épouse le plus étroitement possible le concept d'un Dieu d'amour en acte.

Devant l'âme devenue aimante, les choses les plus cachées se montrent. Elle comprend que « *les espèces sont les réalités qui viennent du néant, et que la substance qui les soutient est la réalité qui vient de l'Etre, et qui est l'Etre* » (*Du Néant à Dieu*). Alors elle dit : « *L'amour est l'effigie de Dieu sur les mondes, et quiconque se refuse à aimer, se refuse à l'essence des choses* » (*Du Néant à Dieu*). Cultivant en elle ce don de l'amour elle sent que « *tout ce qui n'est pas infini peut grandir* » et cultivant en elle ce don du désir de l'amour elle comprend que « *le but du désir ne peut être qu'infini* » (*Du Néant à Dieu*). Alors elle découvre que « *l'esprit propre, l'amour propre, la volonté propre sont le nom du malheur* » et elle demande à son Dieu de penser, d'aimer, de vouloir pour elle. Bientôt elle s'a-

perçoit que « *le don de Dieu excède la conception de la prière qui le provoque... et il lui reste à adhérer à toutes les surabondances incompréhensibles de Celui qui a eu la complaisance de lui prêter le mot par qui tout commence, par qui tout finit, le mot par lequel l'homme tombe à genoux, avoue à la fois toute misère et toute grandeur, le mot par lequel il participe à ce qui semble incommunicable, le mot par lequel il se meut éperdument et sans entrave dans les splendides abîmes de la divinité insondable, le mot Amen* » (*Du Néant à Dieu*). La parole humaine guidée par l'autre Parole aboutit au grand mot *Ainsi soit-il*. Que dirait-elle d'autre ? Tout est dit de ce qu'elle peut dire. Mais au-delà du dire reste le vivre...

C'est à cette adhésion totale, porteuse de joie, que l'homme est convié. Elle ne se réalise pas sans heurts. « *La rose qui s'épanouit offre au soleil le spectacle d'un combat : celui de la lumière et du fumier* ». (*Philosophie et Athéisme*). Que l'homme combatte ; c'est un combat qui en vaut la peine. De sa figure négative, qu'il passe à sa figure positive, de son accident qu'il parvienne à son essence. Il y est aidé : « *L'homme vraiment positif est celui à qui Dieu donne la force de lever les yeux continuellement* » (*L'Homme*).

La philosophie chrétienne, saisie par Hello, se dresse simple et pure entre la terre et le ciel. Comme la croix son symbole « *elle greffe un Dieu sur un homme* » et l'homme sur son Dieu. C'est la plus complète synthèse des aspirations humaines. En elle « *tout s'embrasse, tout s'élève, tout se distingue, tout s'unit* » (*Philosophie et Athéisme*).

Familier des philosophies existantes, antiques et modernes plus ou moins fragmentaires, Hello a vu dans la structure spirituelle du Christianisme la réponse uni-

verselle. Cette réponse l'a enivré. Elle satisfait à la fois son âme, son esprit, son cœur et son corps : il se donna à elle entièrement. Dans le secret elle lui transmit peu à peu tout son suc. Délaissant les échafaudages de bois, de pierre, ou de nuage des systèmes philosophiques, Hello est descendu dans le jardin de l'homme, a trouvé son Dieu, et l'a ramené par la main. Celui-ci s'est laissé faire. Il aime l'audacieux, il le seconde, et bientôt il l'entraîne. « *L'erreur attaque brusquement un côté de nous-mêmes, faisant taire tous les autres, le flatte, l'étourdit, le met en branle, et vous vous précipitez tête baissée, ne craignant rien tant que la vue de vous. Vous êtes même enchanté d'avoir où vous jeter, car où vous jeter vous dispense de vous regarder tombant. La Vérité vous saisit par le fond ; vous soulève doucement, vous comble, et vous emporte heureux. Elle vous permet de vous regarder, sûre que plus profond sera votre coup d'œil, plus resplendissante sera sa lumière, plus complète votre joie, plus humble votre remerciement* » (*L'Art chrétien et l'Art païen*).

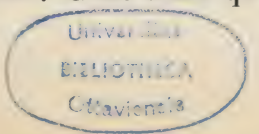
Hello philosophe chrétien se regarde monter : là est son assurance et sa paix. Il sait qu'aucun effort personnel ne serait capable de l'élever d'une coudée, et c'est pour lui une jubilation de savoir cela, car ce qu'il a, dépasse sans mesure même ce qu'il souhaitait. Saisissez la forme de bonheur de cet heureux : il confronte, il sourit, il aime, il attend de l'amour l'impensable plénitude. « *Pendant que Descartes s'amuse et se fatigue à douter, les roses s'ouvrent, les fraisiers portent des fraises, les moissons se préparent ; elles préparent la gerbe d'or qui deviendra le sang de Dieu* » (*Les Plateaux de la Balance*). Parce qu'elle est devenue l'écho de l'autre Parole, la parole d'Hello a des transparences inexplicables. Dans ces mots qui opposent l'inquiétude

de l'homme à l'obéissance de la nature, la vanité des constructions de l'esprit à l'efficacité de la simplicité aimante, passe un souffle qui n'est pas de la terre. Celui qui les dit a le sens des ineffables docilités de la vie, actes d'amour pur, où chaque sacrifice est un merci qui monte vers Celui qui lui donna l'être. Par sa philosophie consciente, Hello est le trait d'union du divin et du créé, la voix du Tout qui est sans voix ; la voix du rien, sans voix aussi. Il est né pour parler, pour dire la communication de l'Invisible et du visible, et pour indiquer le réseau des vaisseaux où court l'Esprit. « *La victoire est une harmonie achetée* », dit-il. Achetée, c'est-à-dire payée. Il paya la sienne sans compter, à l'exemple de Celui par qui la victoire est rendue possible. Il la paya de la monnaie commune aux hommes : mélange de méfiance, d'entêtement, de surdité, d'aveuglement, d'impuissance, de froideur, mais aussi de la monnaie réservée à Dieu : l'or du pur amour ; il la paya de tout ce qu'il voyait, et ne voyait pas, de tout ce qu'il tenait, et ne tenait pas, de tout ce qu'il disait, et ne disait pas, de tout ce qu'il vivait, et ne vivait pas. Et l'apparence des hommes mêlée à la Vérité de l'Homme, lui acquit la réalité de Dieu. Hello, point du multiple, eut l'insigne honneur d'entrevoir, de sentir, et sans doute de vivre par éclair : l'Unité. C'est un présent inévaluable. La vie de l'homme, témoin de Dieu, il en suivit le cours, dans cette vie de Dieu, témoin de l'homme. L'Unité fut la cause de son action, et aussi de sa passion. « *La déchirure de l'Unité* », dit-il ; et l'on sent que cette déchirure est sa propre déchirure, son drame. On a, le lisant à fond, l'impression très nette que dans sa vie, ou dans sa mort, un bonheur inespéré, individuel, n'a pu atteindre en lui sa pleine mesure, que dans la gloire de l'Unité. Et ceci, qui lui est personnel, place ce philosophe en tête de l'humanité.

Le Penseur

Mœurs, caractères, passions, âmes

LA pensée d'Hello qui, d'instinct et de conquête, va au plus haut d'elle-même, a soif d'entraîner à la même ascension la pensée de ses frères. Le temps de la vie étant pour lui l'épreuve de la vie, il veut que l'homme la commence sans tarder. Ce n'est pas demain qui l'occupe, c'est aujourd'hui. Pour enseigner, préparer la vie du jour, n'y eut-il pas celle de la veille, qui fut, elle aussi, vécue ? Vivre sa vie, ces mots prostitués pourraient servir de devise aux chrétiens. Hello sait ce que veut dire « vivre sa vie », il a vécu la sienne dans toute son ampleur, dans toute sa profondeur : il peut parler aux autres. Il le fait avec une ardeur inlassable. Il aime l'homme ; il sait les dangers qu'il court. Comment nierait-il le mal, qu'il voit effroyablement actif sous des dehors patelins, ce mal qui maintient l'homme à l'écart de l'Unité ? Hello souffre de cette errance ; il ne supporte pas que la destinée du témoin soit gâchée, empoisonnée par des nourritures nocives, diminuée par un air avare, ou murée vivante dans un tombeau. Le voir se tromper soi-même le bouleverse ; il court pour lui ôter sa cécité ; il brûle de mettre dans ses bras, non un bonheur omnibus, mais son bonheur propre. Pour cela il se fait patient, lui que le mal impatiente ; et si parfois la main qui redresse, fustige, c'est qu'une douleur plus aiguë lui vient, de tout ce malheur qu'engendre le mal. Il dénombre ce mal. N'est-il pas partout, et parfois tant agglutiné au bien que nul ne le voit, danger plus grand ? Hello le dépiste et le traque. Le regard de l'observateur est aussi direct que celui du spéculateur. C'est ainsi qu'il aborde, en pre-



mier lieu, le monde, miroir déformant de la vie, devant lequel l'être humain perd le souvenir de ce qu'il est, pour se regarder, affublé d'oripeaux étrangers. Là, plus qu'ailleurs, tout est truqué. Hello, avant Marcel Proust, a vu le jeu des ficelles ; mais ce qui amuse le second, peine le premier. Hello sait le prix de la vie, et qu'il ne faut pas la perdre ; Proust la perd deux fois, l'évoquant après l'avoir dissipée. Voici Hello :« *Le monde aime le mal, mais il l'aime confit, fardé, peigné, habillé suivant les habitudes. Dans ce pays-là le mensonge est identique à la parole ; la vérité même devient mensonge en touchant ses lèvres ; il veut qu'elle soit déshonorée par d'infâmes voisinages, et quand il l'a tellement souillée qu'il ne la reconnaît plus, alors il la tolère, parce qu'elle est devenue mensonge ; et ce mensonge est précieux, car il abrite les autres, il les autorise, il les prend sous sa sauvegarde, il leur enlève ce qu'ils auraient de trop violent, de trop cru, de trop net* » (*L'Homme*). La confusion de la vérité et du mensonge, de l'amour et de la haine, du bien et du mal, là est la respiration de cette hydre aux têtes sans nombre qu'on appelle le monde. Hello voit ce qui se cache dans ce désordre : l'amour-propre et la lâcheté ; et il hait le monde de toute sa puissance d'homme sincère et courageux.

D'un mot il décortique un lieu commun, une routine ; il glisse sur l'idole de plâtre, de pierre ou de bronze le rayon dansant de son soleil, et l'on ne voit plus que cette tache blonde qui bouge : « *Quand un jeune homme a fait sur sa route beaucoup de bêtises, qu'il a perdu beaucoup de temps, qu'il est sot, médiocre, inutile et ennuyé, on dit qu'il a beaucoup vécu. Il faudrait dire qu'il est beaucoup mort* » (*L'Homme*). Le respect humain, cette couardise de l'âme, lui inspire une pitié véhémente. Il sait que le respect humain n'est

qu'un « *inexplicable et universel mépris de tout ce qui est* » au profit de ce qui n'est pas, et ceci le confond. Le confond également ce climat du monde où s'agitent les petites passions, et qui a nom : indifférence. Pour Hello, nature positive, l'indifférence même revêt une figure positive : « *c'est une haine d'un genre à part, haine froide et durable, qui se masque aux autres, et quelquefois à elle-même, derrière un air de tolérance* » (*L'Homme*). Les vues d'Hello sur l'indifférence sont remarquables ; il va au cœur de cette inimitié cachée avec la rapidité, la sûreté, la voracité d'un épervier tombant sur sa proie : « *L'indifférence a pour ceux qu'elle égorge une haine instinctive, elle leur reproche d'être égorgés. Elle trouve que les gens assassinés sont ennuyeux, ils crient. Et même s'ils étouffent leurs cris dans leur poitrine on devine encore qu'ils ont envie de crier... Si l'assassiné parle, il a tort, s'il crie, il a tort, s'il se tait, il a tort, s'il trouvait le moyen de n'être plus, de n'avoir jamais été, de supprimer son existence dans le présent, dans l'avenir et même dans le passé, alors l'indifférence lui reprocherait son anéantissement comme bizarre, exceptionnel et peut-être orgueilleux* » (*L'Homme*). Hello eut à souffrir de l'indifférence ambiante, ces mots le révèlent. Chacun d'eux est le cri d'une blessure qui n'a pu se fermer, d'une brûlure qui n'a pu s'éteindre. Pour lui, homme de désirs, l'indifférence est le plus redoutable des monstres.

Aux abords de ce danger public se tient la médiocrité. Hello l'ardent, a horreur de la médiocrité « *qui ne parle jamais, qui répète toujours* ». Ecoutons-le situer l'homme médiocre : « *Il admet quelquefois un principe, mais si vous arrivez aux conséquences de ce principe il vous dira que vous exagérez. Si le mot exagération n'existait pas l'homme médiocre l'inventerait. Si vous lui pré-*

sentez ses propres pensées, ses propres sentiments, rendus avec un certain enthousiasme, il sera mécontent ; il répétera que vous exagérez. Il aimera mieux ses ennemis s'ils sont froids que ses amis s'ils sont chauds ; ce qu'il déteste par-dessus tout c'est la chaleur. L'homme médiocre est beaucoup plus méchant qu'il ne le croit, et qu'on ne le croit, parce que sa froideur voile sa méchanceté. Il fait de petites infamies qui, à force d'être petites, n'ont pas l'air d'être infâmes. Il pique avec des épingles, et se réjouit quand le sang coule. Tandis que l'assassin a peur, lui, du sang qu'il verse, l'homme médiocre n'a jamais peur ; il se sent appuyé sur la multitude de ceux qui lui ressemblent » (*L'Homme*).

Une des causes de la médiocrité est très souvent l'envie. Pour empêcher qu'un autre réussisse, l'envieux le sous-estime, par contre « *il prend volontiers des airs enthousiastes, là où l'enthousiasme n'est pas possible* ». Ce qui médiocrise tant l'humain, c'est l'absence d'une culture d'âme. Hello dit cela en termes excellents : « *Le désert, le vide et la mort, c'était Rome quand Jean était à Pathmos* (exilé par Domitien). *Saint Denis admirait la justice du monde qui fuyait, disait-il, la face de saint Jean. Or les hommes du monde ont mille affaires : ils vont, ils viennent, ils vendent, ils achètent, ils causent, ils remuent, ils discutent, ils se saluent, ils sont polis, ils mentent, ils bavardent, ils flattent, ils dénigrent, ils séparent, ils égorgent, ils détruisent, ils empoisonnent, mais leur principale affaire est de « fuir la face de saint Jean ». Fuir la face de saint Jean, voilà leur travail intime, leur vie intérieure, la moelle de leurs os, l'essence qui produit leurs parfums. Le reste est un détail, un ornement, une toilette qui varie suivant la mode du jour, ou le caprice du personnage* » (*L'Homme*).

Hello, lui, a fixé la face de saint Jean ; la terreur et l'amour sont restés dans ses yeux : la terreur de manquer d'amour. Car il sait l'exigence de l'amour ; il a démêlé instinctivement l'effroi sur l'homme d'une telle puissance, à lui inaccessible, et il s'est senti pénétré à la fois de crainte et d'élan. Dans la crainte se trouve, et la notion du possible, et la notion de l'impossible : mesure de l'homme, et mesure de Dieu. Dans l'élan c'est le possible, aspiré par l'impossible, et le dépassant.

L'évolution d'Hello est centrée sur l'humble noyau du possible, qu'il cherchera à accroître de toute sa volonté tendue. Pour cette croissance ardue, dans une ambiance qui la contrarie, les gestes de protection sont impitoyables : « *Dans l'inextricable réseau de pensées, de sentiments, de forces et de faiblesses où se débat la terre, si l'on me demandait quel chemin prendre pour faire la paix dans les âmes, je répondrais peut-être : le chemin de l'horreur. Ce qui manque le plus, ce n'est pas l'amour du bien ; c'est l'horreur du mal* » (*Du Néant à Dieu*). Parole virile, parole juste. Hello sait que le mal est non seulement le refus d'adhérer à la plénitude, mais tout obstacle qui s'oppose à cette adhésion ; dès lors il se dressera farouchement contre ce qui détourne l'homme de sa destinée naturelle : son intégration dans l'Unité. Ce confident de la synthèse voit de haut. Aucun mot ne l'abuse ; pas plus celui de science, que celui d'art, que celui de progrès. Il regarde et il pèse : « *La vapeur et l'électricité font ce qu'elles peuvent pour nous réunir, et jamais nous n'avons été plus intimement, plus profondément déchirés. Effroyable ironie ! L'homme visite l'homme et lui parle ; et l'homme touche l'homme pour le frapper, et l'homme coudoie l'homme pour le haïr de plus près. Les hommes s'embrassent, mais c'est pour s'étouffer. La vraie émulation,*

la vraie fraternité, c'est la fraternité des artilleries » (*Le Siècle*).

Ces mots, écrits hier, valent pour aujourd'hui, et sans doute pour demain. La faillite morale de l'humanité est la crucifixion des frères du Christ. Ils savent qu'elle est due à cette solidarité des artisans du mal, alors que ceux du bien sont dans la dispersion. Hello connaît la solitude qui entoure les plus hautes intentions, les plus purs efforts, et son âme, jusqu'à la fin, en sera frappée ; car il reste un combatif : « *La paix est un écrasement, un écrasement assez complet pour ne plus faire d'effort* » (*L'Homme*). Comme on sent le lutteur ici, l'adversaire du mal « *à la haine active, furieuse, dévorante, implacable, exterminatrice, éternelle* » (*L'Homme*).

Hello a accompli l'écrasement nécessaire à sa paix propre. Il est le racheté qui ne veut plus perdre sa liberté ; et s'il va par les routes, criant la belle aventure, ce n'est pas seulement parce que le cri a besoin de sortir de son être triomphant, c'est pour entraîner les soupirs silencieux, les gémissements, les attentes, les ignorances, les morts, qui ont tout oublié de la vie. Cris d'Hello, bouleversants, persuasifs : « *Si l'homme s'aimait, il haïrait le mal, il haïrait tout ce qui est contraire à sa destinée, à ses besoins, à sa joie, à sa lumière* » et il ajoute avec tristesse : « *L'horreur du faux, l'horreur du mauvais, l'horreur brûlante du mensonge, est peut-être, parmi les hommes, le plus rare des sentiments, car l'homme ne s'aime pas* ». La tâche d'Hello est de lui apporter ce message d'amour. Il faut que l'homme s'aime en vérité, non en tromperie, et qu'il se cherche dans la forêt des apparences. L'humilité seule lui permettra de se découvrir, et la gloire est au bout de sa découverte. « *Quand l'homme, séparé par la pen-*

sée, des dons reçus, s'aperçoit néant pur, son unité fond sur lui » (*Du Néant à Dieu*), dit-il admirablement et il commente : « *La plus grande puissance de la création, c'est le vide. Tels poids qu'aucun levier ne soulèverait, s'envolent comme des oiseaux, là où ils sentent le vide* » (*Du Néant à Dieu*). Mais le vide efficace ne peut être affaire de paresse, manque d'énergie, déficience de vitalité ; il faut une grande ténacité, une profonde et incessante guerre intérieure pour déraciner toute satisfaction vaniteuse de soi, tout repliement égoïste. Celui qui s'aime véritablement est celui qui a cessé de s'aimer faussement, c'est-à-dire celui qui s'est libéré de ses morts partielles, celui qui résolument a choisi la vie, l'a implantée dans son être, et l'y maintient contre le monde entier. « *Le grain de sénevé déposé dans la nuit de la terre cherche à se dégager des ténèbres et à se produire à la lumière par toutes les issues que la vie lui présente. Quand la nature et la liberté auront mis en action une force suffisante, l'homme intérieur, qui est l'homme-Dieu, éclatera au dehors : son corps idéal sera formé* » (*Du Néant à Dieu*). Cependant « *le découragement, cette ruse terrible de l'enfer, glace l'âme et retient le bras : tu ne feras pas tout, ainsi ne fais rien* » (*L'Homme*). « *C'est l'orgueil dans son mensonge le plus subtil, le plus exécrable, c'est l'orgueil qui veut retenir l'homme en lui-même, le retenir dans la limite, au pays de l'ombre et du froid* » (*Du Néant à Dieu*).

Dans ces suggestions du libéré court le souffle des hauteurs. Avant d'être une voix, Hello a été un acte ; de là lui vient le prestige, l'inoubliable résonance. Quittant « *le pays de l'ombre et du froid* », il s'est élancé sur les routes de l'amour, les innombrables routes. « *L'amour universel sort de l'amour divin et revient*

à lui, comme les nombres sortent de l'unité, et reviennent à elle » (*Du Néant à Dieu*). En suivant Hello, sourcier de l'amour, nous sommes assurés de trouver à boire, même dans la poussière du chemin. « *O poussière fidèle, sans pourriture et sans orgueil, fille de la terre, sa substance et son image, de laquelle je suis tiré, que je renie incessamment, qui voles obéissante sous le souffle de Dieu qui passe, tu n'as jamais dit que tu es le soleil, ou l'air, ou la lumière. O poussière, ma mère, que je te trouve sublime auprès de moi ; moi, poussière pourrie, révoltée et orgueilleuse* » (*Du Néant à Dieu*).

D'un œil qui ne cille pas Hello voit la misère de l'homme. Celui qui peut dire comme lui : « *Ma maladie, c'est moi* » a déjà fait le premier pas hors du pays de l'ombre et du froid ; le premier, et aussi l'ultime, celui après lequel on touche l'autre réalité, la réalité de la lumière : « *Il faut déjà avoir entendu au moins confusément un certain appel de la lumière pour peser la densité des ténèbres où l'on vivait* » (*Physionomies de Saints*).

« Peser la densité des ténèbres », voilà peut-être le seul acte essentiel d'une vie d'homme. Celui qui a pesé méticuleusement sa ténèbre, a perdu toute trace d'orgueil ; il a compris la vanité de la parole, la vanité de la pensée même, devant l'indicible et l'impensable ; il commence à entendre le haut silence qui précède le jour. Ce silence, « *ignorance d'en haut, est l'acte suprême, et auprès de son activité toute action est une paresse* » (*Paroles de Dieu*). Mais il faut que cette ignorance, qui se sait, soit respiration d'amour, « *l'haleine qui n'ose pas sortir de la bouche, parce qu'elle sent le voisinage de la gloire, la flamme qui brûle sur place, et dont le mouvement trop rapide se déguise sous les*

espèces de l'immobilité, la foudre qui tonne sans bruit, la nuit qui donne son gage » (*Paroles de Dieu*).

Si l'Amour qui se communique connaît sa plénitude, l'amour communiqué à l'être le pousse à la trouver. C'est ainsi que, déjà plongé dans la lumière, il la voit ténèbre : « *Le vertige l'appelle sans paroles du fond de l'ombre* » (*Paroles de Dieu*). Mais ici ce n'est plus l'ombre courte des corps visibles, c'est l'ombre sans limite de l'Esprit sans limite. Il faut bravement s'y élancer les yeux ouverts, les mains attentives, l'oreille exercée aux sons du silence. Et l'ombre donne alors ce dont l'homme a besoin, et que nul autre qu'elle ne peut lui donner, car nul autre ne le possède : le secret de la vérité : Amour.

Hello qui a eu la profonde intelligence de ses besoins, a vu dans la clarté de cette vérité que « *la création est un plan incliné, une échelle qui monte* » (*L'Homme*). Chaque échelon gravi lui a découvert plus d'espace. Parti du néant qu'est l'amour partiel de soi, base indispensable, cependant, au constructeur, il a trouvé, dans les matériaux que lui tendait la vie, les moyens de s'édifier, c'est-à-dire d'atteindre sa mesure. En juge averti, il a choisi dans cette masse composite ceux qui lui paraissaient les plus propres à son ouvrage. Il a vu « *l'agitation promener lentement et vainement ses victimes inutiles et ennuyées dans les ruisseaux d'eau froide et dans les mares de boue* » (*L'Homme*), et il l'a rejetée, pour embrasser l'acte fécond qui mène à l'objet du plus grand désir, par le chemin le plus court et le plus humain. Le message chrétien fut pour lui la saisissante découverte, l'aiguillon fiché dans sa chair, qui le poussa à monter sans cesse. Il lui coula la science du désir : et ceci est le visage de son âme, son rayonnement. Le désir d'Hello n'est pas ivresse de possession, dérivée

d'un orgueil charnel, c'est, dans la terre de l'humilité, la nappe cachée qui tremble en secret, et attend que le sol se fende, qui la mettra en communion avec le jour. Elle sait qu'existe le jour. Comment le sait-elle, puisqu'elle stagne dans l'ombre ? Cela ne nous est pas dit. Sans doute nous est-il plus utile d'apprendre à nous servir de nos ailes qu'à rechercher leur pourquoi : « *Le vol nous permet de remplacer la stérile, affreuse et monotone complication des ténèbres, par les jeux variés, libres, féconds, magnifiques de la lumière* » (*L'Homme*).

Hello a pris son vol. L'homme qui prend son vol ne s'arrêtera pas en chemin « *il ne peut chanter que quand il a vaincu Dieu* », dit de façon magistrale, ce fils de l'humilité. Il sait que vaincre Dieu, c'est triompher de la foudroyante justice par l'arme d'amour inventée par Dieu même, et que c'est en quelque sorte opposer Dieu à Dieu, dans un combat où l'amour s'est voulu le plus fort : « *La gloire de Dieu est, si essentiellement, la victoire de l'homme sur Dieu, que je ne puis me figurer que Dieu ait créé le monde pour une autre raison* » (*Du Néant à Dieu*).

Cet incomparable dynamisme, le Christianisme seul est capable de le donner. Lui seul, entraînant l'homme aux régions les plus basses du créé, le met à même, par un simple coup de talon, de s'élancer dans l'infini. Nous suivrons maintenant l'ascension d'Hello.



Le Chrétien

Foi et amour

« DANS *ma profonde et monstrueuse ignorance, j'associais, je m'en souviens, la pensée du Christianisme à la pensée de l'ennui. Je croyais que la beauté, l'émotion, la puissance, l'ardeur, la jeunesse, la force, l'action, l'amour, je croyais que toutes ces choses étaient les négations vivantes et brûlantes du Christianisme. Je croyais que le Christianisme était la pierre d'un tombeau, posée sur la tête de l'homme pour l'écraser, l'abrutir, lui masquer le soleil, lui interdire le jour et la vie. Je croyais qu'être chrétien c'était renoncer à toute espèce de bonheur, et y renoncer pour toujours. Je croyais que c'était s'enfermer dans la tristesse, dans la gêne, dans le silence et dans la peur. Je croyais que c'était fermer les yeux, dans la crainte d'apercevoir l'absurdité de la foi, étrangler au fond de son âme les réclamations de la vérité, et marcher par habitude dans cette nuit profonde* ». Cette confession d'Hello, nous la trouvons dans l'étude qu'il consacra au Père Lacordaire. à la mort de celui-ci. Les conférences de Notre-Dame, suivies par le jeune garçon de dix-neuf ans, lui montraient un chrétien vivant, vibrant, aimant, qui le surprenait. Ainsi le christianisme pouvait produire cette sorte d'adeptes ? Il n'en croyait pas ses oreilles : « *Je me rappelle que je m'excusais intérieurement d'aller « au sermon » par cette assurance que je me donnais : ce sermon n'est pas un sermon, c'est un discours que je puis entendre sans me compromettre à mes propres yeux* » (*Le Père Lacordaire*).

Quinze ans plus tard, à la clarté de son christianisme personnel Hello devait, avec une parfaite justesse, situer

la valeur de l'âme qui l'avait réveillé : « *Il n'allait au fond de personne, et au fond de rien. Tous ces feux de Bengale cachent la lumière simple* ».

La lumière simple ! Hello la connaissait bientôt par lui-même. Ce qui frappe en lui, c'est cette espèce de virginité avec laquelle il aborde le Christianisme. Dans ses nombreux ouvrages on ne décèle aucune influence étrangère. Les Pères de l'Eglise, les Saints, s'il les a lus, et aimés, n'ont servi qu'à lui faire trouver sa voie propre. Une fois en marche, tout a été fait de ses mains, ou plutôt, il a laissé ses mains modeler, selon leur génie qui ne fut que docilité attentive, l'insaisissable et passionnante figure de l'Amour.

Hello est le saisi d'amour. On sent sur lui, dès le début, cette étonnante domination, qui est bien la plus inexplicable chose. Son seul mérite est de lui avoir laissé prendre toute la place qu'elle voulait. C'est le plus grand mérite qui puisse se trouver dans l'humain. Que nous voilà loin, avec ce touché, des réserves que peut faire naître l'auto-suggestion. Hello ne cherche pas : il trouve ; il n'explique pas ce qu'il a trouvé : il dépeint : on dirait que le Christianisme, entité mystérieuse, se sert de la voix de cet homme pour se révéler. Des mots sont prononcés qui interdisent par leur éclat : « *Se convertir, c'est s'associer au transport des joies...* » « *Celui qui devine est celui qui aime ; celui qui ne devine pas est celui qui n'aime pas* » (*L'Homme*)... « *La lumière est ; mais il nous est possible d'ouvrir ou de fermer les yeux* » (*L'Homme*)... « *Le ciel attend de chacun de nous un mot décisif, oui ou non... Dieu ne court jamais de danger ; l'erreur est chargée de sa propre destruction* » (*L'Homme*)... Quelle étrange force s'empare ici des paroles usuelles, hésitantes, des hommes, et se communique, à nous, par elles ! La foi n'a

pas cette rigueur d'évidence. « *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé* », dit, seulement, Paul de Tarse. Hello apporte le témoignage du : j'ai vu, plus convaicant que la croyance. Ce que son génie a vu du Christianisme, des Saints l'ont vécu, des philosophes l'ont pensé, nul d'entre eux n'a su manier comme lui les mots-lumière qui le découvrent. Hello est le maçon de la cité chrétienne : il a trouvé les pierres : son corps, le ciment : son esprit, et il l'a dressée dans une ligne pure. hardie à la face du ciel. Qui a su ce qu'était Hello, chrétien ! Il est temps de regarder celui qui signale : *la complicité divine*, mots révélateurs d'échanges formels d'amour et de puissance communiqués. Ce sont ces échanges que, sans littérature, Hello fait passer de son âme à la nôtre ; heureux qui en éprouve l'efficacité ! Heureux qui se laisse prendre par la main de ce voyant, de cet aimant ! Celui-là qu'Hello entraînera, saura définitivement ce qu'est l'homme, la place qu'il occupe dans l'univers, ce à quoi il peut prétendre, ce à quoi il est destiné. Et il accédera de la façon la plus simple, la plus naturelle, à la grande réalité de l'amour. De ce regard qui pénétrait le néant, Hello ramena l'amour, et l'amour lui enseigna tout. « *Rien n'est isolé dans ce monde, ni dans l'autre. Le courant électrique de la solidarité fait frémir toute la chaîne des êtres, à chaque vibration du moindre anneau. Tout donne et tout reçoit. Tout agit et tout réagit* » (*L'Athéisme au* XIX[e] *siècle*).

Le grand enseignement de l'amour lui montra que dans le seul mot que l'homme puisse entendre, la langue divine, comme la langue humaine, a son verbe actif et son verbe passif, et que ce mot, à la fois acte et passion, est le mot : croix. La croix est l'amour qui s'éprouve et se prouve : c'est le nœud qui joint la vie et la mort, la plénitude et le néant ; c'est la dernière

marche après laquelle croule l'abîme ; c'est la première marche au-devant de laquelle fuse l'abîme. A partir de la Croix tout s'éclaire. Par elle nous apprenons ce qu'est la misère, ce qu'est la grandeur, et nous n'avons plus honte, ni orgueil de la misère, et nous n'avons plus orgueil, ni honte, de la grandeur : nous approchons de la simplicité de Dieu parce que la Croix nous montre que « *notre chute a la forme renversée de notre grandeur possible* » (*Les Plateaux de la Balance*).

C'est dans la soif du Christ sur la Croix qu'Hello prend la mesure de cette grandeur : « *Elle signifie un désir surpassant les actes, un désir élargi par la mort voisine, et qui commence à sentir de plus près les atteintes de l'Infini* » (*Paroles de Dieu*). Le Christ eut soif de perdre en nous sa vie, de l'enfouir, de nous la laisser. Avant qu'elle se détachât de lui par la mort, elle s'en détachait par le désir, et le détachement de cette vie divine par le désir atteignait une intensité qu'il nous est impossible d'évaluer. Hello s'est penché sur ce drame qui mettait aux prises Dieu et l'homme, il s'est penché sur le renoncement du Dieu, il s'est penché sur le renoncement de l'homme, et il a frémi de ce qu'il a vu : la passion suprême de la nature humaine. « *En Jésus-Christ la personne humaine n'était pas ; il n'avait pas la consolation de la légèreté, la consolation de l'ignorance, la consolation de la personne humaine ; elle n'était pas là pour apporter à la nature humaine le je ne sais quoi qu'elle apporte, quand l'homme sent la terre crouler sous lui. C'est pourquoi nul ne peut suivre du regard les détours de cet abîme, nul n'en peut sonder la profondeur, nul n'en peut mesurer la longueur, la largeur et la hauteur ; nul n'a compté les grains de sable de ce désert ; nul n'a étendu le bras, ni le regard, dans l'épaisseur de cette désolation ; nul ne sait*

d'où est parti le cri terrible : « Eloï, Eloï, lamma sabactani », *où il va, par où il va. C'est le mystère de l'horreur, son secret, sa réserve ; c'est l'Horma* (1) *de l'horreur. C'est la chose à laquelle il n'est pas permis de toucher ; c'est la part du Seigneur* » (*Paroles de Dieu*).

Dans cet abîme de l'horreur Hello a pris conscience de la chute vertigineuse de l'homme séparé de son Dieu par l'orgueil. Il a touché là le fond de la misère humaine, et chacun de ses mots s'arrache de son angoisse ; mais lorsqu'il se relève de son effroi, il comprend que « *la passion suprême a été l'action par excellence, et, qu'en se laissant faire, Jésus-Christ a sauvé le monde* » (*L'Athéisme au* XIX[e] *siècle*). La passion suprême de la nature humaine est l'action par excellence de la personne divine. « *La première réalité répond au premier avènement, où la liberté de l'homme éclatait. La seconde, au second avènement, où Dieu éclate* » (*Du Néant à Dieu*). « *Jésus-Christ est un sacrifice ; il est celui par qui nous allons à Dieu. C'est un sacrement : il est celui par qui Dieu vient à nous* » (*Du Néant à Dieu*).

Hello doit au Christ d'avoir connu le gouffre où pâtit l'homme ; par cette connaissance il acquérait la science de la cime. C'est sans effort qu'il embrasse l'humain et le divin ; il va de l'un à l'autre comme en se jouant. Ne disait-il pas déjà : « *Il y a des hommes qui demandent au brin d'herbe un secours contre le cèdre du Liban, et au caillou du rivage, une consolation contre la grandeur gênante de la mer, au lieu de les admirer du même regard. C'est la portée du regard qui le fait beau, qui le fait calme, qui le fait souverain, qui le fait pur* » (*L'Homme*).

(1) En hébreu : anathème.

Hello a étendu son regard de l'infime à l'infini. Parce qu'il partait de lui, réalité incontestable, et que, progressivement, il montait, le vertige ne l'a pas troublé. Chaque pas lui fut un conseil qu'il reçut les yeux clos, avec la ferveur dont il était capable. Il sut, à peine, qu'il s'élevait, c'est sans doute pour cette raison qu'il dépassa son possible. Comment imaginer cette ascension lente, irrésistible, victorieuse de la lourdeur et de la dispersion humaines ? Un mot-phare projette sur elle son rayon. « *Délivrez-moi de moi !* », s'écrie cet enlevé, dont toute la part fut de ne pas résister. Délivrez-moi de moi ! Aucune parole ne possède plus de puissance. Elle signifie le désir essentiel parvenu à son état pur, à cet état qui cesse d'être souffrance, parce qu'il vient de basculer dans on ne sait quelle plage d'insoutenable douceur ; mais elle signifie, aussi, les longues, les harassantes luttes qu'il a fallu soutenir contre ce moi intempestif, tragiquement envahissant, et follement aveugle, qui, par bêtise, plus encore que par perversité, s'oppose au triomphe de l'homme. Délivrez-moi de moi ! Et dans ce second moi voici tous les malheurs des chairs tendues comme des pièges, avec leurs petites satiétés, si courtes, qui empêchent de passer outre ; voici tous les malheurs des esprits sourds, ou frénétiques, entraînés en tous sens, butés sur leur raison précaire, s'enivrant de contradictions incessantes ; voici tous les malheurs des cœurs inadaptés, trop secs, ou trop sensibles ; voici tous les malheurs des âmes croupissantes, qu'on ne peut réveiller ! Hello, comme nous tous, a tiré ces poids lourds des plaisirs légers, et des lassitudes cruelles, des guerres sans merci, et des morts inopinées ; son *Délivrez-moi de moi*, est fait de sa moelle prisonnière, de son sang qui ne voit pas, de son âme incommunicable. C'est le plus grand aveu d'impuissance et de désespoir, mais aussi le cri le plus térébrant de confiance. Il révèle

en celui qui l'a eu, ce cri, la notion claire d'une part mortelle et d'une part immortelle, l'expérience vécue, et d'une mort, et d'une vie.

C'est dans le Christianisme, expérience divine, qu'Hello puisa cette expérience humaine. L'homme qui mourait sur la croix libérait le Dieu, et le Dieu à son tour libérait les hommes : Hello est enfant de cette liberté ; il sait qui délivre, et jusqu'où peut aller la délivrance ; il sait que « *la douleur n'est pas la souffrance, et que le plaisir n'est pas la joie ; mais que la souffrance est l'opposition sentie, et la joie l'harmonie pressentie* » (*L'Athéisme*), alors il crie du fond de son abîme : « Mon Dieu, délivrez-moi de moi ! ». Tout le tragique de la créature, en un seul mot.

Mais le tragique sur lequel se dessine l'ombre d'un corps en croix perd de son absolu, et se revêt à jamais d'humanité. Le Christianisme, source inépuisable de beautés, toutes accessibles, nous montre une humanité qui s'offre à purifier l'humanité, à la diviniser. La tâche est longue : elle devra d'abord mourir, et sans doute, jusqu'à la fin des temps, par certains liens, souffrir, mais l'humanité perdue pourra se retrouver. C'est parce que cette humanité de grâce, malgré quelque défaillance passagère, a jusqu'au bout demandé à subir, à ne pas être délivrée d'elle-même, qu'Hello, ainsi que tout chrétien, peut s'écrier : « Délivrez-moi de moi », et dans ce cri puiser son Dieu. Car jamais ce cri ne se perd dans l'espace ; il frappe avec force la cible qui l'attend : celui que des clous retiennent à la terre, uniquement pour délivrer l'homme de son moi. Et voici que celui-là, frappé par le cri, s'ébranle, humanité de secours en tout supérieure à l'humanité habituelle, salvation donnée de tout le perdu. Hello, comme tout Chrétien, l'a trouvée ; comme tout Chrétien vivant il s'est

ouvert à lui, et la merveilleuse aventure, jamais écrite, s'est poursuivie dans le mystère d'un nouvel heureux. Hello n'est, véritablement, que ce que le Christ fut en lui. Mais qui peut savoir la vérité d'une telle assertion, sinon un chrétien ? Aux autres, cela semble chimère ! Et la terre continue de tourner, sans connaître pourquoi elle tourne, sauf certains îlots de connaissance, visités, comme Hello, par Celui qui ne cesse d'agir.

Le Dieu puisé par l'homme, dans le Christ, lui reste cependant inexplicable comme la tristesse ou l'allégresse, qui, sans raison, montent en lui et l'envahissent. « *Etreint par l'immensité et dilaté en elle, ne comprenant rien, ne pouvant parler, et ne trouvant pas non plus le silence assez profond, il lui reste à jouer comme un enfant sous les yeux de son père. Il lui reste la ressource de la joie, et le cri de celui qui vient de naître :* Abba, Pater ! » (*Du Néant à Dieu*). Jeux de la grâce, beaux fruits du Christianisme, irremplaçables ! C'est parce que de Chrétien peut jouer sous les yeux de son père, qu'il garde sa miraculeuse jeunesse. Ce n'est pas elle qui l'a mené au jeu, c'est lui qui l'a conduit à elle, et ceci est bien différent. Car il ne faut pas s'y tromper : connaître à fond le Christianisme n'est pas œuvre d'enfant, c'est œuvre d'adulte, d'adulte en pleine possession de ses facultés ; mais quand il a été compris, vécu, alors revient sur le front la divine caresse de l'enfance.

Hello, vrai chrétien, est un miracle de fraîcheur : « *Magnificences, magnificences, ... ne soyez pas en fête sans nous ! ... Seigneur, je ne peux porter votre Croix autrement qu'en lumière... Seigneur, je suis un homme de désir, j'ai cela, et je n'ai que cela, je vous offre ma seule richesse* » (*Du Néant à Dieu*). Aucune crainte, aucun retour sur soi-même, la sincérité vierge,

et l'élan : je suis ainsi dans ma joie ; si je ne vous plais pas, changez-moi ; et la même sincérité dans la peine, le même velouté. « *Je ne sais qui je suis ni qui vous êtes ; je ne sais rien, rien, rien, je ne cherche à rien savoir ; je me présente devant vous avec un seul titre : mon besoin, ma misère, ma manière d'être inférieure à n'être pas, mon anathème et le cri de mon cœur. Tout cela comme je le connais, et comme je ne le connais pas. Père qui m'avez fait pour la chose sans nom qui recule quand on approche, je suis un monstre, un blasphème, une honte, une négation vivante et criante de la sagesse par qui règnent les rois, je suis l'enfer, mais je désire parce que vous le voulez. Vous voyez ma poussière, mon désir, et votre gloire, faites suivant ma poussière, mon désir, et votre gloire* ». Là non plus aucune contrainte, aucun ménagement, aucune avarice, aucune méfiance : il reconnaît à Dieu les mains libres, et il se remet entre ces mains. Comme dans la joie, du plus pur amour ; du froment, la fine fleur qui s'envole ; et tout est touché par elle, les choses, et, plus difficile fait, les hommes. Hello reste un hypersensible, la souffrance trouve là une terre riche entre toutes. « *Le fer dont sont armés vos petits bras*, dit-il aux malfaisants, *fait des blessures atroces dans une chair plus vivante, plus sensible que la vôtre ; le sang coule avec des douleurs, des amertumes, des déchirements singuliers. Il se regarde couler, il se sent couler, et ce regard et ce sentiment ont des cruautés que vous ne soupçonnez pas* » (*Les Plateaux de la Balance*). Mais la fine fleur qu'un souffle emporte se pose un instant, même sur ceux qui lui font mal. « *Je pardonne, je donne par-delà la justice. Je prie Dieu de verser sur eux en pluie, en rosée, la grâce que je leur fais* » (*Du Néant à Dieu*).

Hello, fils de l'amour, ne peut être que fils de la grâce ; la grâce seule a pu rendre à l'homme l'amour ;

la grâce seule lui permet de le garder. Elle est le partage de tout homme, sa propriété, sa valeur, et elle doit être sa fierté, sa gratitude et son amour. Amour de l'amour, tel est le mot de ralliement d'Hello chrétien. Il est en lui d'un éclat exceptionnel, d'une particulière chaleur. On peut s'étonner qu'une si pure beauté surnaturelle n'ait pas eu, vers elle, plus de regards.



L'apport d'Hello

A son temps et au nôtre

HELLO a vingt ans lors de la Révolution de 1848. Son enfance a vu une monarchie, sa jeunesse une république et un empire, son âge mûr encore une république ; le tout agrémenté de révolutions et de guerres, dont l'envahissement de la France.

Au sortir du lycée, il a pu avoir connaissance de ces mots écrits au ministre Guizot par le vieux roi Louis-Philippe : « *Un jour viendra où mes enfants n'auront pas de pain* ». Deux ans plus tard, il a entendu Louis-Napoléon, Président de la République, proclamer avec énergie : « *Je regarderais comme ennemis de la Patrie tous ceux qui tenteraient, par des voies illégales, de changer la forme du gouvernement que vous avez établie* ». Quatre ans après, il a vu le même Prince-Président, devenir empereur, crier : « *L'Empire, c'est la paix* », et commencer presque aussitôt la guerre de Crimée, puis la guerre de Chine, puis la guerre d'Italie, puis la guerre du Mexique ; enfin pour couronner le tout, la guerre allemande. Et comme si cela ne devait pas suffire à la vie si courte d'un homme, alors que ses tempes commençaient à se tacher de gris, il eut, pour se reposer de ces massacres, le massacre de la Commune.

En semblable occurrence, quel intellectuel ne deviendrait philosophe ! Dans son œuvre, Hello montre très rarement ses acceptations ou ses mépris des régimes traversés ; il regarde plus haut que les faits. L'instabilité politique aura pour effet de le pousser à approfondir un état moins chancelant : celui de chrétien. C'est sur cet état qu'il concentrera ce qu'il avait de force et de lumière ; le dehors ne fut pour lui que l'occasion de

visiter telle ou telle partie de son âme. C'est ainsi que la lutte des catholiques de son temps contre le pouvoir existant, ou leur complaisance imprévue, il se contenta de les observer de loin. Peut-être un fin sourire anima-t-il ses yeux clairs, lorsqu'il vit Louis Veuillot, le plus intransigeant des ultramontains, se mettre, lui et son journal *L'Univers* au service de l'Empire naissant, et peut-être le même sourire les sensibilisa-t-il à nouveau lorsque le Pape Pie IX refusa de venir sacrer à Paris Napoléon III ? L'exaspération du clergé contre l'Empereur, au lendemain de Castelfidardo, Hello la partagea-t-il ? Il venait de fonder son journal *Le Croisé* mais c'était, nous l'avons vu, un journal d'art, qui se proposait, exclusivement, de montrer le catholicisme s'intéressant aux idées ; le pouvoir temporel était petite chose en regard du pouvoir spirituel que l'homme de trente ans brûlait d'étendre. Lorsqu'en 1864, le *Syllabus* vit le jour, interdit par le gouvernement impérial, comme hostile au progrès social, quelle fut la pensée d'Hello ? Des quatre-vingts erreurs signalées par le Chef de l'Eglise, concernant les doctrines philosophiques de l'époque : panthéisme, naturalisme, rationalisme absolu, rationalisme modéré, indifférentisme, latitudinarisme, libéralisme ; puis celles opposées aux droits de l'Eglise, à la morale chrétienne, au mariage chrétien, menacé par le divorce, au pouvoir temporel, Hello sans doute s'intéressera davantage aux premières ; ses livres en font foi. On chercherait en vain, dans ces pages, une réponse ou une allusion aux préoccupations pratiques de la seconde partie du *Syllabus* : toujours un peu plus haut demeurait la pensée d'Hello.

Elle était depuis plusieurs années déjà en compagnie des philosophes de tous les temps, ces terribles philosophes qui, de l'Antiquité au Moyen Age, du Moyen Age

à la Renaissance, de la Renaissance à la Révolution, de la Révolution à l'Ere moderne, traînent la destinée de l'homme des fumées de l'idéalisme, à la glu du matérialisme, faisant passer ce malheureux par les avatars des nombres (*Pythagore*), des atomes (*Démocrite*), des idées, (*Platon*), des virtualités (*Aristote*), des tourbillons (*Descartes*), de la substance pensante (*Spinoza*), des monades (*Leibnitz*), de la force (*Diderot*), de la raison (*Condorcet*), du sensualisme (*Helvétius*), de la société (*Rousseau*), de l'impératif catégorique (*Kant*), du moi (*Fichte*), du devenir (*Hégel*), du positivisme (*Auguste Comte*), de l'évolutionnisme (*Lamarck, Darwin*), du multiple (*Spencer*), de la volonté (*Nietzsche*), du déterminisme (*Taine*), de l'équilibrisme (*Renan*). Sans compter les nirvanas qui lui recommandent d'oublier toute science, tout désir, même la vie. Hello, chrétien, voyait se dresser devant lui les dieux contradictoires de ces hommes ; il cherchait en chacun d'eux la parcelle de vérité qu'ils contiennent ; il marquait les erreurs qui les avaient renversés les uns sur les autres. L'éclectisme de Victor Cousin, après les antiques, butinant ici et là ce qui lui agrée, le trouvait de fer ; il n'était pas l'homme du choix, mais l'homme de la foi ; pas l'homme de la méthode, mais l'homme de l'élan. Il se refusait à « *prendre la paille des termes pour le grain des choses* » (1). Comme le cardinal Nicolas de Cusa qu'il cite, sans doute priait-il ainsi : « *Seigneur, délivre-nous de la dialectique* ». Il savait la limite de l'intelligence humaine en face des plus hauts problèmes, et qu'une route, suivant le point d'où on la regarde, peut amener des divergences profondes, comme le prouvent ces opinions de Voltaire et de Novalis sur Spinoza : « *C'est le premier athée qui ait procédé par théorème* », dit le pre-

(1) Leibnitz.

mier, tandis que le second le déclare : « *Ivre de Dieu* ». Si sur un même objet tangible, tel que la pensée d'un homme, deux esprits éminents peuvent ainsi s'opposer, comment soutenir la primauté du raisonnement ? D'un raisonnement, l'homme intelligent sortira toujours à son honneur ! C'est ce qu'a bien compris Kant, dans sa *Critique de la Raison pure*. Mais à l'honneur de la Vérité, qui, en fin de compte, seule importe ? Alors que les systèmes philosophiques passent comme l'herbe, se détruisant les uns les autres, par des raisons toutes valables, à quoi se raccrochera l'homme ? S'il est de la trempe un peu pauvre de Voltaire, il rira de tout, et dira comme lui : « *Mon esprit recteur est le doute* ». Et il n'en démordra pas. Si la trempe a été plus généreuse, il voudra savoir, il fera feu de tous ses dons, non seulement de ses dons d'esprit, qui s'avèrent par les philosophes si glorieusement insuffisants, mais de toute autre faculté, à lui connue ou inconnue : sentiment, âme, instinct. L'un de nos derniers philosophes, Bergson, nous dit : « *Que reste-il, à l'homme, de l'instinct supplanté par l'intelligence ? L'intuition. C'est une toute petite lucarne ouverte sur le cœur du réel, sur le réel continu et vivant que l'intelligence dénature, pour le comprendre* ». Hello, possesseur d'intelligence, a abordé les philosophies et les religions de la planète terre, avec son instinct devenu intuition. S'il s'est arrêté sur le Christianisme, c'est que le Christianisme, non seulement réglait le mécanisme de son esprit, mais amplifiait son rendement, et que, de plus, il favorisait l'épanouissement de son affectivité et de son intuition. Loin d'être une gêne, le dogme chrétien était pour lui un stimulant ; par lui il se trouvait à la tête de forces, de lumières, qu'il ne se connaissait pas.

Le douteur professionnel, Voltaire, disait : « *Le vulgaire ne soupçonne même pas de mystère dans la chute des corps* », et parce que lui, Voltaire, pouvait donner un nom à ce mystère, il n'allait pas au-delà de ce nom. L'affirmateur professionnel, d'Alembert, disait, lui : « *La vérité est simple, et peut être toujours mise à la portée de tout le monde, quand on veut en prendre la peine* », et parce que lui, d'Alembert, pouvait donner un nom à cette vérité, il n'allait pas au-delà de ce nom. L'un et l'autre avaient le fétichisme des mots, et le mystère, comme la vérité, se prolongent au-delà des mots. C'est ce qu'Hello a vu nettement par le christianisme ; alors sa vie s'est passée à retrouver, outre les mots, vérité et mystère : la vérité essentielle dans le mystère de l'Essence. A l'apparition du *Syllabus* il écrivait à son ami Henri Lasserre : « *Le plan de mon ouvrage philosophique est vaste. Je montrerai deux montagnes d'erreur : l'idéalisme d'un côté, le matérialisme de l'autre ; et au centre le Christianisme, synthèse de l'idée et synthèse du fait, marchant à pieds secs entre les deux montagnes, comme les Hébreux traversant la Mer Rouge* » (1).

La synthèse de l'idée et la synthèse du fait, voilà en effet ce qu'Hello a poursuivi et divulgué. Kant, dans *La Critique de la Raison Pure* nie que l'esprit puisse saisir hors de lui des substances et des causes, cependant dans *La Critique du Jugement*, il est amené à l'idée d'un but, idée qui, dans *La Critique de la Raison Pratique* aboutit à celle positive du devoir, à la certitude de la liberté, et à la foi dans « *l'existence d'un ordre de choses qui réalisera le but, dont le devoir commande la poursuite* ». Hello, dans la figure du Christ verra, et le moyen pour l'esprit de saisir hors de soi

(1) Inédit. Communiqué par Mme d'Abbadie d'Arrast.

substance et cause, le but proposé, et le devoir de l'atteindre par l'autonomie de la volonté, c'est-à-dire par l'entière liberté. Le chemin où Kant s'est arrêté, s'interrogeant sur le degré de spiritualité du noumène (la chose en soi), ne parvenant pas, malgré tout, à l'illumination de la vérité, Hello l'a continué. Quelques pas seulement séparent Hello, de Kant, mais ces pas sont ceux des habitants de l'abîme ; ils se meuvent dans l'infini.

Le philosophe suisse, Charles Secrétan, contemporain d'Hello, apôtre de la solidarité et de la liberté spirituelles, héritier de l'allemand Schelling, souhaitait dans *La Philosophie de la Liberté* voir la philosophie à venir « *féconder le principe et le critère de Kant dans sa* Critique de la Raison Pratique ». Hello a été ce fécondateur. On peut le considérer comme l'épanouissement spirituel du philosophe allemand, dont dérivent Fichte, Schelling, Hégel, desquels Hello s'est occupé particulièrement.

Le Christ, c'est-à-dire l'union parfaite de la substance et de la cause, de l'esprit et de la forme, de l'essence et de l'accident, est la seule réponse qui puisse satisfaire les connaissances et les aspirations de l'homme. Sur le terrain du Christ seul, certains travaux de la pensée humaine donnent leur fruit. Lorque dans sa *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse* Fichte dit : « *Voulez-vous voir Dieu face à face, ne le cherchez pas au-delà des nues, vous le voyez dans la vie de ceux qui se sont donnés à lui. Dieu est ce que fait celui qui s'inspire de sa pensée, qui ne vit que par lui. Donnez-vous à lui, et vous le trouverez en vous-même* », il dit une part seulement de la vérité de l'homme créé, mais la vérité entière du Christ : Dieu engendré et incarné. Lorsque Schelling, disciple de Fichte, dit : « *Dieu, c'est*

le moi, pris d'une manière absolue, universelle et individuelle à la fois, l'individuel, dans le moi, étant la forme, et l'universel le fond », c'est encore la vérité du Verbe de Dieu fait homme qu'il proclame, non la vérité de l'homme. Lorsque Hégel dit : « *Dieu est à la fois tout, et rien, il est le devenir* », c'est la formule même du Christ : Dieu, homme, voie, qu'il prononce. Fichte, Schelling, Hégel, philosophes de la génération précédant Hello, avancent dans la créature, st s'arrêtent au bord de la divinité. Kant, par son intuition de la liberté, fait un pas de plus, mais un vertige le saisit, et il ne va pas outre. Hello, lui, est allé outre. Il a vu la place exacte de la créature et ses dimensions strictes, et il a vu s'engouffrer dans ces dimensions ce qui est sans mesure, les arracher à la vie passante, et les projeter dans la vie demeurante. Avec l'intrépidité de l'enfant sain, il s'est élancé dans le sillage du sans-mesure emportant la mesure, et ce que l'un et l'autre lui ont dit, il l'a redit. A ceux qui font « *du christianisme une mélodie sans idée, permettant de bercer doucement le cœur de l'homme, un rêve sentimental qui vous endort comme le bruit d'une cascade ; à ceux qui, parce que le ciel est bleu, abritent derrière le christianisme leurs rêves médiocres* » la voix d'Hello répond ferme, persuasive, forte. En face de l'idéalisme, du matérialisme, du positivisme, en face de l'équilibriste Renan, en face de l'apôtre de la volonté désespérée, Schopenhauer, en face de l'insulaire perfectionné, Stirner, Hello dresse la réalité du Christ. Ce n'est pas lui qui l'a faite, cette réalité, ni (n'en déplaise à M. Couchoud) aucun autre. Les hommes n'ont pas ce qu'il faut pour créer un Dieu ; tout au plus sortira-t-il de leurs mains ou de leur cerveau quelque chose qui fera de l'effet. Mais la spécialité de Dieu est, justement, de ne pas faire d'effet : il échappe à toute tentative de plagiat humain. Le Christ

est né, et il est mort ; quand il n'y aurait rien d'autre à dire de lui, cela suffirait à assurer sa maîtrise, cette extraordinaire et bienfaisante maîtrise qu'il exerce sur ceux qui l'invoquent. Hello a été repétri par cette puissance, il a été repétri par elle, dans la mesure où il s'est offert à son action, quoi d'étonnant à ce qu'il rayonne à son tour ?

La parole d'Hello, chargée du Christ, succombe parfois sous l'impossible expression : c'est lorsqu'il est submergé d'une joie trop violente ; alors il ne peut plus que balbutier, mais devant ces balbutiements, les gloses de tous les philosophes passés, présents et à venir, ne sont que fumée qui s'efface. Lequel peut nous montrer cette joie étrange, ce transport que connaît le savant qui vient de découvrir l'inattaquable réalité ? Sourire serré de Voltaire, air penché de Renan, fatigues vaines de ceux qui pour ne pas dire : Dieu, ont fait tout Dieu : la pensée, la raison, la matière, le souffle de la vie, ce qui n'explique rien. Chacun d'eux a peut-être cherché sincèrement, et sa sincérité, mal aiguillée, n'a pu, au cours de la vie, que l'obliger, soit à ne pas conclure, soit à se réfuter soi-même : « *Il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été d'abord dans la sensation, excepté l'entendement lui-même* », dit Leibnitz, le père des monades. « *Je ne puis songer que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger* », avoue celui qu'un bon mot enchaînait (Voltaire). « *L'homme est une fin en soi* », proclamait Fichte, et plus tard : « *Le comble de la perfection et de la félicité, ce n'est plus seulement l'accord parfait de tous sous la loi suprême de la raison, mais l'union avec l'Etre divin, par un renoncement sans réserve à sa propre personnalité* » (*Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*). Et celui qui disait : « *Dieu est à la foi tout, et rien. Il se manifeste par la pensée,*

il vient avec elle, et s'en va comme elle » (Hégel) est un jour contraint de répondre à quelqu'un qui lui demandait d'expliquer tel passage obscur de son œuvre : « *Quand j'écrivais cela, nous étions deux à comprendre : Dieu et moi ; maintenant il n'y a plus que Dieu* ». La pensée avait fui pourtant !

Ces hommes, ainsi fragiles dans leurs raisonnements, ont cependant certaines lumières. Platon affirmant : « *Le bien suprême est une idée suprême* », ne contredit pas la thèse de l'amour éternel partageant sa vie. L'idée précède le fait. Descartes disant : « *Je pense, donc je suis* », distinguant ainsi la substance étendue de la substance pensante marque et les possibilités de la matière, et celles du témoin de la matière : l'homme ; et par extension celles du témoin de Dieu : le Christ, parole de Dieu faite chair. Kant avouant : « *Deux choses remplissent le cœur d'une admiration, d'une vénération toujours nouvelle ; au-dessus de moi le ciel étoilé, en moi la loi morale* », unit dans un même élan le beau et le bien. Schelling, suggérant que « *la pensée et l'être doivent être ramenés à une source commune où s'éliminent leurs différences* », a la notion de l'unité. « *La nature elle-même est surnaturelle* » dit Boutroux, l'un de nos derniers philosophes, et, ce disant, il affirme Dieu. Et lorsque nos contemporains, Bergson, Meyerson, disent, le premier : « *Le principe de tout c'est l'élan vital* », le second : « *Si la nature n'est pas entièrement rationnelle c'est qu'elle existe* », ils laissent la porte ouverte sur l'au-delà de la raison, sur le mystère.

A son siècle, écartelé par la diversité des doctrines philosophiques, tenté par l'éclectisme, et sur lequel se levait l'aube blafarde de la critique historique, Hello fit entendre le cri de l'unité. La confusion de l'être et du néant est un signe particulier au XIX[e] siècle ; Hello

y répond : « *La puissance et l'acte sont les principes constitutifs des êtres. La puissance signifie l'aptitude à être. Ce qui est en puissance, n'est pas encore, mais possède la capacité, l'aptitude à être ; il manque l'acte. Quand la créature passe de la puissance à l'acte, elle possède la possibilité à l'être* ». Ces lois s'étendent : « *La création a été d'abord en puissance seulement. Où ? En celui en qui la puissance et l'acte sont un seul état, celui que nous appellerons* « *L'Acte pur* ». *L'homme porte en lui une certaine quantité positive qui est l'Etre, et une certaine quantité négative qui est le néant* ». On comprend dès lors que « *la perfection de la créature sera de se reposer en l' Etre, et de le reposer en elle* » (*Du Néant à Dieu*). Cette perfection, impossible à l'homme, s'est rencontrée dans le Christ, premier-né, comme Verbe et comme homme, de tout ce qui existe. En lui le Créateur et les créatures reposent ; en lui l'homme désuni de Dieu et de lui-même, par l'orgueil, se rassemble, se touche, et touche le Verbe qui repose dans l'Etre, et dans lequel repose l'Etre. Dans le Christ est donc le secret de l'unité, la vertu de l'unité, la possibilité de l'unité, terme de perfection offert à l'homme.

Hello, dans sa vue du Christ, est d'une haute intelligence ; l'humanité absolue ne l'arrête pas plus que la divinité absolue ; il sait par expérience ce dont il est redevable à l'une et à l'autre. A l'exemple de l'Exemple, il est lui, simple homme, un des fruits les plus savoureux de l'unité. Ce qu'Aristote avait vu, déjà, que « *l'âme est la forme substantielle du corps* », lui fait dire que l'homme est un. Et lui, est vraiment un, dans la diversité de ses facultés d'âme, d'esprit, de cœur, et dans les actes de sa vie.

On a appelé Renan « un Luther-Némorin » et ceci caractérise le scepticisme attendri, l'incroyance enrubannée du philosophe de Tréguier. « *Il n'y a que des personnes mal informées, qui puissent croire que j'aie voulu détruire quoi que ce soit en un édifice social, selon moi, trop ébranlé* » dit-il dans une lettre au ministre de l'Instruction publique, lui demandant d'être réintégré dans sa chaire du Collège de France. Evidemment, la hache mise aux racines du Christianisme ne pouvait avoir été vue que de personnes mal informées ! Voici l'opinion de Barbey d'Aurevilly sur cette feinte : « *Quand on a déporté Dieu dans les culs de basse-fosse de l'intelligence, on se lave les mains, et on affirme que l'on n'a rien fait contre lui* » (*Les Œuvres et les Hommes*). Hello est d'un autre métal ; sa foi dans le Christ est sans repentance, c'est ce qui lui donne un accent inoubliable. Elle est sans repentance, parce que son exercice a comblé l'homme de certitudes telles, qu'il lui est désormais impossible d'être effleuré par un doute. Devant son siècle et le nôtre, tous deux inquiets, pessimistes, menacés de mille dangers extérieurs et intérieurs, Hello présente le visage de la foi. Qu'est-ce que la foi ? Hello suggère : « *Le doute est par excellence l'introduction du multiple dans le point central où doit régner l'unité* » (*Paroles de Dieu*). Ceci est juste, mais c'est un effet qui n'éclaire pas la cause par laquelle s'introduit, ou non, le multiple. Cette cause est le mystère même, comme celui de l'élan vital, et nul homme n'en peut rien dire. Les philosophes ont beau jeu dans leurs systèmes ; ils les développent à grand renfort d'arguments, aussi convaincants les uns que les autres ; la masse y adhère un temps, et puis les délaisse pour des horizons nouveaux, car il n'y a là que tournoi de richesses, uniquement humaines. La foi n'a pas de place en ces sortes de joutes, pas plus en celui qui s'y livre,

qu'en ceux qui y assistent. A la base de la philosophie d'Hello est une foi : Dieu est ; il est amour ; l'amour veut donner ; il se donne un fils, et dans ce fils reposent toutes les possibilités divines. Tout tient en ces quelques lignes, et elles suffisent à renouveler la terre. L'homme qui rejette cela, erre sans comprendre un seul mot à l'univers, sans comprendre un seul mot à son univers propre. Il se perd dans les méandres de la douleur, du savoir, de la beauté visible, du néant. L'homme qui accueille cela, se trouve dans les méandres de la souffrance, de la connaissance, de l'harmonie suprême, de l'Etre. Ce par quoi celui-ci se trouve, et l'autre se perd, c'est l'adhésion ou la non-adhésion à cette parole : « *Mon Père et moi nous sommes un* ». C'est parce qu'Hello a reçu en plein front, et en pleine âme, cette parole, qu'il a pu prononcer une autre significative parole : « *Les profondeurs que la légèreté croit vides, sont pleines de pain, et de vin, pleines de sang, et de feu* » (*Paroles de Dieu*). Le pain, le vin, ce qu'il faut à l'homme pour croître ; le sang, le feu, ce qu'il faut à Dieu pour décroître : l'humanité où il cache son amour. Le Christianisme est cela : l'effacement dans le temps, de Dieu, pour la gloire éternelle de l'homme. Qui saisit profondément cette pensée, ne peut que s'abîmer dans la reconnaissance épouvantée : « *La main des ténèbres se pose comme un manteau devant la tête, et l'âme a soif d'ombre comme le cerf poursuivi a soif d'eau vive* » (*Paroles de Dieu*). Alors s'ouvre devant lui le royaume fécond de l'humilité ; son Dieu y marche le premier : il n'a qu'à le suivre. Et il descend, il descend sans cesse, et aussi bas qu'il descende, son Dieu le précède encore. Il ne le voit plus, mais il le sent qui l'entraîne : la divinité semble éteinte, l'humanité meurt sur une croix, et l'homme qui descend n'a plus de force ; qui le ranimera ? Et voici soudain qu'à sa

bouche parvient la saveur du pain. Un tel abîme parcouru pour satisfaire ce besoin de l'homme : la nourriture quotidienne ? pour être cette simple chose : son pain de chaque jour ? « Il fallait bien donner à manger à mon enfant », répond l'amour. Voilà ce qu'est le Christianisme.

Hello est l'un de ses plus clairs fils. La nourriture de l'amour lui a donné ce qu'elle promettait : la joie. « *Quiconque s'arrête avant d'avoir trouvé la joie, s'arrête avant d'avoir trouvé Dieu* », dit-il (*Du Néant à Dieu*). C'est bien cela. Des philosophes ont pu pressentir Dieu, mais ils ne le situent qu'en l'homme : la volonté, l'imagination, la pensée, la liberté humaine, là est leur dieu, et sa demeure est dans le temps. Le Christianisme place le sien dans l'amour, source de tout, et il le sait éternel. Il ne peut pas l'enfermer dans l'homme, ni dans la nature : il les voit imparfaits ; mais, parce que le point un plus grand désir que le désir des sens, et que le désir de l'esprit, il suit ce désir. Et ce désir dépasse les formes visibles, et ce désir dépasse les formes invisibles, et ce désir poursuit sa course comme aimanté, comme ravi, comme déjà en possession obscure de son objet. Les facultés humaines, la nature, déifiées par les philosophes, n'ont pu entraîner l'homme hors de lui-même ; c'étaient cependant de belles choses que la pensée, l'imagination, la liberté, la volonté, le souffle de la vie, mais elles ne pouvaient donner plus qu'elles n'avaient. L'amour peut davantage. Si le Christianisme met sa foi dans l'amour, c'est par un acte de reconnaissance. Comment peut-il croire à ce point à l'amour ? Parce qu'il est né de lui, et qu'il est nourri par lui ; cela est simple.

Hello, de même que tout enfant aimant, nous tend, de ses deux mains, l'amour. Il a la chance de pouvoir

s'exprimer, alors il parle, il dit ce qu'il comprend de ce grand don qu'il vient de serrer sur son cœur ; un autre qui ne saura parler, agit, et c'est encore l'amour qui l'agit ; et celui-là, incapable de dire, et à peine capable d'œuvrer, c'est également l'Amour qui le fait vivre en joie. « *La réalité*, dit Meyerson, *déborde quelque peu l'identité. Si cela n'était pas, il n'y aurait rien ; comme une vitre absolument transparente ne serait plus du verre* ». Amplifiant l'observation, le Christianisme est fondé à dire :La réalité de l'amour déborde l'identité de la créature. Si cela n'était pas, il n'y aurait rien.

« *Le* XVIIIe *siècle*, dit Hello, *était dans son élément quand il était dans le vide. Le* XIXe *n'a pas encore fait l'effort qu'il faut pour soulever la cloche pneumatique, mais au moins il étouffe, c'est déjà quelque chose* » (*Les Plateaux de la Balance*). Notre siècle, entraîné par les penseurs de la fin du XIXe siècle, a commencé de soulever la cloche. La raison a pris conscience de ses limites : le spectacle de l'Univers, dont elle ne peut expliquer ni la cause, ni toutes les lois ; le spectacle de la société, bateau désemparé sur la mer en folie ; le spectacle de l'individu, menacé dans son harmonie intérieure, l'ont éclairée sur ses possibilités, et ramenée à une salutaire modestie. Elle sent le besoin de faire craquer le cadre rigoureux qui la retient aux régions trop connues, où elle n'a pu que constater le désordre. Elle est lasse de tourner sur place, elle veut vivre « *dangereusement* » comme dit Nietzsche, c'est-à-dire trouver dans des risques, et des périls, le moyen de se parfaire, de s'agrandir. Le Christianisme lui offre ce moyen. En lui proposant la foi en l'amour, pays qui disparaît de la carte du monde, il sait à quelles résistances il va se heurter ; mais ce qu'il a à dire, il le dit.

Nous avons le bouddhisme : et c'est la religion du néant ; nous avons l'islamisme : et c'est la religion de la fatalité ; nous avons le fétichisme : et c'est la religion de la peur. Le Christianisme, lui, est la religion de la joie. Joie de la nature créée, joie de la nature aimée, joie de la nature aimante, joie dans le temps, joie en dehors du temps ; cela sans effort, par une pente naturelle, par un chemin déjà fait par un autre, et marqué de son sang ; un sang d'homme, semence de Dieu. La douleur, la maladie, la décrépitude, la mort, le Christianisme les ressent plus que quiconque, car celui qui aime est d'autant plus sensible ; mais sur tout cela bat l'aile de l'espoir, un espoir déjà joie, et très vite joie pure. Voilà ce qu'est le Christianisme. Et nous avons beau chercher autour de nous, ailleurs, cette joie incroyable, elle n'est nulle part, dans aucune autre philosophie, dans aucune autre religion, à ce degré de santé, de fraîcheur, de jeunesse, de virginité, d'envol, de résurrection.

Renan souhaitait que « *le christianisme cessât d'être un dogme pour devenir une poétique* ». Le souhait de l'aimable Judas fait bien rire le chrétien qui puise sa joie dans ce dogme. « *Si nous ne voulons croire à rien, par la raison que nous ne pouvons connaître tout avec certitude*, dit le philosophe anglais Locke, *ce sera à peu près aussi sage, que si nous ne voulions pas nous servir de nos jambes, parce que nous n'avons pas d'ailes* ». Le chrétien se sert de ses jambes pour aller au Christ, et le Christ lui prête ses ailes. Toute la science du chrétien est de se servir de ses jambes, puis de se laisser emporter.

Montesquieu disait: « *Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique et*

la morale, et tout ce que de très grands auteurs ont oublié, dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences ». Douze pages pour la pensée des siècles ! Soyons humbles ! l'amour, lui, est inépuisable. Hello, dont les veines charriaient l'amour, l'a jeté sur le monde. Son temps ne l'a pas ramassé, parce qu'il ne l'a pas aperçu : c'était un temps à la vue un peu basse, et les lunettes que lui avaient mises sur le nez les opticiens philosophiques aggravaient sa myopie. Notre temps a tendance à se libérer des mauvaises lunettes ; il veut voir clair, il veut surtout voir plus vaste. Qu'il recueille l'amour d'Hello ; qu'il le tourne, le retourne entre ses mains, qu'il scrute cet extraordinaire visage, qu'il en sache lire le secret, et qu'il en vive. « *Traitez-moi, Seigneur, comme vous avez traité le néant. Faites encore de rien toutes choses, me voici* » (Prière d'Hello, le 28 mai 1862).



Bibliographie

ŒUVRES D'ERNEST HELLO

M. Renan, l'Allemagne et l'Athéisme au XIX[e] *siècle.* — Douniol, in-8°, 1859.

Le Père Lacordaire. — V. Palmé, in-8°, 1862.

M. Renan et la Vie de Jésus. — V. Palmé, Paris, 1863.

Le Jour du Seigneur. — V. Palmé, Paris, in-18, 1871.

L'Homme. — V. Palmé, Paris, in-18, 1872.

Les Contes Extraordinaires. — V. Palmé, Paris, in-18, 1872.

Physionomies de Saints. — V. Palmé, Paris, in-18, 1873. — Perrin, Paris, in-16, 1897 et 1932.

L'Art Chrétien et l'Art Païen. — Imp. de Gendré-Dumont, Paris, in-4°, lithographie, 1875.

Les Plateaux de la Balance. — V. Palmé, Paris, 1880.

Philosophie et Athéisme. — Poussielgue, Paris, in-18, 1888.

Le Siècle. — Perrin, in-18, Paris, 1896.

Paroles de Dieu. — V. Palmé, Perrin, in-16, 1899.

Prières et Méditations. — Bloud, Paris, in-16, 1911.

Traduction de la Vie de la Bienheureuse Angèle de Foligno.

Traduction de la Vie de Ruysbroeck l'Admirable.

Du Néant à Dieu. — Perrin et Cie, Paris, in-16, 1911.

★

REFERENCES

L. Aguettant : *E. Hello.* — E. Vitte, Lyon, in-8°, 1897.

Louis Danel : *E. Hello et son Œuvre.* — Sueur. — Charruey, in-8°, 1905.

René Martineau : *Un Vivant et Deux Morts.* — L'auteur, Tours, in-16, 1901.

H. de Reilhac : *E. Hello.* — s. L., n. d., in-8°.

Barbey d'Aurevilly : *Les Œuvres et les Hommes.* — Paris, 1e série, 1e partie, in-18, 1860.

Léon Bloy : *Un Brelan d'Excommuniés.* — Savine, Paris, in-18, 1889.

E. Lavisse et A. Rambaud : *Histoire Générale.*

Léon Gautier : *Etudes Littéraires pour la Défense de l'Eglise.* — V. Poussielgue et Fils, in-18, 1865.

J. Serre : *E. Hello, l'Homme, le Penseur, l'Ecrivain.* — Paris, 1894.

Havard : *Revue du Monde Catholique*, 15 avril 1895.

L. Heuzey : *Le Roman de la Jeunesse d'E. Hello.* — R. de F., III, p. 651, 1929.

Pol Demade : *La Littérature Contemporaine.* — Larose, Paris, 1893.

E. Biri : *Nouvelles Causeries Littéraires.* — 1897.

A. Mithouard : *Un Pascalien, E. Hello.* — Spect. catholique, Bruxelles, 1897.

Georges Seigneur : *Hello et Renan.* — 1859.

Ernest Charles : *Er. H. R. B.* II. — 1904.

Henri Lasserre : *R. M. C.* — 1872.

Jean Pleneur : *Les Oubliés.* — N. R. I., décembre 1896.

Notice sur la Vie d'Ernest Hello. — Paris, 1887, in-8°.

A. Mithouard : *Le Tourment de l'Unité.* — In-18, 1901.

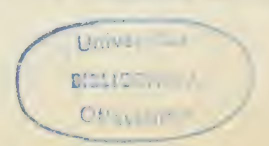
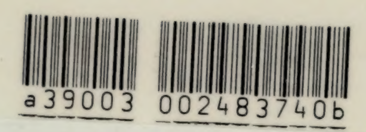


TABLE DES MATIÈRES



Imprimerie des Editions
Notre-Dame de la Trinité
BLOIS (Loir-et-Cher)

Dépôt légal Edit. n° 178
Dépôt légal Imp. n° 220


a39003 002483740b


CE